

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

**La responsabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich
selon l'historiographie : victime et complice**

Par
Paméla De Lucia

Département d'Histoire
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)

Décembre 2008

© Paméla De Lucia, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**La responsabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich
selon l'historiographie : victime et complice**

Présenté par :
Paméla De Lucia

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Carl Bouchard, président-rapporteur

Yakov Rabkin, directeur de recherche

Michael J. Carley, membre du jury

Mémoire accepté le 22 juin 2009

Mémoire accepté le : 22 JUIN 2009

SOMMAIRE

La responsabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich a été un sujet tabou pendant de nombreuses années. Ne voulant pas s'identifier à la dictature nazie, la communauté savante s'est totalement dissociée de ces atrocités en adoptant une politique du silence. Si certains scientifiques ont collaboré avec le régime, ces derniers ne constituent certainement pas la majorité et il n'est pas question de revenir sur des événements aussi pénibles. Le procès médical de Nuremberg a jugé les criminels et il faut dorénavant repartir à zéro. Ce comportement a grandement influencé la communauté savante internationale jusqu'à la fin des années 1970. Les scientifiques allemands étaient automatiquement nazis ou anti-nazis. Il ne pouvait pas y avoir d'ambiguïté. Or, les années 1980 amènent une nouvelle génération d'historiens et ceux-ci apportent un souffle nouveau quant aux différentes interprétations possibles. Le contexte socio-politique est dorénavant pris en considération et on s'aperçoit que les scientifiques allemands ont dû faire face à de nombreux dilemmes.

Mots-clés : science-historiographie-nazisme

ABSTRACT

The behavior of the German scientists under the Third Reich has been a taboo subject for number of years. As the scientific community did not want to be a part in the Nazi dictatorship and all of his atrocities, it adopted a political silence. Even though some of the scientists worked hand in hand with the regime most of them did not. This point of view prevailed in the international scientific community until the end of the 1970s. Those scientists could only be labelled as Nazi or non Nazi, there was nothing in between. But the 1980s brought a new generation of historians, and they came with new ideas. There was an alternative interpretation. When we consider the socio-political context of that historical period, we can see that the German scientists had to face many dilemmas.

Key words: historiography - science - Nazism

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	iii
Abstract	iv
Table des matières	v
Remerciements	vii
Introduction	1
1. La communauté savante : quelques repères.....	5
2. La science en Allemagne.....	7
Chapitre I : L'historiographie des sciences allemandes au sortir de la guerre (1945-1955)	16
1. Max Weinreich : un précurseur.....	17
2. Le procès de Nuremberg : le Cas médical.....	23
3. Les compte-rendus de Mitscherlich du procès médical de Nuremberg.....	26
4. L'historiographie des sciences allemandes : 1945-1955.....	31
5. Conclusion.....	36
Chapitre II : L'historiographie des sciences allemandes de 1955 à 1980	37
1. Le rapport <i>Alsos</i>	37
2. L'historiographie présente en Allemagne.....	40
3. L'historiographie présente aux États-Unis.....	45
4. L'historiographie présente au Royaume-Uni.....	53
5. <i>Scientists under Hitler</i> et le tournant historiographique.....	55
6. Conclusion.....	60

Chapitre III : Le tournant historiographie des années 1980 et ses suites.....	62
1. Une mise en contexte.....	62
2. L'historiographie concernant les sciences bio-médicales.....	65
a. L'historiographie allemande.....	65
b. L'historiographie britannique.....	70
c. L'historiographie américaine.....	75
d. L'historiographie française.....	79
3. L'historiographie concernant les sciences naturelles.....	82
a. L'historiographie américaine.....	82
b. L'historiographie française.....	87
4. La diversification de l'histoire des sciences allemandes.....	89
5. Conclusion.....	94
Conclusion.....	96
Bibliographie.....	102

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a pu voir le jour grâce à l'appui de plusieurs personnes qui m'ont épaulé tout au long de mes démarches. Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherche, Mr Yakov Rabkin, pour ses bons conseils historiques et méthodologiques. Mr Mark Walker, professeur d'histoire des sciences au Union College, a également été d'une aide précieuse. Ma famille a un grand rôle à jouer dans l'accomplissement de ce projet. Ses encouragements m'ont permis d'avancer et de grandir durant cette étape importante de ma vie. Merci à Audrey et à Francis pour leur écoute attentive. Plus que tout, je tiens à remercier mon conjoint Jean-François Duchesneau de m'avoir épaulé tout au long de ces deux années et demie. Son support moral a fait de moi une personne plus forte et je n'aurai jamais pu passer au travers des inquiétudes et de l'angoisse sans son appui. Sa patience à mon égard et ses conseils ont été grandement appréciés. Ce mémoire est également une partie de lui.

INTRODUCTION

L'élection de Adolf Hitler en 1933 et les événements qui ont suivi sa prise du pouvoir¹ ont fait l'objet d'un grand nombre d'analyses. Il n'y a qu'à penser aux études de Ian Kershaw, Édouard Husson, Pierre Ayçoberry ou Hans Mommsen, entre autres, pour s'en rendre compte. Au cours des six dernières décennies, ces historiens ont essayé de comprendre comment une telle dictature a pu être mise en place, et surtout, quelles ont été les conséquences de ce régime autoritaire dans les sphères de la société². Ces dernières ont été étudiées sous plusieurs angles. Ainsi, plusieurs historiens se sont intéressés au mode de fonctionnement des camps de concentration, à la persécution des juifs avec la mise en place des *Lois de Nuremberg*, à la production militaire pour l'effort de guerre, etc. La réaction de la communauté scientifique allemande est également un cas de plus en plus étudié. Ce dernier exemple ayant eu beaucoup de répercussions tout au long de la dictature hitlérienne, et même après la Deuxième Guerre mondiale, il serait alors normal de voir un grand nombre d'études sur ce sujet depuis la fin du conflit. Or, en analysant l'étendue des ouvrages faisant référence aux sciences allemandes sous le III^e Reich, il est frappant de constater une évolution

¹ Dès sa nomination, Hitler a commencé à poser les fondements de l'État nazi. Guidé par des principes autoritaires et racistes, le nouveau gouvernement a supprimé les libertés individuelles et a proclamé l'avènement d'une communauté du peuple, une société organique qui transcenderait les différences de classe et de religion. Le décret du 28 février 1933, adopté au lendemain de l'incendie du Reichstag, a permis la suspension des droits civils élémentaires. Le III^e Reich devint un État policier dans lequel les Allemands ne bénéficiaient plus d'aucun droit fondamental, et la *Schutzstaffel*, la garde d'élite du régime, y a gagné une autorité accrue à travers le contrôle de leur police. Les adversaires politiques, les homosexuels, les tziganes, les malades mentaux et les juifs ont été soumis à une législation discriminatoire et sont devenus l'objet d'intimidation, de persécution et d'extermination.

² Au cours de ses deux premières années au poste de chancelier, Hitler a poursuivi une politique délibérée de 'mise au pas', par laquelle la culture, l'économie, l'éducation et la loi se retrouvaient sous le contrôle des nazis. Le 7 avril 1933, l'imposition de la *Loi sur la Fonction publique* a permis au gouvernement d'éliminer les juifs de la fonction publique et des entreprises dépendant de l'État, de la justice et de la vie culturelle. Cet événement majeur a engendré de graves conséquences pour l'intelligentsia allemande. La communauté scientifique du pays a été grandement touchée par ces mesures, car une partie importante de cette élite était composée de scientifiques juifs qui avaient fait la renommée internationale de la science allemande. United States Holocaust Memorial Museum, « La mise en place de la dictature nazie », [En ligne] <http://www.ushmm.org/wlc/article.php?lang=fr&ModuleId=61> (Page consultée le 10 novembre 2008).

particulière de ce champ historiographique. Alors qu'aucune étude (ou presque) ne s'attardait sur ce thème au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, une augmentation fulgurante du nombre de livres a eu lieu à partir des années 1980. D'une historiographie principalement victimaliste qui imputait la faute à Hitler et aux dirigeants nazis dans les premières années suivant la fin de la guerre³, les historiens ont changé leur perception pour affirmer dans les années 1980 que les scientifiques allemands n'étaient pas que des martyrs, mais plutôt des érudits conciliants, voire parfois enthousiastes, aux lois imposées.

Ce changement notable dans l'interprétation mérite une attention. C'est pour cela que l'auteure de ce mémoire a décidé de se pencher sur ce sujet. Plus précisément, les chapitres qui suivent ont pour principal objectif d'analyser l'historiographie des sciences allemandes. Le titre de l'ouvrage en est d'ailleurs assez révélateur : *La responsabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich selon l'historiographie : victime et complice*. Il s'agit avant tout de montrer la revue de la littérature présente à des époques bien précises. Le premier chapitre se concentre sur les années 1950. À peine deux auteurs, Max Weinreich et Alexander Mitscherlich, se sont intéressés au problème. La deuxième section quant à elle examine l'historiographie des années 1960 et 1970 qui est caractérisée par une analyse victimaliste. Le troisième chapitre analyse le revirement qui s'est opéré au début des années 1980 en affirmant l'existence d'une complicité entre les savants et le gouvernement. Cette explication continue de perdurer jusqu'à nos jours. Il faut toujours garder à l'esprit que l'auteure tient à faire une mise au point de l'historiographie des sciences allemandes sous le régime nazi, ce qui ne semble pas avoir été fait auparavant. Étant donné le caractère historiographique de l'ouvrage, il ne faut donc pas s'étonner de lire une introduction qui sort du cadre conventionnel. En effet, la forme protocolaire d'une introduction mentionne habituellement

³ À l'exception de Max Weinreich et Alexander Mitscherlich qui seront vus dans le premier chapitre.

une synthèse des différents courants historiographiques du sujet étudié. Or, il n'est pas possible de suivre cette règle ici, car le cœur même de l'ouvrage se base sur l'historiographie des sciences allemandes. C'est pourquoi l'auteure a axé l'introduction de son sujet par une explication complète de sa méthodologie (pour orienter immédiatement le lecteur) et une mise en situation des événements survenus entre 1933 et 1945 dans la communauté scientifique allemande. Là encore, le lecteur ne doit pas s'attendre à une explication complexe des événements historiques, car il ne s'agit pas du but de ce mémoire. L'auteure tient simplement à situer le lecteur pour que celui-ci comprenne les différents courants historiographiques qui en ont découlés par la suite.

Toutefois, il faut mentionner dès à présent que seul les ouvrages faisant partie de l'historiographie anglophone et francophone ont été retenus ici. La raison de ce choix est fort simple; la non-maîtrise de la langue allemande a restreint l'auteure à se concentrer sur des études de langue anglaise et française. Bien sûr, plusieurs livres d'historiens allemands ont été traduits, majoritairement en anglais. Mais il faut également mentionner que plusieurs de leurs confrères renommés n'ont pu être étudiés. Cette lacune, bien qu'importante, n'enlève en rien l'évidence de l'évolution historiographique qui s'opère depuis plusieurs années en histoire des sciences allemandes. Presque tous les ouvrages anglophones et francophones de ce sujet ont été analysés afin d'avoir une étude des plus complètes.

Ce mémoire porte sur deux disciplines qui ont été particulièrement affectées par la mise en place de la dictature hitlérienne, soit la physique et l'hygiène raciale⁴. Ces deux champs scientifiques sont probablement les plus analysés dans la revue de la littérature historique qui nous intéresse, et c'est pour cela qu'il est impossible de passer outre cet engouement. Bien

⁴ Bien que chaque science ait sa particularité, la diversité des disciplines, la méthodologie utilisée ainsi que la restriction du nombre de pages du présent ouvrage ont obligé l'étudiante à faire des choix.

évidemment, plusieurs autres disciplines ont été touchées, mais il a été convenu de regarder celles qui gravitaient autour des deux sciences choisies. Par exemple, les auteurs traitant de la biologie sont cités, car celle-ci est indissociable de l'hygiène raciale.

Plusieurs historiens des sciences ont étudié le sujet qui nous intéresse. Or, ces érudits font partie d'époques, de communautés et de mentalités différentes. Il a donc fallu regrouper ses historiens selon certains critères. Les chapitres sont divisés en époques bien définies afin de déterminer si le cadre temporel peut avoir une quelconque influence sur les différentes interprétations des historiens. Ceci constitue le premier critère de regroupement. Les pays d'appartenance ont aussi été un facteur retenu pour analyser l'ensemble de la littérature du sujet. Le contexte politique au sortir de la Deuxième Guerre mondiale et la guerre froide qui s'ensuivit a certainement eu une influence sur le mode de pensée des historiens et il peut être intéressant de voir jusqu'à quel point l'historiographie des sciences a pu en être affectée selon le pays étudié. Des événements sociaux qui ont marqué les époques étudiées ont également été pris en considération tout au long des chapitres, afin de déterminer comment le contexte social peut affecter les thèses des historiens des sciences.

Plusieurs types d'ouvrages ont aussi été étudiés. Alors que la monographie était plus fréquente à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, une diversité littéraire a vu le jour depuis les années 1980. Le nombre d'articles de revues spécialisées faisant référence aux scientifiques allemands de l'entre-deux-guerres ne se compte plus, et depuis quelques années, un intérêt marqué pour les ouvrages collectifs se fait de plus en plus présent. Cette variété permet une diffusion grandissante des théories développées par la communauté historique et il est souhaitable de le mentionner.

Finalement, le lecteur doit savoir que la méthodologie utilisée fait référence à un outil particulier. Il s'agit du *Science Citation Index* ou SCI. Ce dernier correspond à une base de données de citations scientifiques de

Thomson ICI, qui donne accès aux références citées dans les articles de 6 000 revues scientifiques multidisciplinaires couvrant la période de 1945 à nos jours. Cette base de données de citations permet notamment de retrouver les références mentionnées dans les articles et de connaître le nombre de fois où les articles ont été cités⁵.

Ces bornes méthodologiques sont essentielles pour comprendre le déroulement des différents courants historiographiques présentés dans ce mémoire. Mais il est également important de connaître les événements qui ont eu lieu à l'arrivée de Hitler en 1933. Voilà pourquoi le reste de cette introduction se concentre sur les différentes péripéties qui ont affecté la science allemande à cette époque, en particulier la physique et l'hygiène raciale.

La communauté scientifique : quelques repères

Pour comprendre la communauté scientifique allemande de l'entre-deux-guerres, il est important de connaître le cheminement que celle-ci a connu depuis la Révolution scientifique du XVII^e siècle. Depuis cette époque, la science a développé des rapports avec la politique. L'établissement de la Société royale de Londres (1622) et la création des Académies des Sciences en Europe à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle ont engendré une nouvelle relation avec le pouvoir politique, car ces académies promettaient une application à leurs recherches théoriques. Or, ces nouvelles relations remettaient en cause les trois postulats de base de la science (formulés bien

⁵ Il faut savoir que plus un ouvrage est cité dans le SCI, plus son impact dans la communauté savante a été important. Par contre, si un livre n'est pas évoqué, cela veut donc dire qu'il n'a pas eu de répercussion et que la communauté savante ne s'est pas intéressée à l'ouvrage. Il a été convenu de faire référence aux *book reviews* qui ont analysé les livres en question. Bien évidemment, plusieurs historiens reprennent les interprétations de leurs confrères dans leurs propres analyses, mais il a été jugé plus pertinent d'exposer le nombre de critiques qui ont pris le temps de commenter un ouvrage dans son ensemble.

plus tard lors de la Deuxième Guerre mondiale). Il s'agissait de la neutralité, de l'universalité et de l'autonomie⁶.

La neutralité signifiait d'abord la non-ingérence d'institutions dans le discours scientifique, que ce soit religieuse, économique ou politique, car l'objectivité de la méthode ne devait pas être influencée par quoi que ce soit. Or, les Lumières ont créé une profonde division à l'intérieur même de la communauté scientifique et interféraient par la même occasion la neutralité. Les savants se sont politisés et sont devenus de plus en plus nationalistes, ce qui a nécessairement influencé leurs valeurs, et donc leurs discours, qui devait être en principe universel⁷.

L'universalité de la science était également importante pour la communauté scientifique, en ce sens que les recherches et les résultats qui en découlaient ne devaient pas être cantonnés dans un laboratoire, mais bien dévoilés au reste de la communauté. La conception de plusieurs communautés scientifiques nationales était impensable pour les chercheurs. Ces derniers voulaient une universalité supranationale, car leurs procédures, leurs normes et bien souvent leur langue étaient communes à tous⁸.

Enfin, l'autonomie scientifique était également en jeu lors de la création des académies. Alors que la Société royale de Londres se finançait par la cotisation de ses propres membres, l'Académie de Paris (1666) était subventionnée par le roi. En ce qui concerne l'Académie des Sciences de la Prusse, fondée en 1700, elle ne relevait pas des coffres de l'État directement.

⁶ Ces trois concepts ont été mis de l'avant par Robert K. Merton, le père de la sociologie des sciences. Il est l'un des premiers à considérer la science comme une structure sociale normée. Dans un article de 1942, intitulé « The Normative Structure of Science », Merton identifie un ensemble de normes qu'il appelle l'Ethos de la science. Ces dernières doivent guider les pratiques des sciences, qui ont été ébranlées par le fascisme et le communisme, et ainsi assurer l'universalité, la neutralité et l'autonomie. Bien que ces affirmations ne soient plus autant considérées à l'heure actuelle (l'importance du contexte socio-politique est dorénavant clairement établi et selon les spécialistes, les thèses de Merton ne sont plus appropriées à la communauté scientifique contemporaine), ces caractéristiques étaient des concepts importants pour la communauté de cette époque.

⁷ Jean-Jacques Salomon, *Science et Politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 51.

⁸ Par contre, cette valeur d'universalité n'était pas perçue de la même manière par les gouvernements. Ceux-ci ne tenaient pas forcément à ce que les scientifiques des autres pays (surtout ennemis) soient informés des nouvelles découvertes. Les hauts dirigeants voulaient au contraire garder une certaine avancée technologique sur les autres États.

Frederick III toutefois subventionnait l'Académie en produisant et en vendant des calendriers dans le Brandebourg. Cette diminution d'autonomie est restée tout de même minime jusqu'au milieu du XX^e siècle, car les différents gouvernements en place ne voyaient pas encore les véritables bénéfices du milieu scientifique⁹.

La science en Allemagne :

L'Allemagne de l'époque ne faisait donc pas exception à la règle. De plus, la Prusse¹⁰ se spécialisait dans les recherches scientifiques. Cette montée a précipité la création de plusieurs instituts et depuis le XVIII^e siècle, le Saint Empire germanique possédait une communauté scientifique réputée. Des centaines de savants du monde entier venaient étudier dans les différentes universités, et la langue commune entre les érudits était incontestablement l'allemand. Cette prédominance a incité les scientifiques allemands à développer leur système institutionnel, mais sans impliquer l'État dans ce processus. L'Académie des Sciences étant officieusement subventionnée par l'État, il fallait créer une nouvelle institution de recherche totalement indépendante. C'est ainsi qu'est créée en 1911 la *Kaiser Wilhelm Gesellschaft* ou la KWG¹¹. Celle-ci était destinée à fonder plusieurs instituts selon la discipline scientifique promue. Plusieurs savants de renommée internationale ont été approchés pour déployer ces instituts de recherche tels que Werner Heisenberg et Albert Einstein pour la KWG de physique, Fritz Haber pour la KWG de chimie et Alfred Ploetz pour la KWG d'anthropologie. Le financement de la KWG provenait de sources internes et externes. Les subventions internes venaient principalement des particuliers, des industries et... du gouvernement prussien. Ce dernier n'avait toutefois aucun droit de

⁹ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰ L'Allemagne telle que nous la connaissons n'était pas encore unifiée à cette époque. Il faut attendre 1871 et la fin des guerres d'unification de Bismarck pour que l'Empire allemand soit proclamé. Avant cette date, plusieurs États étaient regroupés en confédération sous le nom de Saint Empire germanique. L'État le plus influent était la Prusse.

¹¹ Max Planck Gesellschaft, « History of the Max Planck Society », [En ligne] <http://www.mpg.de/english/aboutTheSociety/history/index.html> (Page consultée le 10 décembre 2008).

regard sur le développement des recherches. Les contributions externes étaient surtout issues de la Fondation Rockefeller¹². Par contre, les universités étaient toujours des lieux de haut savoir. Les universités de Berlin, de Munich et de Göttingen étaient les plus réputées du pays et bon nombre de scientifiques étaient des professeurs de renommée mondiale. À l'aube de la Première Guerre mondiale, il ne faisait aucun doute de la prédominance scientifique allemande sur le reste du monde.

Et elle l'a été encore pour quelques années. Malgré le chaos de la Première Guerre mondiale, la science allemande a survécu. Un grand nombre de recherches ont été faites durant le conflit, particulièrement en physique et en chimie. La défaite de la guerre et l'instauration de la République de Weimar¹³ a certes ébranlé la confiance des scientifiques et leurs modes de recherches, mais l'effervescence scientifique a continué d'être présente. Plusieurs prix Nobel ont été attribués aux scientifiques allemands, principalement en physique : Max Planck (1918), Johannes Stark (1919), Albert Einstein (1921), Werner Heisenberg (1932), etc.¹⁴ Même si la nouvelle République était souvent perçue comme une imposition étrangère au sein de la population, il n'en reste pas moins que ce régime démocratique inspirait également à la liberté de recherche. Il est alors possible d'affirmer que la République de Weimar a été bénéfique pour la science. Malheureusement, l'arrivée de Hitler et les lois discriminatoires qui ont été instaurées le 7 avril 1933 ont remis en cause ce contexte propice.

¹² Paul Weindling, *L'hygiène de la race, hygiène raciale et eugénisme en Allemagne, 1870-1933*, Paris, Éditions La Découverte, 1998, p. 154.

¹³ La République de Weimar a été instaurée à la suite de la défaite allemande par les Alliés le 31 juillet 1919. Cette dernière devait introduire la démocratie dans ce pays monarchique. Toutefois, les conditions d'armistice sévères imposées par les pays vainqueurs suite au Traité de Versailles et les crises économiques de 1923 et 1929 ont eu raison de ce nouveau régime parlementaire. La faiblesse des gouvernements entre 1929 et 1933 a permis à Hitler d'accéder au pouvoir. Pour de plus amples informations sur la situation politique de cette époque, voir Eberhard Kolb, *The Weimar Republic*, London, Éditions Routledge, 2005, 292 pages.

¹⁴ Pour la liste complète des prix Nobel, voir le site Internet The Nobel Foundation, « All Nobel Laureates », [En ligne] www.nobelprizes.org/nobel_prizes (Page consultée le 10 novembre 2008).

1933 : la mise au pas :

La *Loi sur la Fonction publique* a eu des conséquences dramatiques sur la communauté savante allemande, car un grand nombre de scientifiques et de professeurs d'université étaient d'origine juive. Ces derniers ont dû quitter, volontairement ou non, le poste qu'ils occupaient. Certaines disciplines ainsi que certaines universités ont été plus touchées que d'autres. Par exemple, l'Université de Göttingen a été très affectée par la mise au pas, car beaucoup de physiciens et de mathématiciens étaient juifs¹⁵. Pour la physique dans son ensemble, on estime que 25% des scientifiques ont dû s'exiler entre 1933 et 1935. Plusieurs de ceux-ci étaient même des prix Nobel¹⁶. Il faut attendre 1937 pour que la discipline se remette de ces renvois systématiques¹⁷. Toutefois, les sciences dites sociales ont été moins touchées par la mise au pas. Le faible pourcentage de savants juifs œuvrant dans ces disciplines et la malléabilité de ces dernières à adapter les théories nazies peuvent expliquer cette situation. L'établissement des mesures discriminatoires n'a pas seulement provoqué la mise au pas des professionnels de l'État. Le nouveau contexte politique a également permis une politisation de certaines disciplines scientifiques, dont la physique et l'hygiène sociale.

La physique face à la dictature :

Pour certains scientifiques, l'avènement du régime hitlérien a été une bonne occasion de voir leur carrière prospérer. Le plus bel exemple à cet égard est certainement la *deutsche Physik*, aussi appelée la physique aryenne. Cette dernière a été élaborée par deux physiciens, Philipp Lenard, prix Nobel de physique en 1905 pour ses travaux sur l'effet quantique, et Johannes Stark, prix Nobel de physique en 1919 pour sa découverte sur l'effet Doppler dans les rayons cathodiques. Restés amers des événements entourant la défaite de la

¹⁵ L'université était réputée pour être un centre dynamique où il y avait plusieurs échanges avec la communauté scientifique internationale.

¹⁶ Vingt prix Nobel se sont vus démettre de leurs fonctions durant cette période, dont onze seulement en physique.

¹⁷ Alan Beyerchen, *Scientists under Hitler. Politics and the Third Reich*, New-Haven, Yale University Press, 1978 [1977], p. 47.

guerre et l'imposition de la République de Weimar, les deux hommes ont vu d'un bon œil la prise de pouvoir des nazis¹⁸. Qui plus est, la découverte de la relativité par Albert Einstein et l'avènement de la physique dite moderne qui s'ensuivit a causé un délaissement de leurs théories au sein de la communauté savante¹⁹. De plus en plus hostiles à cette conjoncture, Lenard et Stark ont alors proposé une physique « pure », qui n'était pas altérée par des théories juives.

Depuis la création de la science moderne, les mathématiques occupaient une place de choix dans l'élaboration des sciences physiques. Or, selon ces deux savants, la physique devait reposer sur un univers mécanique, où les découvertes se faisaient par l'observation, l'expérimentation et les approches inductives. Ils affirmaient alors que la science moderne était étrangère à la nature, car les juifs²⁰ n'observaient pas. Ils préféraient théoriser sur de l'abstrait, avec des formules mathématiques complexes et des approches déductives au lieu de favoriser l'expérimentation²¹. De plus, les véritables scientifiques se devaient de participer à la vie politique du pays. Lenard et Stark affirmaient que la science juive ne pouvait pas favoriser ce comportement, car les juifs n'avaient pas de pays. Toutefois, le concept d'autonomie face au gouvernement était important pour les scientifiques et cette politisation n'a pas attiré beaucoup de physiciens. À peine 5% de ceux-ci ont adhéré à la physique aryenne²². Qui plus est, la grande majorité de la communauté scientifique avait signé un mémorandum pour signaler ce désaccord²³.

Si la *deutsche Physik* était impopulaire au sein de la communauté scientifique, elle était néanmoins séduisante pour certains dirigeants nazis.

¹⁸ P. Lenard a adhéré au parti nazi à la fin des années 1920 et J. Stark en 1932.

¹⁹ Les deux hommes ont alors développé un antisémitisme et une aversion envers leurs confrères qui reposaient leurs nouvelles découvertes (et adaptaient leurs théories) sur la physique moderne et qui ne prenaient plus en considération la physique traditionnelle.

²⁰ La science moderne était pour eux automatiquement liée aux juifs.

²¹ *Ibid.*, p. 132-133.

²² *Ibid.*, p.151.

²³ *Ibid.*, p. 148.

Même si l'aversion de Hitler pour la science est reconnue²⁴, certains membres haut placés du parti s'y intéressaient. Alfred Rosenberg, considéré comme le théoricien du nazisme, était un grand partisan de la *deutsche Physik*²⁵. Elle permettait une application directe de l'idéologie nazie.

Cette déviation scientifique a entraîné une guerre au sein des physiciens allemands. Non seulement les scientifiques partisans de la physique aryenne étaient contre la science moderne, mais ils étaient également contre tous les scientifiques qui y adhéraient. Le départ de Sommerfeld en 1935²⁶ a été l'apogée du conflit. Alors qu'Heisenberg, un des fondateurs de la mécanique quantique, a été proposé pour être son remplaçant, Stark attaqua publiquement la physique juive et Heisenberg dans la revue des SS, *Das Schwarze Korps*. Ce dernier était accusé d'être un « juif blanc », car il était l'un des promoteurs de la science moderne. Pendant ce temps, le Ministre de la Science, de l'Éducation et de la Culture nationale Bernhard Rust imposa à partir de 1936 la physique aryenne comme science officielle. Néanmoins, la stagnation des recherches de cette science et la marche à la guerre ont obligé le gouvernement nazi à reconsidérer la physique moderne. De plus, Heisenberg a réussi à gagner sa cause. À la suite de nombreux échanges dans la revue *Das Schwarze Korps* (et surtout avec l'aide de Himmler), il a finalement été blanchi de toute accusation et il a pu continuer ses recherches²⁷. À partir de 1938, il a travaillé sur le projet d'enrichissement d'uranium²⁸. La physique moderne n'était plus considérée juive, car elle pouvait être utile dans une guerre qui semblait s'éterniser. À partir de 1942, la *deutsche Physik* a été

²⁴ La science pourrait expliquer le côté mystique du nazisme et ainsi détruire les théories sur lesquelles se basaient l'idéologie. Hitler n'avait donc pas intérêt à promouvoir une science qui l'anéantirait. Mark Walker dir., *Science and Ideology, A comparative history*, New-York, Routledge Editions, 2003, p. 23.

²⁵ *Ibid.*, p. 146.

²⁶ Sommerfeld était le directeur du département de physique de l'Université de Munich. Renommé pour le développement de ses théories dans la physique moderne grâce à la mécanique des quanta et la physique atomique, son départ de l'université a provoqué une bataille pour sa succession.

²⁷ Mark Walker dans Josiane Olf-Nathan, dir., *La science sous le Troisième Reich. Victime ou alliée du nazisme?* Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 107.

²⁸ Il n'a pas encore pu être prouvé que l'équipe de Heisenberg voulait faire une bombe nucléaire. Toutefois, il est indéniable que plusieurs se penchaient sur les capacités de l'uranium et sur un réacteur nucléaire.

officiellement mise au rancart et la physique moderne était enseignée dans les universités²⁹.

Enfin, la science transnationale a gagné ce long combat. Heureusement, ce ne sont pas toutes les disciplines scientifiques qui ont été remodelées de la sorte. D'ailleurs, les dirigeants nazis ne considéraient pas beaucoup les sciences naturelles. Seules les sciences étant utiles au régime ont été promues. Toutefois, si le politique s'est ingéré dans la physique, les théories s'y référant ont seulement affecté la communauté scientifique. Or, l'hygiène raciale a eu des conséquences beaucoup plus graves dans l'ensemble de la population allemande et internationale.

Une science lourde de conséquences : l'hygiène raciale :

Lorsqu'il est question de science sous le III^e Reich, l'hygiène raciale et l'eugénisme sont les deux disciplines qui viennent automatiquement à l'esprit. Et pour cause, l'application de ces doctrines a causé la mort de près de sept millions de personnes³⁰. Contrairement à la physique aryenne, des centaines de scientifiques ont participé aux différentes mesures eugéniques adoptées par la dictature hitlérienne. Coopération volontaire ou forcée? L'analyse de la littérature de ce sujet tout au long de ce mémoire permettra de faire la lumière sur cette question. Malgré tout, les faits sont là. Une volonté démesurée de propager les théories d'hygiène raciale a été mise en place dès la première année du régime nazi.

²⁹ *Ibid.*, p. 128-129.

³⁰ Le nombre exacte de victimes du régime hitlérien n'est pas connu. Les nazis ont brûlé un grand nombre de registres impliquant les cobayes lors de l'avancement des Alliés en 1945 et ces derniers ont eu beaucoup de difficultés à établir un registre précis quant aux différentes expérimentations et les dates où celles-ci ont eu lieu. Toutefois, il est possible d'affirmer que l'extermination des juifs compte près de six millions de personnes. À cela s'ajoute les victimes des expériences médicales, dont la stérilisation, qui atteint facilement le demi-million de personnes. Benno Müller-Hill, *Science nazie, Science de mort. La ségrégation des Juifs, des Tziganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 32-35.

Il faut savoir que le concept d'eugénisme³¹ existait bien avant 1933, tant en Allemagne qu'ailleurs. L'industrialisation sauvage de la fin du XIX^e siècle et la crise économique des années 1920 avaient engendré une peur sans précédent de dégénérescence sociale. Il fallait donc tout faire pour empêcher les « inadaptés sociaux » de se reproduire afin de garder l'espèce humaine saine. Cette mentalité était présente en Allemagne, en France, en Angleterre et aux États-Unis. La médecine étant la clé de nombreux maux à la fin du XIX^e siècle, il était alors tout naturel qu'elle résolve ce problème. L'Allemagne ne faisait pas exceptions à la règle, dans les préceptes à tout le moins³².

À partir de 1933, il ne fallait plus seulement préserver l'espèce humaine des fléaux tels que les maladies héréditaires, l'alcoolisme ou l'homosexualité. Le nouveau gouvernement en place affirmait qu'il fallait également préserver l'Allemagne de l'impureté raciale occasionnée par les juifs. L'eugénisme s'est alors resserré vers une hygiène raciale centrée sur la « race juive ». À ce titre, la *Loi sur la Fonction publique* a été la première disposition pour évincer les juifs des emplois gouvernementaux. Le concept de non-aryen (tout individu ayant un ascendant juif parmi ses parents ou grands-parents) a été officiellement élaboré. Des discours antisémites étaient de plus en plus présents. On enseignait dans les écoles les notions d'hygiène raciale. L'apogée de ces déclarations a eu lieu le 15 septembre 1935 avec les *Lois de Nuremberg*. Ces lois comprenaient deux décrets. La *Loi de protection du sang allemand et de l'honneur allemand* interdisait principalement le mariage et les relations sexuelles entre les juifs et les citoyens de « sang allemand ». La *Loi de citoyenneté du Reich* quant à elle proclamait que seules les personnes de sang allemand ou apparentées pouvaient bénéficier de la citoyenneté

³¹ L'eugénisme correspond à l'ensemble des méthodes visant à améliorer le patrimoine génétique de groupes humains en limitant la reproduction des individus porteurs de caractères jugés défavorables.

³² Pour de plus amples références sur les travaux portant sur l'eugénisme à la fin du XIX^e siècle, voir en autres Paul Weindling, *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, 641 pages et Sheila F. Weiss, « The Race Hygiene Movement in Germany », *Osiris*, vol. 3 (1986), p. 193-236.

allemande³³. À partir de cet instant, l'hygiène raciale était officialisée et une ségrégation sans précédent était faite à l'égard des juifs allemands. Les camps de concentration, créés en premier lieu pour emprisonner les ressortissants politiques, les homosexuels et les tziganes, servaient également pour accueillir les juifs. La marche à la guerre et le concept d'espace vital (*Lebensraum*) ont accentué davantage les politiques antisémites nazies et les juifs ont commencé à être envoyés dans les camps d'extermination.

Les juifs et les tziganes n'ont pas été les seules victimes du régime nazi. Des Allemands ont également été persécutés et ont fait l'objet d'expériences médicales. Il s'agissait principalement des malades mentaux, des homosexuels et des handicapés. Bien que ces mesures aient été décidées par les hauts dirigeants nazis, la communauté scientifique a eu également un rôle à jouer. Ce sont les scientifiques qui ont élaboré toutes ces mesures. Il ne faut pas oublier que la peur de voir une dégénérescence sociale au sein de la population allemande était toujours présente. L'acquisition de nouveaux territoires par les victoires de la *Blitzkrieg* (la guerre-éclair) a entraîné une augmentation de la population sous juridiction allemande. Ces personnes étant inférieures à la race aryenne, il fallait donc empêcher qu'elles se reproduisent et, surtout, qu'elles détruisent le peuple allemand. Le gouvernement a alors mis en place un système organisé de stérilisation forcée, de concert avec les médecins allemands, pour combattre cette dégénérescence. Les Allemands asociaux ont également été victimes de ces mesures.

L'implication de scientifiques allemands dans la vie politique et l'ingérence du parti nazi dans certaines disciplines a également provoqué une isolation de la communauté savante allemande du reste de la communauté internationale. Plusieurs scientifiques allemands ne respectant plus les postulats de base de la science, cela a causé un questionnement dans le reste de la communauté. Qui plus est, la diffusion de l'information lors des conférences organisées (bien souvent en Allemagne ou dans les territoires

³³ Pour de plus amples informations sur les différentes mesures nazies imposées à la communauté juive, voir Michael Berenbaum, *The Holocaust Chronicle, A History in Words and Pictures*, Lincolnwood, Publications International, Ltd., 2003, 765 pages.

occupés) était gérée par la propagande nazie³⁴. Se faisant, était-il encore légitime de croire en leurs théories? La découverte des camps de concentration, d'extermination et les expériences s'y rattachant ont soulevé l'indignation dans la population en général, mais aussi dans la communauté scientifique internationale. Cette dernière ne pouvait pas concevoir que des scientifiques puissent faire des expériences de masse sur des personnes non-consentantes. À partir de 1945, la communauté savante allemande, d'une renommée mondiale incontestable depuis le XIX^e siècle, perd son statut. Il a fallu plusieurs années, près d'une décennie, pour qu'elle soit reconsidérée.

À partir de ces constats, un bilan historiographique s'impose. Pourquoi si peu d'ouvrages sur le sujet lors des années 1950? Le premier chapitre tentera d'y répondre. Quelles ont été les raisons qui ont amené les historiens à s'intéresser aux expériences bio-médicales durant les années 1960 et 1970? Et pourquoi l'interprétation victimaliste est devenue prépondérante? C'est ce que démontrera le deuxième chapitre. Toutefois, les analyses des historiens des années 1980 et 1990 montrent que cette interprétation manque de conviction. Le troisième chapitre tentera alors de voir le revirement qu'il y a eu dans l'interprétation historique des événements scientifiques survenus sous le III^e Reich.

³⁴ Il est important de mentionner que le contrôle du parti sur les allées et venues des scientifiques à l'extérieur du pays a fortement influencé l'opinion de la communauté savante internationale. Il fallait des autorisations spéciales pour quitter le pays et les scientifiques étaient accompagnés de représentants du parti pour ne pas divulguer d'informations 'inappropriées' sur le régime.

CHAPITRE I
L'HISTORIOGRAPHIE DES SCIENCES ALLEMANDES AU SORTIR DE LA
GUERRE (1945-1955)

C'est avec une grande stupéfaction et une horreur certaine que les Alliés ont découvert les camps de concentration et d'extermination au cours de l'année 1945. Bien que ces autorités connaissaient la cruauté du régime nazi, il leur était inconcevable qu'une nation aussi civilisée que l'Allemagne ait pu commettre toutes ces atrocités. Et pourtant, au fur et à mesure que les Américains, les Britanniques et les Russes avançaient à l'intérieur des terres allemandes, la réalité les rattrapait. À travers toutes ces monstruosité, un des plus grands chocs se trouvait probablement dans la divulgation d'une partie des exécutants, soit la communauté scientifique allemande. En effet, la communauté scientifique avait toujours été considérée apolitique¹, ne prenant aucune position afin d'être la plus neutre et objective possible. Cependant, le 'phénomène Auschwitz' a démontré qu'il n'en était rien. La communauté scientifique et médicale allemande a été formellement accusée de complicité dans l'exécution de tous ces crimes à la fin de la guerre et principalement lors du procès de Nuremberg .

Dans ce premier chapitre, il est question de l'historiographie des sciences allemandes au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. Peu d'ouvrages ont été écrits sur la responsabilité des scientifiques et des médecins allemands dans les années qui ont suivi le plus grand génocide jamais organisé. Seulement deux livres ressortent véritablement de cette dénonciation. Il s'agit de *Hitler's Professors : The Part of Scholarship in Germany's Crimes Against the Jewish People* de Max Weinreich, ainsi que de *Doctor's of Infamy. The Story of the Nazi Medical Crimes* d'Alexander Mitscherlich et de Fred Mielke. Ce dernier correspond à un compte-rendu du procès de Nuremberg sur le cas médical. Bien que ce procès ait duré près de neuf mois, peu de personnes connaissent son existence et surtout ses conséquences. C'est pour cette raison qu'une section de ce chapitre est également consacrée à cet évènement.

¹ Pour plus d'informations sur le concept d'apolitisme dans les sciences, voir Jean-Jacques Salomon, *Science et politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 406 pages.

Max Weinreich, un précurseur :

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, une grande partie de la population et de la communauté scientifique internationale pensait que la science allemande avait connu un déclin important durant le III^e Reich. La loi du 7 avril 1933 en était selon eux la principale raison. Néanmoins, cet évènement ne s'appliquait pas à toute la communauté scientifique de l'Allemagne selon Max Weinreich². Traducteur de yiddish à l'origine, puis président de l'Institute for Jewish Research, Weinreich a quitté la Pologne dès le début des hostilités pour s'installer à New-York³. L'institut, mondialement reconnu, a d'ailleurs acquis à la fin de la guerre plus de cinq mille documents ayant trait à l'Holocauste. Cela a permis à Weinreich d'avoir accès à un grand nombre des publications allemandes, dont plusieurs ont été tenues secrètes tout au long du conflit. Grâce à ces dossiers, l'auteur d'origine juive publia dès mars 1946 sa thèse, provoquant un petit débat à travers la communauté scientifique et intellectuelle⁴. Il affirmait que la communauté savante allemande, *the scholarship*, avait fourni les idées et les outils nécessaires aux nazis afin de mener et de justifier le plus grand massacre jamais commis⁵. En consultant des documents émanant des sciences sociales et des sciences humaines, Weinreich a démontré qu'une majorité des professeurs influents avant le début de la guerre étaient enthousiastes quant à la mise en place du concept racial.

Les principales idées de *Hitler's Professors* :

Dès le début de son ouvrage, l'auteur précisait que son étude était consacrée uniquement à l'évolution du concept de race dans la communauté savante allemande afin de légitimer les expériences et l'extermination effectuées envers le peuple juif. De ce fait, il n'y a pratiquement aucune mention des atrocités et des techniques d'extermination en tant que tel⁶. De plus, même si peu de sources étaient facilement accessibles au moment de son étude (car elles étaient encore entre les mains des autorités alliées et donc considérées comme confidentielles), il

² Ute Deichmann, *Biologists under Hitler*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 6.

³ Max Weinreich, *Hitler's Professors. The Part of Scholarship in Germany's Crimes Against the Jewish People*, New-Haven, Yale University Press, 1999, p.viii.

⁴ Il faut mentionner que son ouvrage est édité alors que le procès de Nuremberg n'est même pas encore terminé.

⁵ *Ibid.*, p. x.

⁶ *Ibid.*, p. 8.

y en avait en quantité suffisante pour montrer l'implication du corps universitaire dans le génocide⁷.

Hitler's Professors est divisé en trois grandes parties. Intitulée *Planning and Preparation*, la première section relate les différents événements qui ont eu lieu avant l'invasion de la Pologne en 1939. Il y est question de la science durant la République de Weimar, où les physiciens Stark et Lenard ont introduit les prémisses d'une science juive et d'une science aryenne. Par différents exemples, Weinreich a démontré que plusieurs scientifiques étaient très nationalistes sous la République de Weimar et que le national-socialisme n'était pas si marginal à l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933⁸. Aussi, la mise au pas de 1933 n'a pas été, selon l'auteur, si catastrophique qu'il n'y paraît, car tout ce que les nazis voulaient correspondait à l'acceptation et à la diffusion de leur idéologie dans les universités. Bien évidemment, plusieurs personnages impliqués dans la préparation des idées racistes sont mentionnés. Alfred Rosenberg (idéologue du Parti nazi), Hans Frank (*Reichsleiter* du Parti nazi et Gouverneur de la Pologne occupée), Ernst Rudin (psychiatre généticien et instigateur de la stérilisation forcée), etc., se retrouvent en tête de liste, mais Weinreich tenait tout de même à préciser que c'était Hitler qui était à l'origine de toute cette machination. Les scientifiques n'ont fait qu'approuver cette perception afin d'obtenir le statut de reconnaissance qu'ils réclamaient depuis de nombreuses années. Avec la présence d'un ressentiment envers les juifs au sein de la population, les scientifiques n'ont donc pas eu de difficultés à établir une théorie anti-juive⁹.

Ce dogme du concept de race était évident pour Weinreich, qui affirmait que la volonté d'annihiler le peuple juif de l'Europe s'est perçue par la fondation de différents instituts, dont le *Reichinstitut für Geschichte des Neuen Deutschlands* et l'*Institut Zum Studium der Judenfrage*, ainsi que par la tenue de plusieurs conférences sur la question juive. Qui plus est, l'auteur stipulait que le nombre de savants qui avaient rejoint les rangs de l'idéologie nazie durant la marche à la guerre avait augmenté, tant en quantité qu'en ardeur¹⁰.

⁷ *Ibid.*, p. 9.

⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁹ *Ibid.*, p. 27-29.

¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

Weinreich débute la deuxième partie de son livre, *Large-Scale Experimenting*, avec l'invasion de la Pologne par l'Allemagne. Selon ses dires, l'établissement du Gouvernement général dans la région polonaise occupée s'est fait trop en douceur pour être le fruit de l'improvisation. La communauté savante a théorisé la présence teutonique dans cette région durant la préhistoire afin de légitimer la présence allemande en 1939¹¹. Dans cette deuxième section, l'auteur a exposé la montée croissante de l'idéologie anti-juive en nommant encore plusieurs instituts fondés en Allemagne et dans les territoires occupés au début de la guerre.

Aussi, Weinreich a accordé une place très importante à l'implication des savants dans la mise en place du concept de *Lebensraum* à l'Est. Il était évident selon lui que la communauté scientifique voulait germaniser les populations envahies. La sémantique était importante dans ce concept d'espace vital, car il fallait reformuler certaines expressions pour déresponsabiliser l'Allemagne de toutes accusations relatives à ce sujet¹².

Tout au long de son ouvrage, Weinreich dépeint la discrimination qui se faisait à l'égard du peuple juif. Cette évidence est à son paroxysme dans son troisième et dernier volet qui s'intitule *Execution of the Program*. Les batailles sur plusieurs fronts rendant presque impossible une victoire, les Allemands se sont rabattus alors, selon l'auteur, sur un combat qu'ils étaient persuadés de gagner, c'est-à-dire l'extermination des juifs. Depuis la guerre à l'Est, n'importe quel juif était automatiquement un anti-Allemand¹³. Ce mode de pensée était enseigné à tout peuple conquis. Il ne suffisait pas de contrôler biologiquement la menace juive, mais il fallait également germaniser les peuples non-allemands. Les disciplines associées aux sciences humaines et aux sciences sociales étaient donc indispensables dans cette volonté de germanisation, car elles permettaient la solidification de la culture allemande¹⁴.

Une des dernières implications de la communauté savante allemande se situait à la fin de la guerre, lorsqu'elle a fait du juif un mythe démoniaque. En effet, la ghettoïsation et l'extermination des juifs n'engendraient plus selon les nazis un sentiment de crainte chez la population allemande. La communauté savante devait alors faire des écrits mentionnant que les juifs morts

¹¹ *Ibid.*, p. 84.

¹² *Ibid.*, p. 12.

¹³ *Ibid.*, p. 164.

¹⁴ *Ibid.*, p. 174.

réapparaissent sous forme de démons. Il faudra donc toujours lutter contre ce fléau. Pour Weinreich, la communauté scientifique, en démonisant à jamais le peuple juif, tenait à promouvoir un combat éternel.

Les échos de l'ouvrage *Hitler's Professors* :

La majorité des écrits mentionnant *Hitler's Professors* sont arrivés à la conclusion qu'il s'agit d'un livre choc, qui a permis de voir la véritable facette des Allemands. Même si les accusations de Weinreich étaient sévères, toutes les personnes ayant lu le traducteur de yiddish s'entendaient pour dire que la force de son ouvrage était dans l'abondance de ses références. Grâce aux archives nazies et aux nombreux fac-similés qui étaient présentés tout au long de ses affirmations, ses imputations étaient quasiment incontestables. De plus, la communauté intellectuelle internationale a félicité Weinreich pour la sobriété et l'objectivité de ses propos, malgré la difficulté à rester insensible face aux atrocités découvertes depuis peu.

La personne qui a louangé le plus Weinreich était probablement Hannah Arendt qui, dans la revue *Commentary* de septembre 1946, a affirmé qu'il s'agissait du meilleur guide sur le sujet qu'elle ait eu l'occasion de lire. Pour elle, le livre relatait très bien les différentes étapes qui ont façonné le programme 'scientifique', grâce aux documents recueillis par le Yiddish Scientific Institute et qui ont été très bien évalués. Bien que la thèse de Weinreich soit très controversée, Arendt a assuré que *Hitler's Professors* était une lecture incontournable pour toute personne qui voulait connaître l'implication de la science dans un régime totalitaire¹⁵.

Le journal du Yiddish Scientific Institute, soit le *News of the Yivo*, a permis également de connaître les échos que *Hitler's Professors* a eu dans la communauté savante internationale. En effet, la partie *Yivo Publications Discussed* a consacré deux analyses en septembre et en novembre 1946 qui résumaient plusieurs exposés émanant de différentes revues littéraires. Par exemple, le *Foreign Affairs* a affirmé qu'il s'agissait « of an abundantly documented monograph showing how Nazi

¹⁵ Hannah Arendt, « Book reviewed : Hitler's Professors », *Commentary*, vol. 2, n° 3 (septembre 1946), p. 293-295.

‘learning’ was employed to justify the destruction of the Jews »¹⁶. Pour le Dr Hans Kohn du *New-York Sunday Book Review* :

«It is a thoroughly competent, scholarly study which presents in an objective and intelligent way a picture of the part which German scholarship played in the National Socialist persecution of the Jews. Mr Weinreich’s book, by the wealth of its material and by its intelligent approach, offers the reader many opportunities to think about the role of scholarship in a totalitarian society. Mr Weinreich’s study will remain as a testimony and as a warning »¹⁷.

John T. Frederick, du *Chicago Sun*, abondait dans le même sens en stipulant :

« It traces step by step the rise and spread of the policy which culminated in the deliberate attempt at extermination of the Jewish population, and convicts by their own published words almost all the prominent scholars who remained in Germany after the rise of Hitler of their share in the process. The book is well organized and fully documented. In spite of the emotional weight which the material inevitably carries, the treatment is generally objective »¹⁸.

D’autres auteurs ont également étudié *Hitler’s Professors* et ont affirmé qu’il s’agissait d’un livre remarquable. Judah Goldin du *Journal of Modern History* a apprécié les exemples donnés par Weinreich afin de montrer les méthodes utilisées par les nazis, comme par exemple l’étude de Peter Heinz Seraphim quant au concept de ghettoïsation¹⁹. Pour Roland Usher, la partie la plus intéressante de l’ouvrage se situait dans la description du travail des différentes institutions scientifiques ainsi que dans les nombreuses conférences faites sur la question juive²⁰.

Toutefois, certaines critiques, peu nombreuses mais tout de même présentes, ont été reprochées à Weinreich. Hannah Arendt et Roland Usher particulièrement l’ont blâmé de passer trop rapidement sur de grands personnages de la politique antisémite (comme par exemple Frank, Kittel ou Heidegger) et de donner trop

¹⁶ Yivo Publications Discusses, *News of the Yivo*, n° 17 (novembre 1946), p. 3.

¹⁷ Yivo Publications Discusses, *News of the Yivo*, n° 16 (septembre 1946), p. 5.

¹⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹ Judah Goldin, « Book Review : Max Weinreich », *The Journal of Modern History*, vol. 19, n° 2 (juin 1947), p. 181-182.

²⁰ Roland Usher, « Book Review : Max Weinreich », *The American Historical Review*, vol. 52, n° 1 (octobre 1946), p. 120-121.

d'importance à des savants moins connus et de mauvaises réputations. Pour Arendt, Weinreich aurait dû faire une bibliographie exhaustive des ouvrages de ces hommes avant l'arrivée de Hitler au pouvoir afin de montrer s'ils étaient vraiment nazis ou s'ils ont simplement profité du régime²¹. Pour Usher, les scientifiques importants semblaient tout simplement moins concernés par les crimes²². Pourtant, lorsque l'on porte attention à l'introduction de l'ouvrage, Weinreich mentionnait très clairement qu'il s'agissait d'une étude sur la responsabilité du corps enseignant allemand dans les crimes commis envers les juifs. C'est pour cette raison que des personnages importants, tels Goering ou Steicher, ne sont pas souvent mentionnés. Car pour l'auteur, c'était les personnes en bas de la hiérarchie qui étaient en lien direct avec les instituts de recherche : « The present survey, as its title suggests, is concerned solely with the participation of German scholarship in Germany's cries against the Jewish people since 1933 »²³. Finalement, l'historien Alan E. Steinweis a complimenté l'ensemble de l'œuvre de Weinreich, mais précise tout de même que le livre est rempli de colère et de révolusion face à la communauté scientifique allemande. Néanmoins, les références importantes utilisées par l'auteur ont solidifié sa recherche²⁴.

Malgré tous les éloges de la communauté savante internationale, *Hitler's Professors* n'est apparu dans aucun *book review* allemand, tant au moment de sa publication que dans les décennies qui ont suivies. Le fait de n'avoir jamais traduit le livre en allemand et la volonté de la communauté scientifique allemande de nier les événements étaient bien évidemment des raisons importantes. De plus, à part des commentaires énoncés ci-haut, le livre n'a pas suscité de grands débats. On affirmait qu'il s'agissait d'un livre incontournable qui devait être lu, mais tout semble indiquer que la majorité de la communauté savante internationale et la population en général n'étaient pas intéressées par cet ouvrage. Aucun complément n'a été entrepris à la suite de cette publication et aucun livre n'a été fait sur le sujet durant les vingt années qui ont suivies²⁵.

²¹ Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 293.

²² Roland Usher, *op. cit.*, p. 121.

²³ *Ibid.*, p. 121.

²⁴ Alan E. Steinweis, *Studying the Jew. Scholarly Antisemitism in Nazi Germany*, Cambridge, Harvard University Press, 2006, p. 2.

²⁵ Alan E. Steinweis et Daniel Rogers, *The Impact of Nazism. New Perspectives on the Third Reich and its Legacy*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003, p. 68.

Le procès de Nuremberg : le Cas médical :

À la fin du procès de Nuremberg en 1946, il a été convenu entre les différentes parties alliées de juger des personnes représentatives de groupes qui avaient été impliqués de près ou de loin à ce qui venait d'être considéré comme des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. Aussi, à la demande de certains médecins faits prisonniers sous le régime nazi, une poursuite formelle contre la communauté médicale allemande a été entreprise. Celle-ci était accusée d'avoir infligé sur des prisonniers des camps de concentration des expériences comparables à celles pratiquées sur les animaux. Dans la préparation du procès, les Britanniques et les Américains²⁶ ont établi la liste des accusés selon un critère bien précis : lier les atrocités médicales avec la large entreprise nazie²⁷. Ainsi, le 9 décembre 1946, vingt-trois personnes étaient accusées de crimes de guerre médicaux²⁸, parmi lesquelles se trouvaient des médecins, du personnel exécutant et des personnes nazies de connivence avec les autorités scientifiques. Selon le Tribunal militaire, les médecins et les scientifiques allemands ont été complices de crimes de guerre et de génocide dans une guerre agressive. Les preuves amassées par les Alliés ont permis de dire que les expérimentations faisaient partie de la conquête, et que l'expansion militaire avait eu lieu grâce à la science et aux meurtres de masse des indésirables raciaux et sociaux²⁹. Tout au long du procès, plus de mille cinq cents documents relatifs aux expériences effectuées par les médecins allemands ont été montrés aux différents juges, et le 19 août 1947, sept accusés ont été condamnés à la mort par pendaison, neuf autres à de longues peines d'emprisonnement et sept ont été acquittés.

Bien que ce procès ait duré plus de neuf mois, ses répercussions n'ont pas eu le succès escompté. Premièrement, le seul procès qui a eu un écho retentissant est celui de Nuremberg, institué par le Tribunal militaire international, où les grands

²⁶ Ce sont les Britanniques et les Américains qui ont été les instigateurs des différents procès qui ont suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, il faut savoir qu'en ce qui concerne le procès médical, les Britanniques ont abandonné les accusations et c'est le Tribunal militaire américain qui a tenu le procès.

²⁷ Paul Weindling, *Nazi Medicine and the Nuremberg Trial. From Medical War Crimes to Informed Consent*, New-York, Palgrave MacMillan, 2004, p. 107.

²⁸ Ce terme a été proposé par John Thompson, un citoyen américain travaillant pour le Royal Canadian Air Force Office. Après avoir visité un grand nombre de cliniques universitaires allemandes, Thompson a déclaré que 90% des recherches menées par les scientifiques allemands étaient criminelles. Le nouveau concept de crimes de guerre médicaux a alors permis de prouver l'implication des scientifiques allemands dans la guerre.

²⁹ *Ibid.*, p. 4.

personnages du III^e Reich ont été jugés. Or, les autres procès qui ont eu cours jusqu'à la fin des années 1940 n'ont pas eu autant d'impact au sein de la population internationale. Bien souvent, la presse n'a relaté que le premier jour du procès et le verdict annoncé. Le 'Cas médical' n'a pas fait exception et est passé relativement inaperçu au niveau international³⁰. De plus, les quelques critiques faites à ce sujet montraient que le procès n'a pas été accueilli favorablement dans la communauté intellectuelle et scientifique allemande et même internationale. Les historiens Paul Weindling et Michael Marrus nous donnent un bon résumé des blâmes récents faits à ce propos.

Les critiques du procès médical de Nuremberg :

Dans son ouvrage exhaustif *Nazi Medicine and the Nuremberg Trial. From Medical War Crimes to Informed Consent*, Paul Weindling mentionne la controverse qu'il y a eu par rapport au procès médical de Nuremberg. Les prémisses de la guerre froide entre les deux plus grandes puissances mondiales se sont installés au même moment que le procès. De ce fait, les forces politiques américaines ne tenaient pas à ce que les scientifiques allemands complices du régime nazi s'en aillent du côté des Soviétiques, et reprochaient au Tribunal militaire américain de dénazifier de façon punitive les institutions scientifiques et les universités allemandes. Il faut également mentionner que les Américains hésitaient à accuser les scientifiques allemands de crimes de guerre, car eux-mêmes étaient intéressés par les recherches effectuées sous le nazisme. Ils n'étaient donc pas si séduits par un procès de crimes de guerre médicaux³¹. De plus, on reprochait à l'accusation d'insister davantage sur les atrocités médicales comme étant le résultat d'un système politique dépravé que sur les abus scientifiques en tant que tel. Cela a engendré la thèse d'une pseudo-science, pratiquée seulement par quelques scientifiques et non pas par la majorité de leur communauté. La véritable science allemande est donc sortie indemne de ses crimes³² et a imposé cette vision pour de nombreuses années. Il a aussi été critiqué que des non-Allemands s'étaient permis de juger des Allemands et que les médecins accusés n'étaient pas représentatifs de la médecine allemande. Finalement, les Alliés n'ont pas pris en

³⁰ Helge Grabitz, « Problems of Nazi Trials in the Federal Republic of Germany », *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 3, n° 2, 1988, p. 209.

³¹ Weindling, *op. cit.*, p. 125.

³² *Ibid.*, p. 332.

compte le rôle génocidaire des médecins, car ils se sont penchés uniquement sur les expériences médicales et n'ont pas inclus les meurtres de masses³³.

L'historien Michael Marrus a également regardé les conséquences du procès médical, et est beaucoup plus critique que Weindling dans ses conclusions. Marrus reproche au Tribunal d'avoir eu un caractère improvisé. La préparation du procès a été faite par l'Office of Chief Council of War Crime. Celui-ci n'avait pas réellement d'expert médical à l'exception du neurologue Leo Alexander (ce n'est que plus tard que le Conseil fera appel à Andrew Ivy, un expert en physiologie expérimentale) et était plus intéressé par les hautes instances nazies qui avaient étudié la question de la race³⁴. De plus, l'accusation et les juges ont ignoré le degré dans lequel les pensées eugénistes et racistes s'étaient implantées en Allemagne avant même l'arrivée au pouvoir des nazis, ce qui aurait réfuté la thèse d'une pseudo-science nazie qui s'est implantée dans l'historiographie d'après-guerre. Marrus est également très acerbe sur le peu d'attention qu'il y a eu pour les victimes allemandes. Il reproche principalement le fait que ce sont les crimes médicaux dans les camps de concentration qui ont été priorisés avec les stérilisations et l'euthanasie des handicapés et malades mentaux, qui étaient majoritairement non-allemands. Sa critique va en tout premier lieu au Général américain Lucius Clay qui a mentionné que « our mandate was to try those who had committed crimes against the United States, or our Allies, not against the German people »³⁵. Pour Marrus, l'accusation a donc échoué dans son objectif :

« The Doctor's Trial raised the issue of forcible sterilization, [...] but only in relation to experiments committed against concentration camp inmates – non-Germans – in the wider context of wartime criminal experiments. In this way the trial missed an opportunity to elucidate eugenic and racist policies and to link them with the medical profession. A crime of extraordinary proportions was practically overlooked »³⁶.

³³ *Ibid.*, p. 225.

³⁴ Michael Marrus, « The Nuremberg Doctor's Trial in History Context », [En ligne] http://muse.jh.edu/journals/bulletin_of_the_history_of_medicine/v073/73.1marrus.html (Page consultée le 23 mars 2007).

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

La conclusion de Marrus, qui rejoint tout de même l'ensemble des analyses sur la question, affirme que le procès a facilité l'évasion des responsabilités médicales qui a caractérisé la grande majorité de la médecine allemande des trente années qui ont suivi le procès.

Les compte-rendus de Mitscherlich du procès médical de Nuremberg :

Avant même le début du procès médical de Nuremberg, la Chambre des Médecins d'Allemagne de l'Ouest avait décidé de mettre sur pied une délégation médicale pour prendre part au procès en tant qu'observateurs. La raison officielle de cette requête était de préparer une version condensée des principales imputations faites aux vingt-trois accusés allemands afin d'informer la population des crimes commis³⁷. Mais le principal but de la Chambre des Médecins était en fait de réhabiliter, par n'importe quel moyen, la science allemande au niveau international. C'est ainsi que deux observateurs, soit Alexander Mitscherlich, psychiatre, et Fred Mielke, étudiant en médecine, ont été choisis comme principaux représentants de la Chambre des Médecins. Initialement, la délégation était constituée de sept observateurs. Celle-ci comprenait Mitscherlich et Mielke, les Dr Benz, Koch et Spahmer ainsi que Alice von Platen. Cependant, les observateurs ayant violé la Convention des Médecins allemands en rendant publique une version préliminaire des accusations du procès, la Chambre des Médecins a réduit le nombre d'observateurs à trois personnes, soit Mitscherlich, Mielke et von Platen³⁸.

La version préliminaire *Das Diktat der Menschenverachtung* :

Une version préliminaire a été publiée le 3 avril 1947, en plein milieu du procès, et s'intitulait *Das Diktat der Menschenverachtung*. Les principaux points relatés dans ce mémoire faisaient référence aux différentes expériences menées par la communauté médicale allemande dans les camps de concentration. Ainsi, les études étaient divisées en cinq grandes parties. La première section relatait les nombreuses expériences demandées par Goering afin d'améliorer les techniques

³⁷ Robert Proctor, *Racial Hygiene. Medicine under the Nazis*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, p. 309.

³⁸ Prétextant que l'atmosphère du procès ne se reflétait pas dans l'ouvrage de Mitscherlich et de Mielke, von Platen s'est retirée du projet et a décidé de faire sa propre étude. Cependant, son livre *L'extermination des malades mentaux dans l'Allemagne nazie* est passé quasiment inaperçu dans l'historiographie.

d'aviation, c'est-à-dire les recherches sur la haute altitude, la basse température et l'absorption en grande quantité d'eau de mer. Le deuxième et troisième chapitre correspondaient respectivement aux expériences faites avec le typhus et les maladies infectieuses et les attaques chimiques. La quatrième partie mentionnait la collection des squelettes juifs de l'Université de Strasbourg sous le régime nazi alors que le dernier point correspondait au programme d'euthanasie et aux expérimentations qu'il y a eu dans la stérilisation de masse³⁹. Si les auteurs s'en étaient tenus aux faits, leur ouvrage aurait été probablement mieux accueilli dans la communauté scientifique. Néanmoins, il n'en fut rien. En effet, Mitscherlich et Mielke débutaient le programme de la défense en affirmant que les accusés ont déprécié l'image de la science en niant les faits pour lesquelles ils étaient inculpés. Qui plus est, les auteurs concluaient leur étude en mentionnant qu'une profession libre [la communauté médicale allemande] avait été supprimée par un État manipulateur et par une idéologie national-socialiste et militariste⁴⁰.

Le débat entourant *Das Diktat der Menschenverachtung* :

Ces dires ont suscité une controverse majeure, et ont été accueillis très négativement par la communauté savante allemande pour différentes raisons. Tout d'abord, plusieurs docteurs de la Chambre des Médecins de l'Allemagne de l'Ouest ont attaqué Mitscherlich pour avoir critiqué la communauté médicale en public et de ne pas avoir publié son mémoire dans un journal professionnel. Les médecins ont incriminé *Das Diktat der Menschenverachtung* d'avoir favorisé une circulation irresponsable des documents du procès et d'avoir ainsi détruit les liens de confiance qui existaient entre les patients et les médecins⁴¹. Mitscherlich a été accusé d'avoir inventé et exagéré les propos tenus dans son analyse. Les médecins ne pouvaient pas être impliqués à ce point dans les crimes nazis⁴².

Aussi, la publication de l'ouvrage a provoqué une grande polémique entre Mitscherlich et des personnages importants de la profession médicale allemande. Des médecins tels Heubner et Büchner se demandaient s'il était bon de réformer la science comme l'entendait Mitscherlich, car les résultats des recherches pouvaient

³⁹ Alexander Mitscherlich et Fried Mielke, *Doctors of Infamy. The Story of the Nazi Medical Crimes*, New-York, Éditions Henri Schuman, 1949, p. 158-160.

⁴⁰ Weindling, *op. cit.*, p. 216-217.

⁴¹ *Ibid.*, p. 224.

⁴² Proctor, *op. cit.*, p. 309.

tout de même être très utiles. Bien que l'ouvrage ait reçu quelques éloges, ceux-ci provenaient principalement de la communauté universitaire qui tenait à se distancer du national-socialisme, comme l'Université de Göttingen par exemple⁴³. Cependant, le sentiment général de la communauté scientifique allemande était de rejeter l'œuvre de Mitscherlich. Cela condamnait la science allemande alors que l'objectif principal était de la réhabiliter à tout prix au niveau international. Pourtant, c'est en bonne partie grâce à Mitscherlich que la science allemande a été réintroduite à l'Association médicale internationale.

Wissenschaft ohne Menschlichkeit : Medizinische und eugenische Irrwege unter Diktatur, Bürokratie und Krieg et ses suites:

Deux ans après la parution de son étude, Mitscherlich n'acceptait toujours pas le silence des forces politiques conservatrices et de la communauté médicale allemande sur la responsabilité des médecins dans les crimes nazis. Le psychiatre a donc décidé de rééditer son œuvre, en incluant les documents de la défense. Nonobstant le fait que la Chambre des Médecins d'Allemagne de l'Ouest n'était pas en accord avec les conclusions de l'auteur, elle se rendait bien compte que cette étude était la clé pour retrouver le chemin de la réhabilitation internationale de la science allemande. C'est pour cela qu'elle a accepté de seconder le projet. *Wissenschaft ohne Menschlichkeit : Medizinische und eugenische Irrwege unter Diktatur, Bürokratie und Krieg*, mieux connu en Amérique du Nord sous le titre anglais *Doctor's of Infamy*, a été publié en dix mille exemplaires en 1949. La version anglaise a été complétée par des préfaces d'Andrew Ivy et Leo Alexander, qui mentionnaient que les expériences perpétrées par les médecins allemands étaient davantage le résultat de la peur et de l'ostracisme que d'une véritable agressivité de la communauté médicale⁴⁴.

Or, à la lecture du livre, il est possible de voir que Mitscherlich et Mielke pensaient tout à fait autrement. Après avoir relaté les expériences décrites dans *Das Diktat*, les deux hommes ont affirmé que le détachement des médecins et des scientifiques lors de leur témoignage laissait croire qu'ils devaient être parfaitement en accord avec les expériences sadiques commises dans les camps de

⁴³ *Ibid.*, p. 220.

⁴⁴ Mitscherlich et Mielke, *op. cit.*, p. xxxiii.

concentration⁴⁵. De plus, les auteurs indiquaient que les intérêts de la science et du gouvernement étaient très proches durant la guerre. Ils étaient si liés que les scientifiques ne s'étaient même pas aperçus que leurs recherches avaient été transformées en armes de guerre. Finalement, la dernière critique mentionnait que toute la communauté scientifique a été coupable des meurtres, car elle n'a pas réussi à trouver la force d'arrêter ces atrocités⁴⁶.

Même si la Chambre des Médecins d'Allemagne de l'Ouest a soutenu l'édition de *Wissenschaft ohne Menschlichkeit*, un grand sentiment d'animosité s'est fait tout de même sentir à l'égard de l'ouvrage. D'ailleurs, il est important de spécifier qu'aucun des dix mille exemplaires édités n'ont été distribués. Comme l'a dit Mitscherlich quelques années plus tard, « In fact, we never met anyone during the next ten years [following the publication] who admitted any knowledge of the book »⁴⁷. Finalement, l'opposition conservatrice du procès médical de Nuremberg a réussi à atteindre son but sans trop de difficulté, car le prix de vente de *Wissenschaft ohne Menschlichkeit* étant exorbitant en Allemagne de l'Ouest, le livre a été officieusement confiné à la zone soviétique. Alors que certains historiens doutaient de la non-coopération volontaire des autorités conservatrices, Paul Weindling a fait référence à une réalité qu'il est difficile de nier : « The medical historian Thomas Gerst rejects a Machiavellian plot to suppress, pulp or somehow bury the book, but points to the desinterest of regional chambers, which were unwilling to subscribe to it »⁴⁸.

En 1960, le cas Mitscherlich n'était toujours pas réglé. Ce dernier a décidé de rééditer une seconde fois son travail afin de signaler ce qu'il qualifiait de répression de la mémoire. *Medezin ohne Menschlichkeit*, ou *Death Doctors* pour la version anglaise, ressemblait beaucoup à la première publication, à l'exception que Mitscherlich a fait un bilan de la non-acceptation du passé nazi dans la communauté scientifique allemande. Ce dernier déplorait qu'aucun médecin allemand n'ait pris le temps de révéler les atrocités sur l'eugénisme ou la branche médicale nazie à la suite de la Deuxième Guerre mondiale ou du procès médical de Nuremberg. Même

⁴⁵ *Ibid.*, p. 148.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁷ Alexander Mitscherlich et Fred Mielke, *The Death Doctors*, Londres, Elek Books, 1962, p. 19.

⁴⁸ Weindling, *op. cit.*, p. 334.

si plusieurs scientifiques qui s'étaient retrouvés dans l'étude de Mitscherlich ont protesté, ce dernier a regretté que « not one of those who served in Hitler's 'machine' used the simply phrase, 'I'm sorry' »⁴⁹.

La dernière publication des atrocités médicales a reçu cependant un accueil plus chaleureux que les éditions précédentes. Il faut dire que le contexte politique et culturel des années 1960 a fortement contribué à cette acceptation plus enthousiaste et correspondait à une remise en question des événements survenus sous le Troisième Reich.

L'écho du cas Mitscherlich à l'étranger :

Très peu de récits ont évoqué l'œuvre de Mitscherlich et de Mielke. Comme il a été possible de le remarquer, l'Allemagne de l'Ouest a été très peu réceptive et il était donc normal de ne pas entendre d'écho dans cette partie de l'Allemagne. Cependant, la communauté intellectuelle étrangère ne semblait pas plus s'intéresser à ce cas. Seulement deux revues scientifiques, dont les opinions différaient, se sont intéressées sur le phénomène à l'époque.

Joseph Hirsh était le plus élogieux à l'égard des deux scientifiques allemands. Pour cet Américain, « [...] *Doctors of Infamy* is a documentary evidence of the collective guilt of a whole people »⁵⁰. Cette mentalité s'inscrit dans le contexte où la communauté internationale infligeait une culpabilité collective à toute la nation allemande sans exception. Hirsh stipulait le caractère impartial et objectif de l'analyse. Selon lui, elle a informé et éduqué les Allemands encore plus que le procès de Nuremberg. Cependant, Hirsh avait une conception bien définie des expériences médicales, à savoir qu'il ne s'agissait pas d'expérience scientifique parce qu'elles n'avaient pas de méthodologie et que leurs résultats étaient donc sans valeur. La lecture de *Doctors of Infamy* est alors obligatoire pour tous ceux qui envisageaient de réhabiliter la nation allemande⁵¹.

B. Bettelheim tenait quant à lui un discours plus posé en ce qui concerne la notion de culpabilité collective du peuple allemand. Il a amené le point de vue que

⁴⁹ Mitscherlich et Mielke, *op. cit.*, p. 18.

⁵⁰ Joseph Hirsh, « Book reviewed : *Doctors of Infamy* », *Social Forces*, vol. 18, n° 1 (octobre 1949), p. 102.

⁵¹ *Ibid.*, p.102.

le livre de Mitscherlich et de Mielke conduisait au problème de la responsabilité de la profession médicale par rapport à l'humanité. Cela a posé la question suivante : comment une éducation professionnelle peut être altérée par des motivations personnelles et professionnelles?⁵² Bien que *Doctors of Infamy* ait permis d'affirmer que les atrocités médicales n'étaient pas l'œuvre de quelques sadiques, il ne présentait pas un enregistrement complet des documents, dépositions et procédures du procès et n'apportait donc pas grand chose de plus aux atrocités selon Bettelheim. Par contre, ce dernier a félicité les auteurs pour avoir éclairci ce qui peut être appelé à l'époque la sociologie de la profession médicale⁵³.

Par les propos assez explosifs de ces deux auteurs étrangers, il est possible de constater que la communauté internationale ne tenait absolument pas à réinsérer le peuple allemand, et par conséquent la science allemande, au sein de la communauté internationale. L'historiographie relative à ce sujet en a d'ailleurs été fortement marquée jusqu'au milieu des années 1960.

L'historiographie des sciences allemandes : 1945-1955 :

De façon générale, l'historiographie des sciences allemandes entre 1945 et 1955 ne mentionnait pas la responsabilité de la communauté scientifique dans ce qui a été appelé les crimes de guerre médicaux. Outre Max Weinreich et les Allemands Mitscherlich et Mielke, personne ne s'était réellement intéressé au sujet. C'est pour cela que cette période était souvent associée à un silence historiographique important. Plusieurs raisons permettent d'expliquer ce phénomène (il faut préciser que ces causes n'apparaissent pas forcément selon leur ordre d'importance).

Tout d'abord, il y avait une volonté de la part des hautes instances, tant politiques que scientifiques, d'affirmer que les atrocités médicales commises durant la période nazie ont été l'œuvre de quelques médecins et non pas de la communauté médicale entière. Cette explication allait de pair avec la thèse selon laquelle les médecins ayant fait ces expériences n'étaient pas de véritables spécialistes, mais

⁵² B. Bettelheim, « Book reviewed : Doctors of Infamy », *The American Journal of Sociology*, vol.55, n° 2 (septembre 1949), p. 214.

⁵³ *Ibid.*, p.214.

bien des pseudo-scientifiques⁵⁴. Ces derniers avaient fait ces expériences par peur de représailles (interdiction de pratiquer, emprisonnement dans les camps de concentration, voire même mise à mort) du parti. C'est donc le politique qui s'était immiscé dans la science et qui a été l'instigateur de toutes ces théories, tant dans l'hygiène raciale que dans les sciences dures avec la physique aryenne. C'est pour cela qu'il a été établi que seulement trois cent cinquante médecins, sur un total de quatre-vingt dix mille, ont été impliqués dans ces délits⁵⁵. Comme le mentionnaient Andrew Ivy et Leo Alexander dans la préface de *Doctors of Infamy*, les expériences faites dans les camps de concentration n'avaient aucun but scientifique. Il ne s'agissait que de buts politiques, car les ordres envoyés provenaient des SS et non pas des scientifiques. Aussi, les personnes qui ont effectué les expériences n'étaient pas motivées par la vérité scientifique, car selon les postulats historiques de base, la véritable science ne pouvait être que morale, apolitique et honnête. La responsabilité des crimes devait être imputée uniquement au régime totalitaire qui avait subordonné la science à la philosophie du régime⁵⁶. Quelques années plus tard, une autre théorie a pris de plus en plus d'importance et s'est greffée aux deux autres hypothèses déjà existantes, à savoir que les scientifiques impliqués avaient des troubles pathologiques, ce qui venait rajouter du poids à la volonté de nier les faits⁵⁷.

De plus, les autorités présentes en République fédérale d'Allemagne, les États-Unis et la Grande-Bretagne en particulier, avaient intégré d'anciennes figures importantes afin de reconstruire le pays, et ce, à tous les niveaux. Une grande partie des professeurs et des scientifiques allemands présents sous le régime nazi avaient donc réintégré leur ancien poste et avaient parfois acquis une notoriété encore plus importante au cours des années 1950. Il était donc à leur avantage de continuer à nier la responsabilité de leur communauté⁵⁸.

Le fait que la génération universitaire d'après-guerre ait été sous la direction de professeurs présents durant la période nazie a pu également expliquer le silence qui a perduré jusqu'à la fin des années 1960. En effet, les étudiants des années 1950, par respect ou par peur de confronter leurs professeurs, n'étaient pas portés à

⁵⁴ Paul Weindling, *L'hygiène de la race. Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne. 1870-1933*, Paris, Éditions La Découverte, 1998, tome 1, p. 28.

⁵⁵ Proctor, *op. cit.*, p. 310.

⁵⁶ Mitscherlich et Mielke, *op. cit.*, p. xii et xxxi.

⁵⁷ Weindling, *op. cit.*, p. 331.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 335.

se pencher sur l'implication de la communauté savante. C'est pour cela que les débats étaient principalement centrés sur la médecine meurtrière et la subordination de la science au régime totalitaire⁵⁹.

L'accusation de crimes contre l'humanité avait laissé la profession médicale très sensible. Durant les vingt années qui ont suivi la guerre, il n'était pas acceptable d'écrire sur le sujet. Les études faites sur l'hygiène de la race durant la guerre ont été en grande partie détruites en 1945. Les ouvrages publiés sous le III^e Reich ont été réédités à la fin du conflit afin d'effacer toute référence au nazisme ou à l'hygiène raciale. Mais, comme l'a signalé Robert Proctor, cela ne signifiait pas que les problèmes qui captivaient les hygiénistes allemands avant la guerre ne continuaient pas de les intéresser par la suite. Les termes utilisés ont simplement été modifiés⁶⁰.

Aussi, la profession médicale allemande ne semblait pas très avide d'explorer les événements de leur récent passé. Les journaux qui avaient cessé de publier sous la dictature ne se penchaient pas beaucoup sur l'analyse de la médecine nazie. Ils se plaignaient cependant de l'isolement et de la censure que la science avait connus. L'ingérence du politique dans la science, de la volonté d'une science utilitaire, et la destruction de la discipline scientifique étaient davantage mises en avant dans les journaux médicaux que les remords ou l'introspection⁶¹. Les institutions allemandes qui se penchaient le plus sur la politique raciale nazie étaient en fait des bureaux associés avec le gouvernement de l'Ouest afin de donner des compensations aux victimes. Bien que l'*Institut für Zeitgeschichte* à Munich ait collecté à la fin de la guerre tous les documents encore existant sur l'implication des nazis dans les persécutions, aucune publication en tant que tel n'a été faite sur le sujet. C'est donc un véritable vide⁶².

Selon Marc von Miquel, une dernière explication en ce qui a trait au silence historiographique de l'après-guerre vient du fait que les Allemands de l'Ouest n'étaient tout simplement pas prêts à accepter leur passé. Ils ne pouvaient pas concevoir que les criminels correspondaient à un groupe important et non pas à

⁵⁹ Weindling, *op. cit.*, p. 28. Il faut également préciser que l'historiographie de cette époque ne mentionne aucunement les sciences dures durant le régime nazi. C'est quelques années plus tard que ce sujet va prendre de l'importance.

⁶⁰ Proctor, *op. cit.*, p. 303.

⁶¹ *Ibid.*, p. 301-302.

⁶² *Ibid.*, p. 310.

quelques individus⁶³. Cette hypothèse quelque peu simpliste permet tout de même de comprendre cette volonté du peuple de la RFA de se démarquer de la dénazification imposée par les autorités non-allemandes qui incombait la faute à tout un peuple⁶⁴.

L'historiographie en RFA et en RDA : une réelle différence ?

Dès la fin de la guerre, une division très nette s'est effectuée entre les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France et l'URSS. Cette coupure a entraîné une historiographie bien différente selon la vision de l'Ouest ou de l'Est. Malheureusement, très peu d'ouvrages présentés en République démocratique allemande à cette époque ont été traduits en anglais ou en français. L'obstacle de ne pas lire l'allemand m'a donc forcé à me concentrer principalement sur l'historiographie présente en République fédérale allemande. Toutefois, certains auteurs spécialistes de l'Ouest ont cité quelques différences perceptibles entre les deux représentations.

Édouard Husson mentionne que tous les débats se rapportant de près ou de loin au nazisme en Allemagne ont été beaucoup plus présents en RFA qu'en RDA. La liberté d'expression et les débats moins monolithiques ont permis un échange beaucoup plus intéressant en République fédérale qu'en République démocratique allemande⁶⁵. Pour l'historien, c'est d'ailleurs pour cette raison que l'historiographie de l'Est n'est quasiment jamais mentionnée.

Ian Kershaw stipule pour sa part que l'historiographie de l'Est est beaucoup plus axée sur l'étude du fascisme, de ses horreurs et des dangers qui pointaient à l'Ouest. C'est pour cette raison que les expériences médicales ont été plus

⁶³ Philip Gassert et Alan E. Steinweis, *Coping with the Nazi Past. West German Debates on Nazism and Generational Conflict, 1955-1975*, New-York, Berghahn Books, 2006, p. 4.

⁶⁴ Le concept de culpabilité collective imposé par les autorités alliées a été traumatisant pour la nation allemande. Bien que celle-ci ait été consciente des crimes nazis, elle rejetait l'occupation et ses conséquences et est devenue très réticente à tout ce qui était étranger. Cela a amené la relativisation des horreurs nazies grâce à l'évocation des bombardements alliés et au sort réservé aux prisonniers de guerre allemands. Comme le mentionne Jean Solchany, « La mise en évidence des errements et des déviations du passé allemand ou européen constitue l'impératif fondamental de méditation sur le phénomène nazi qui, cependant, ne parviennent souvent pas à rendre compte de la dimension criminelle des années hitlériennes : les évocations du génocide restent le plus souvent allusives et lacunaires ». Pour plus d'informations sur cette notion, voir Jean Solchany, *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

⁶⁵ Édouard Husson, *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. ix.

divulguées à l'Est⁶⁶. Cependant, l'auteur ne précise pas dans quelle mesure ces atrocités ont été publiées.

Comme nous le dit Robert Proctor, les communistes ont été plus durs avec la communauté scientifique que les Occidentaux. Des pénalités sévères ont été infligées aux médecins de la zone soviétique. La réhabilitation était impossible pour les criminels connus⁶⁷. Cette façon d'agir a probablement influencé l'historiographie d'après-guerre en République démocratique allemande. La présence de *Wissenschaft ohne Menschlichkeit* en RDA a permis de voir que l'accusation est plus présente de ce côté de l'Allemagne.

Dieter Hoffmann, historien des sciences durant l'occupation soviétique en Allemagne de l'Est, a permis de se faire une idée plus concrète de la position des autorités soviétiques à la fin de la guerre. Les années zéro se caractérisaient en Allemagne de l'Est par une certaine continuité dans la communauté scientifique, car il y avait des problèmes beaucoup plus urgents à régler que la restructuration de la science (les villes devaient être reconstruites, il fallait maintenir la santé publique, etc.). Toutefois, la position soviétique a changé avec les débuts de la guerre froide. À partir de 1948, une politique antifasciste s'est installée en Allemagne de l'Est. Cette politique a eu deux grandes fonctions. La première était au niveau pédagogique afin de dénazifier les étudiants et la communauté savante. La deuxième fonction était principalement idéologique, car les autorités soviétiques voulaient absolument se démarquer du capitalisme, et surtout de la RFA⁶⁸. Il s'agissait surtout de faire une diversion pour ne pas voir les similarités entre le nazisme et le communisme. Une propagande a alors été présentée à la population afin de rendre la RFA vulnérable.

Cependant, cette politique antifasciste a été abandonnée au milieu des années 1950, car le parti communiste s'est rendu compte du manque flagrant de scientifiques qualifiés. Il a donc été obligé de réinsérer des scientifiques qui pratiquaient sous le régime nazi, et réaligner sa propagande antinazie⁶⁹.

⁶⁶ Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme?* Paris, Fayard, 1998, p. 43.

⁶⁷ Proctor, *op. cit.*, p. 307.

⁶⁸ Kristie Macrakis et Dieter Hoffmann, *Science under Socialism, East Germany in Comparative Perspective*, Cambridge, Harvard University Press, 1999, p. 67.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 20-21.

Bien que les autorités soviétiques aient affirmé rejeter le nazisme à tous les niveaux, il n'en reste pas moins que l'historiographie des sciences des années qui ont suivies le régime hitlérien ne mentionnait presque rien sur le sujet. Une des principales raisons de ce silence était dû au fait que la critique du nazisme pouvait amener une critique du communisme et présenter ainsi des ressemblances entre les deux régimes autoritaires⁷⁰, ce que le parti communiste ne voulait surtout pas⁷¹.

Conclusion :

L'implication des scientifiques dans la responsabilité des crimes de guerre n'a pas suscité beaucoup d'intérêt dans la communauté savante allemande et internationale au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Seulement trois personnes, engendrant la publication de deux ouvrages, ont osé s'insurger contre cette évidence. Même le procès médical de Nuremberg, qui a établi la culpabilité de plusieurs scientifiques, n'a pas soulevé l'ire de la population. Paradoxalement, c'est l'auteur du compte-rendu émanant du procès qui a été l'objet des plus grandes critiques. La communauté ouest-allemande, tant la population que la communauté scientifique, de concert avec les autorités alliées, a réussi à instaurer un silence historiographique sur le sujet pendant de nombreuses années afin de sortir indemne de cette accusation. Bien qu'il semblait y avoir une dénonciation plus prononcée en RDA à la fin des années 1940, l'historiographie est-allemande ne s'est pas plus penchée sur la question que l'historiographie ouest-allemande. Toutefois, ce stratagème s'est affaibli au cours des années pour provoquer un débat à partir des années 1960.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 68.

⁷¹ Les ouvrages qui relataient les crimes médicaux ont été instigués par le parti communiste en tant que tel et non pas par les historiens des sciences. De plus, il s'agissait principalement de propagande afin de dénoncer les soi-disant abus de la RFA. Le livre *Brown Book: War and Nazi Criminals in West Germany* est assez représentatif de l'historiographie est-allemande, car il y était question des abus faits par la RFA en ce qui concerne la réinsertion de criminels de guerre à des postes importants. Le rapport dénonçait cette mesure et affirmait que la RDA avait jugé un nombre plus élevés de criminels de guerre que les Alliés occidentaux.

CHAPITRE II

L'HISTORIOGRAPHIE DES ANNÉES 1955-1980

Le rôle de la science sous le III^e Reich n'était pas la première préoccupation de la communauté internationale durant la période d'après-guerre. Même si des personnes, bien que rares, ont affirmé que le *scholarship* a eu une grande responsabilité dans la nazification, la communauté savante n'était pas très réceptive à ces thèses et ne tenait pas à étudier la question. Or, ce phénomène a semblé perdurer de nombreuses années. La période 1955-1980 a également été très pauvre à ce sujet. Si quelques ouvrages se sont intéressés au nazisme, très peu d'historiens ont étudié réellement les sciences allemandes.

Le rapport Alsos :

L'historiographie des années 1950 montre le peu d'intérêt des historiens envers la communauté scientifique allemande. En fait, il semble qu'aucun ouvrage n'ait traité de ce problème au cours de cette décennie¹. Cela peut donc expliquer pourquoi le rapport de l'Américain Samuel Goudsmit a eu autant d'impact². Ce dernier a publié un rapport en 1947 afin d'expliquer pourquoi les scientifiques allemands n'avaient pas fabriqué une bombe nucléaire. Dans son étude intitulée *Alsos Mission*, Goudsmit a eu des opinions bien arrêtées sur la science allemande sous le III^e Reich. Selon lui, l'échec de la bombe nucléaire pouvait être attribué à quatre raisons. Les Allemands étaient convaincus d'être les scientifiques les plus avancés en recherches nucléaires. Ils n'avaient donc pas ressenti le besoin de concentrer tous leurs efforts dans ce projet pour devancer les États-Unis ou la

¹ Il n'est pas question ici de la médecine expérimentale dans les camps de concentration ou même de l'Holocauste. Bien que ce sujet ait fait l'objet de débats au cours de ces années, et plus particulièrement dans les années 1960 avec le procès de Eichmann en 1961, il n'en reste pas moins que cette historiographie relatait davantage la vie dans les camps. La proposition de nouvelles thèses quand à la responsabilité des médecins n'était pas encore à l'ordre du jour. C'est pour cela que le deuxième chapitre traite de la communauté savante allemande dans son ensemble et plus particulièrement de la physique. Il faut comprendre que les années ayant suivi l'attaque de Hiroshima ont amené les scientifiques, au niveau international, à se repositionner quant à leur responsabilité et leur degré d'implication dans le monde politique. Cela a donc eu une influence au niveau historiographique et c'est pour cela qu'il mérite que l'on s'y attarde quelque peu.

² Samuel Goudsmit est né à La Hague aux Pays-Bas en 1902. En 1927, il a obtenu son doctorat de physique à Leiden et s'est installé par la suite aux États-Unis où il est devenu professeur de physique à l'Université du Michigan jusqu'en 1941. En 1944, il a accepté le poste de directeur pour les renseignements scientifiques de la mission *Alsos* et il a été envoyé en Allemagne afin de déterminer les connaissances des physiciens allemands dans le développement d'une éventuelle bombe nucléaire.

Grande-Bretagne. Qui plus est, certains dirigeants nazis ne croyaient pas en l'utilité des sciences pures et n'étaient donc pas intéressés à promouvoir cette discipline. Cela a engendré un manque de financement et de matériel qui a affaibli la prédominance de la physique allemande. Le contrôle administratif de la science par ses propres chercheurs et non pas par l'État, ainsi que le trop grand respect des scientifiques envers la « grande physique », c'est-à-dire la physique conservatrice, ont été des facteurs catastrophiques selon le scientifique³. Goudsmit a également laissé entendre qu'il y avait beaucoup de compétition entre les scientifiques et que ces derniers voulaient tous occuper des postes importants. « In Germany everybody had to be a director of an institute »⁴. Qui plus est, la seule recherche organisée était celle de l'aéronautique, car Goering dirigeait toutes les recherches. Il sélectionnait les chercheurs selon leurs compétences et non selon leur adhésion au parti⁵. C'est pour cela que l'aviation allemande était si efficace selon Goudsmit, au début à tout le moins.

Finalement, le physicien a beaucoup insisté sur l'échec des recherches nucléaires. La présence d'un régime totalitaire a pu expliquer cette situation. « The failure of German nuclear physics can in large measure be attributed to the totalitarian climate in which it lived »⁶. La science allemande a été anéantie sous le gouvernement national-socialiste. Selon lui, il n'y avait plus de scientifiques allemands à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et les seuls responsables de ce phénomène étaient les nazis. En voulant à tout prix prioriser la politique et en introduisant l'antisémitisme dans la science, les nazis ont causé sa perte. Goudsmit n'a pas donné nécessairement plus d'explications à ses propos, car il considérait que cette interprétation allait de soi. Bien évidemment, il ne faut pas oublier que ce rapport a été rédigé en 1947 dans un climat de guerre froide où les Américains affirmaient que le développement de la science ne pouvait pas avoir lieu sous un gouvernement répressif.

³ Samuel Goudsmit, « Alsos », *The History of Modern Physics : 1800-1950*, vol. 1, 1988 [1947], p. xiii.

⁴ *Ibid.*, p. 143.

⁵ Lorsque Hitler est arrivé au pouvoir, la volonté d'inclure l'idéologie nazie dans le contenu scientifique (afin d'optimiser la réussite de la mise au pas) était très importante chez certains chefs nazis. Pour se faire, il devait y avoir un maximum de membres du parti nazi dans la communauté scientifique. C'est à ce niveau que le concept de pseudo-science a été associé aux scientifiques allemands. Il était plus important d'être membre du parti pour véhiculer les concepts nazis plutôt que d'être un scientifique renommé qui n'approuvait pas le nouveau régime.

⁶ *Ibid.*, p. xxvii.

Alsos a été le premier imprimé à traiter de la physique allemande sous le III^e Reich et il a été le seul durant de nombreuses années. Cela peut expliquer pourquoi les thèses de Goudsmit ont persisté si longtemps⁷. Bien que ce rapport était destiné principalement au monde scientifique et politique, il a engendré une croyance populaire voulant que la véritable science allemande ait été détruite sous le nazisme pour faire place à une pseudo-science idéologique. Or, ses contemporains n'étaient pas forcément du même avis.

Dès sa publication, *Alsos* a provoqué beaucoup de controverses⁸. Henry Guerlac a accusé Goudsmit de relater des événements non-véridiques. Par exemple, le physicien s'est basé sur les premiers documents qu'il a récupérés à Strasbourg en 1944 pour faire l'essentiel de la première partie de son étude. Or, la majorité des archives importantes pour comprendre la physique allemande se trouvait à Berlin. Guerlac a attribué le succès de Goudsmit au fait qu'il était le premier à se pencher sur ce sujet. L'affirmation de Goudsmit quant à l'incapacité des scientifiques allemands à fabriquer une bombe ne tenait pas la route, car il ne s'est pas intéressé aux autres recherches qui s'attardaient davantage sur un réacteur nucléaire. Pour Guerlac, Goudsmit a rédigé ce rapport dans l'unique but de réhabiliter les scientifiques américains⁹ qui ont travaillé pour le gouvernement à l'effort de guerre¹⁰. Il était plus facile de rabaisser la science du pays perdant que de justifier les actions de son propre gouvernement. L'étude de Goudsmit reste à l'extérieur du champ proprement historique, car peu d'historiens des sciences ont adhéré à toutes ses thèses. Malheureusement, le manque d'intérêt par rapport à ce

⁷ C'est pour cette raison que ce rapport a été inclus délibérément dans le deuxième chapitre de ce mémoire et non pas dans le premier. Son impact a eu beaucoup plus de répercussions dans les années ultérieures qu'à la sortie de sa publication.

⁸ L'utilisation du Science Citation Index permet de constater que le rapport *Alsos* a été cité onze fois lors de son année de publication. Cela signifie qu'il a eu des répercussions non-négligeables dans la communauté savante même si aucune autre étude n'a été faite sur le sujet en tant que tel et que celle-ci ait été très controversée.

⁹ Lorsque le gouvernement américain a décidé de lancer les deux bombes nucléaires au Japon, la communauté scientifique internationale (et surtout américaine) a été fortement ébranlée, car c'était la première fois que des scientifiques étaient officiellement associés au politique. De plus, leurs travaux, qui devaient améliorer la condition humaine et être détachés de toute action politique, avaient engendré la mort de centaines de milliers de personnes. La communauté scientifique américaine a alors été confrontée à un grand nombre de problèmes moraux et éthiques, et elle a dû se détacher de ces événements en affirmant être contre l'utilisation de bombes nucléaires. Cette mise en situation explique l'accusation de Guerlac qui mentionne que Goudsmit n'a cherché qu'à réhabiliter la physique américaine au sein de la communauté internationale.

¹⁰ Henry Guerlac, « Book reviews », *Isis*, vol. 41, n° 2 (juillet 1950), p.227.

sujet dans les années 1950 a fait en sorte que le rapport *Alsos* a marqué l'historiographie.

L'historiographie présente en Allemagne :

De 1955 à la fin des années 1970, on estime qu'une vingtaine d'ouvrages ont traité de la communauté savante allemande et de la physique durant l'entre-deux-guerres. De ce nombre, très peu ont été publiés dans les deux Allemagnes. En fait, les historiens de cette période ne semblaient pas attirés par cette problématique. Ils cherchaient principalement à identifier les causes de la montée du nazisme, l'arrivée de Hitler au pouvoir, le peu de résistance face à la dictature ainsi que le fonctionnement des instances étatiques nazies. Tout au plus peut-on retrouver des bribes d'informations à travers quelques recueils, et ce, surtout en Allemagne de l'Ouest.

L'historiographie en RFA :

Le collectif *Anatomy of the SS State* :

Krausnick, Brozsat et Jacobsen ont publié en 1965, *Anatomie des SS-Staates*¹¹, un livre qui a eu une grande notoriété. Même si l'ouvrage fait plus de six cents pages, peu de sections font allusion au monde scientifique. Le but principal des auteurs était de donner des informations sur l'organisation des SS dans le cadre du procès sur les criminels nazis du camp de concentration d'Auschwitz. Il devait y être établi leurs activités quotidiennes, leur mentalité, leur organisation ainsi que les caractéristiques qui avaient permis l'implantation de l'antisémitisme. C'est à ce niveau que cet ouvrage nous intéresse, car l'hygiène raciale était automatiquement associée à l'antisémitisme à cette époque, et non pas à un courant scientifique. En ce qui a trait à la pureté de la race, Hitler était le seul responsable selon les auteurs : « In order to achieve his racial empire war was indispensable to Hitler and he therefore desired and prepared it. In doing so the SS comprised his most effective instrument »¹². Comme il est possible de le remarquer, il était question de la volonté d'exterminer les indésirables. Cette opinion, très populaire à l'époque, a encore son impact aujourd'hui. Mais les auteurs n'ont pas mentionné la

¹¹ La traduction anglaise, *Anatomy of the SS State*, a eu lieu trois ans plus tard.

¹² Helmut Krausnick et al., *Anatomy of the SS State*, New-York, Walker Publishing Company Inc., 1968, p. x.

responsabilité de la communauté savante dans cet ouvrage. Il est seulement indiqué que la mise au pas du 7 avril 1933, instaurée par Hitler lui-même, a provoqué la perte de la grande science allemande¹³.

Hermann et *The New Physics. The Route into the Atomic Age* :

À la fin des années 1970, un historien ouest-allemand, Armin Hermann, s'est penché sur la communauté savante et la physique dans son ouvrage intitulé *The New Physics. The Route into the Atomic Age*. Malgré l'avènement imminent de la nouvelle historiographie dans ce domaine, il est intéressant de voir que certaines opinions de Hermann rejoignaient celles exprimées par Goudsmit. Pour lui, les scientifiques qui ont occupé des fonctions importantes après l'arrivée de Hitler n'étaient pas de grands scientifiques et ils ont été oubliés rapidement. En ce qui a trait aux scientifiques qui avaient véritablement résisté au nazisme, Hermann affirmait que seul Max von Laue pouvait être pris en considération. Pour cet historien, Sommerfeld et Planck n'ont absolument rien fait contre cette intrusion du politique dans la science¹⁴. Comme pour Goudsmit, le nazisme a été une catastrophe pour la communauté scientifique et la science a été complètement détruite¹⁵.

Ces deux ouvrages ne constituent pas toute l'historiographie ouest-allemande de cette époque¹⁶, mais ils sont représentatifs de l'image associée au milieu scientifique. Toutefois, s'il est difficile de trouver des écrits sur ce sujet, il est tout aussi ardu de trouver des commentaires s'y associant. *Anatomy of the SS State* reste le texte le plus analysé. Il a été cité trente-cinq fois entre sa publication en allemand en 1965 et le milieu des années 1990. Toutefois, la majorité de ces articles sont allemands¹⁷. Il y est souvent mentionné le détachement et le manque

¹³ *Ibid.*, p. 36.

¹⁴ Armin Hermann, *The New Physics. The Route into the Atomic Age*, Munich, Walter Biering KG, 1979, p.83-85.

¹⁵ L'historien n'a pas été nécessairement plus loin dans son analyse.

¹⁶ Les résumés de ces livres ne correspondent pas à tout ce que l'on peut y retrouver. Le but de ce chapitre est de montrer ceux qui se sont penchés sur la science sous le national-socialisme. C'est pour cela qu'il est non pertinent d'expliquer toutes les thèses d'un auteur qui relate très succinctement le sujet étudié dans ce mémoire.

¹⁷ Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge », [En ligne] <http://apps.isiknowledge.com/summary.do> (Page consultée le 06 septembre 2007).

de passion des quatre historiens qui laissaient croire à une indifférence par rapport à ces atrocités. Le critique Ian Morrow stipulait en octobre 1966 :

« Indeed, it is precisely because these writers pursue their grim tasks in the detached scientific spirit of anatomists engaged on a dissection that a reader receives from these pages the full impact of the monstrosity of this vast administrative organisation, deliberately planned, organised and disciplined for the enslavement and, in the case of the Jews and Russians, extermination of millions of human beings »¹⁸.

Mais pour cet auteur, le travail de Krausnick *et al.* a permis de voir que c'était le bagage intellectuel de Hitler, par le darwinisme social, qui a mené à la Solution finale. La faute était donc imputée à Hitler en très grande majorité et la responsabilité des scientifiques n'était pas abordée. Cela allait avec l'opinion générale du moment, où tous les fléaux allemands ont été préparés par Hitler et les hauts dirigeants du parti. En ce qui concerne l'ouvrage de Hermann, aucune analyse littéraire n'a pu être trouvée en français ou en anglais. Par contre, l'utilisation du Science Citation Index a permis de constater que l'ouvrage a été cité cinq fois dans des revues ouest-allemandes lors de critiques dans les quelques mois qui ont suivis sa publication. C'est pour cette raison que ces analyses n'ont pas été prises en considération dans ce mémoire. Toutefois, l'ouvrage de Hermann semble avoir eu peu d'impacts dans la communauté savante, car aucune autre critique n'a été faite après 1979¹⁹.

L'historien Karl Dietrich Bracher :

Même si la majorité des ouvrages traitaient la science d'une manière très succincte, un historien a fait un travail d'envergure. Professeur à l'Université de Bonn, Karl Dietrich Bracher a publié en 1970 *The German Dictatorship. The Origins, Structure, and Effects of National-Socialism*. Ce livre relate l'ensemble du nazisme et essaie de comprendre le fonctionnement de la dictature. Toutefois, Bracher a accordé une part importante, comparativement aux autres historiens de son époque, à la communauté savante allemande. C'est pour cela que son étude

¹⁸ Ian F. D. Morrow, « Book reviews », *International Affairs (Royal Institute of International Affairs 1944-)*, vol. 42, n° 4 (octobre 1966), p. 675-676.

¹⁹ Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge » [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/WOS_CitedReferenceSearch.do (Page consultée le 06 septembre 2007).

reste importante et est analysée à part du reste de l'historiographie ouest-allemande. Comme bien d'autres ouvrages au même moment, *The German Dictatorship* était beaucoup axé sur l'antisémitisme allemand. Bracher déclarait que c'était par le biais la biologie et de l'anthropologie que ce phénomène s'était répandu à ce point, et ce, dès le XIX^e siècle. Les théories pseudo-scientifiques qui en ressortaient (référence au darwinisme social) avaient ouvert la voie à l'eugénisme et, en étant inculquées à Hitler et à ses contemporains au début du XX^e siècle, avaient permis une extermination planifiée.

En ce qui concerne la mise au pas du 7 avril 1933, Bracher attestait qu'il s'agissait d'un moyen d'intimidation et d'un nivellement politique. L'introduction des lois ultérieures a aussi permis l'intrusion de l'antisémitisme dans la vie quotidienne des Allemands. « National Socialist policy was unscrupulous in its use of these regulations of dubious legal and scientific validity as its general acceptance of the pseudo-scientific race theory, with its confused mixture of religious, socio-economic, political, and biological "proofs" »²⁰. Les théories implantées sous Hitler n'étaient que de la pseudo-science pour Bracher. Mais ce qui nous intéresse davantage dans les thèses de cet historien se situe au niveau de sa conception de la responsabilité de la communauté savante.

En ce sens, Bracher n'a pas dérogé de la mentalité présente en RFA dans ces années-là, c'est-à-dire que cette communauté n'avait rien à se reprocher. C'étaient les hauts dirigeants qui avaient réorganisé les écoles, et la communauté savante n'avait pas adhéré à ces actions de son plein gré²¹. De plus, les sympathies envers le nationalisme allemand des professeurs universitaires conservateurs et le national-socialisme très apprécié par les étudiants ont montré les relations tendues entre le pouvoir et les intellectuels. C'était la jeune génération qui a adhéré au national-socialisme et non l'ancienne. Cette dernière n'approuvait pas l'idéologie nazie, et la mise au pas a grandement influencé leur coopération avec le régime²². Finalement, Bracher allait dans le même sens que ses confrères en mentionnant que l'arrivée des nazis au pouvoir a été catastrophique pour la science allemande²³.

²⁰ Karl Dietrich Bracher, *The German Dictatorship. The Origins, Structure, and Effects of National-Socialism*, New-York, Praeger Publishers, 1970, p. 213.

²¹ *Ibid.*, p. 260.

²² *Ibid.*, p. 266-267.

²³ *Ibid.*, p. 269.

L'historiographie plus récente ne corrobore pas totalement les vues de Bracher, principalement sur le programme planifié et imputable seulement à Hitler, et sur le degré de déclinaison de la science allemande. Nonobstant, *The German Dictatorship* a été très bien accueilli lors de sa publication, particulièrement en Allemagne, et c'est assurément l'ouvrage allemand qui a été le plus analysé à cette époque²⁴.

Peter Merkl, de l'Université de Californie, a stipulé que ce livre, malgré la petite écriture, a été un pur plaisir à lire²⁵. Il a permis d'éclaircir des événements restés obscurs. L'étude *The German Dictatorship* comprend également « A critical assessment of the historiography of National Socialism [and] gives additional significance to his commentary »²⁶. Néanmoins, ce ne sont pas toutes les critiques qui ont été élogieuses par rapport à Bracher. Pour Edward Peterson, il s'agissait d'un ouvrage pour un public général et son style était très traditionnel²⁷. Peterson lui a reproché particulièrement la thèse sur l'imputabilité de l'extermination à Hitler. « Even so his interpretation remains very traditional, seeing the dictatorship as the unwavering unfolding of Hitler's master plan evident in *Mein Kampf* »²⁸. Mais remis dans le contexte de l'époque, la thèse de Bracher allait dans le sens de l'historiographie et elle a permis au public d'avoir une bonne idée du sujet.

L'historiographie en RDA :

L'historiographie ouest-allemande ne représente pas du tout celle de la République démocratique. En effet, si peu d'ouvrages ont été écrits en RFA, aucun apparemment n'a été rédigé en RDA durant cette période. Celle-ci était encore caractérisée par une politique de reconstruction où la main-d'œuvre scientifique était très importante. Le parti socialiste avait donc besoin de toutes les personnes qualifiées pour rebâtir le pays, et ce, dans tous les domaines. La communauté savante ayant été beaucoup touchée par l'expulsion des scientifiques allemands présents sous le nazisme, le SED (le Parti socialiste unifié d'Allemagne -

²⁴ Selon le Science Citation Index, *The German Dictatorship* a été cité une cinquantaine de fois entre 1968, date de sa publication en allemand, et 1989.

²⁵ Peter H. Merkl, « Book reviews », *The Western Political Quarterly*, vol. 24, n° 1 (mars 1971), p. 192.

²⁶ Thomas M. Keefe, « Book reviews », *The History Teacher*, vol. 5, n° 1 (novembre 1971), p. 82.

²⁷ Edward Peterson, « Book reviews », *The Journal of Modern History*, vol. 43, n° 4 (décembre 1971), p. 696.

²⁸ *Ibid.*, p. 695.

Sozialistische Einheitspartei Deutschlands) n'avait donc pas d'autre choix que de rappeler ces derniers²⁹. Le *scholarship* était très utile dans l'édification de la doctrine socialiste durant les années 1950. C'est principalement le secteur des sciences humaines qui était mis en avant. D'ailleurs, plusieurs scientifiques ont profité de la mise en place du régime et ont adapté leur science à la nouvelle idéologie³⁰. Ce phénomène ressemblait étrangement à celui présent en Allemagne en 1933, mais bien évidemment, le parti socialiste ne l'a pas mentionné. De plus, la politique antifasciste instaurée par le parti était toujours de mise dans ces années-là. Tous ces facteurs ont fait en sorte que la responsabilité des scientifiques allemands n'était pas du tout à l'ordre du jour au début des années 1960 en République démocratique allemande et cela au grand plaisir de la communauté savante. Le parti socialiste a beaucoup utilisé ces personnes afin de montrer leur utilité à la société et ainsi faire une diversion pour écarter les sujets délicats. C'est en grande partie pour toutes ces raisons que l'historiographie est-allemande était inexistante sur ce sujet à ce moment-là.

L'historiographie présente aux États-Unis :

Pour quelqu'un qui ne s'est jamais penché sur la question, il peut être étonnant de s'apercevoir que les historiens américains s'intéressaient davantage à cette problématique que les historiens allemands³¹. Et pour cause, ils n'avaient pas à rendre des comptes sur leur récent passé. La présence d'un certain détachement par rapport à leurs recherches permettait d'accuser plus facilement une communauté qui se trouvait à des milliers de kilomètres. Par ailleurs, il est possible de remarquer que certains historiens américains allaient dans le même sens que l'historiographie allemande alors que d'autres ont emprunté une voie nouvelle.

²⁹ Kristie Macrakis et Dieter Hoffmann, *Science under Socialism, East Germany in Comparative Perspective*, Cambridge, Harvard University Press, 1999, p. 14.

³⁰ *Ibid.*, p. 19.

³¹ Les historiens américains ne se sont pas seulement intéressés à l'histoire des sciences allemandes. Il n'est pas rare de constater que bons nombres de sujets historiques ont été étudiés par la communauté historique américaine avant la communauté historique du pays en question. Par exemple, les historiens américains ont écrit plus tôt et en plus grande quantité sur le régime de Vichy que les Français eux-mêmes. Il a fallu attendre de nombreuses années pour que la communauté historique française s'intéresse à ce sujet. Le phénomène n'est donc pas nouveau pour le domaine des sciences allemandes de 1933 à 1945.

L'historien George L. Mosse :

Son premier ouvrage : *The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich* :

Obligé d'émigrer de l'Allemagne en 1933 à cause de ses origines juives, George Mosse a écrit deux livres qui ont connu un certain succès. Le premier, édité en 1964, s'intitule *The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich*. Dans cet ouvrage, Mosse a voulu faire le point sur les différentes interprétations qu'il y avait du nazisme à cette époque. Certains affirmaient que cette idéologie était le fruit de quelques personnes déséquilibrées, et d'autres pensaient au contraire qu'il s'agissait d'une grande propagande afin de gagner les masses à travers la vision des chefs. Or, il en était tout à fait autrement pour Mosse. Celui-ci a attesté que les nazis n'auraient pas eu autant de succès sans l'appui des gens éduqués, donc des intellectuels³². Cependant, ses dires étaient principalement axés sur l'introduction de l'antisémitisme dans l'application des nouvelles lois et une part minime était accordée à la communauté scientifique en tant que tel. Mosse mentionnait les facultés universitaires seulement lorsqu'il était question de leur part de responsabilité dans l'établissement du concept völkisch avant même l'arrivée de Hitler au pouvoir. Les études anthropologiques de la fin du XIX^e siècle avaient favorisé l'antisémitisme, car elles prouvaient 'scientifiquement' l'infériorité et les différences des juifs par rapport à la race nordique³³. Cependant, la référence au milieu scientifique s'est arrêté là pour l'historien.

Son second livre : *Nazi Culture. Intellectual, Cultural and Social Life in the Third Reich* :

Son deuxième ouvrage, paru en 1968, a été beaucoup plus révélateur pour notre sujet. Tout d'abord, *Nazi Culture. Intellectual, Cultural and Social Life in the Third Reich* a proposé une thèse nouvelle et osée pour l'époque. Les nationaux-socialistes avaient introduit une culture nazie en Allemagne, et le *scholarship* y a participé. La communauté scientifique était réceptive à l'idéologie nazie et c'est pour cette raison qu'elle a facilement pénétré les laboratoires

³² George L. Mosse, *The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich*, New-York, The Universal Library, 1964, p. 1.

³³ *Ibid.*, p. 199-201.

scientifiques. La médecine a également été endoctrinée et ses recherches, qui se devaient d'être objectives, ont été abandonnées afin de mettre en avant la véritable nature du patient allemand, c'est-à-dire l'aryanisation du peuple allemand³⁴. Les universités ont permis à l'idéologie de se diffuser de la sorte : « Both student and professor were integrated into the Nazi conception of the German people »³⁵.

De plus, Mosse sous-entendait que beaucoup de gens ont été impliqués dans le programme de stérilisation. Il y a eu certes une grande quantité de médecins, mais il y a également eu des intellectuels pour promouvoir l'hygiène raciale. Toutefois, Mosse faisait allusion à des intellectuels pro-nazis tels que Günther, et non pas à des savants considérés neutres ou non-partisans du régime qui ont adhéré quand même à son idéologie. Aussi, il n'a pas été précisé si les médecins exécutant le programme de stérilisation et par la suite d'euthanasie étaient consentants face à toutes ces mesures. Il est donc difficile de savoir, avant la fin de son livre, si Mosse accusait le *scholarship* dans son ensemble ou bien seulement ceux qui avaient déjà soutenu le nazisme et le parti avant 1933³⁶.

Finalement, une petite section a été consacrée aux sciences naturelles et plus particulièrement à la physique. Pour Mosse, la science allemande était absorbée par la culture nazie, et la *deutsche Physik* de Lenard et Stark a permis à cette culture d'obtenir un respect intellectuel³⁷. Or, il mentionne aussi que cette science a causé la perte du III^e Reich.

« [...] Nazi science, in departing from the famous tradition of German scientific accomplishment, contributed to the final failure of the Third Reich in the war effort. It was no an accident that the Allies, not Germany, developed the atomic bomb, the "miracle weapon" for which Hitler waited in vain »³⁸.

Ce n'est qu'à la fin de l'ouvrage qu'il est possible de connaître la véritable pensée de Mosse sur les savants allemands. Pour lui, les nazis ont principalement tout organisé, et parmi eux, il y avait bien entendu des intellectuels et des

³⁴ George L. Mosse, *Nazi Culture. Intellectual, Cultural and Social Life in the Third Reich*, New-York, Universal Library Editions, 1968, p. xxx-xxxii.

³⁵ *Ibid.*, p. xxxv.

³⁶ *Ibid.*, p. 60.

³⁷ *Ibid.*, p. 200.

³⁸ *Ibid.*, p. 200-201.

scientifiques. Mais en fin de compte, cette communauté a été bien plus abusée que responsable³⁹.

Encore une fois, la notion d'antisémitisme a été mise en avant par un historien. Mais, contrairement aux autres, Mosse a inclus davantage la communauté savante et il a remis en question la responsabilité des scientifiques au cours de son étude. Bien que Mosse en soit arrivé à une conclusion relatant les vues de son époque, ses ouvrages *The Crisis of German Ideology* et *Nazi Culture* ont provoqué un débat au cours de la décennie qui a suivie. *The Crisis of German Ideology* a reçu plus de critiques de la part de la littérature. Il est reproché à Mosse de mettre beaucoup trop d'accent sur l'appel de Hitler à la population quant à l'antisémitisme. D'autres facteurs ont permis la victoire des Nazis⁴⁰. De plus, Mosse a attribué la haine du capitalisme, de la modernité et de l'urbanisation au seul peuple allemand. Or, Gerhard Weinberg a réfuté cette thèse en disant que ces valeurs étaient présentes dans plusieurs pays et que cela n'a pas amené une dictature pour autant⁴¹.

Son deuxième ouvrage, *Nazi Culture*, a été plus apprécié⁴². « Selecting materials a variety of popular and scholarly sources, the editor succeeds quite well in conveying the quality of life permeated by the ideology of National Socialism »⁴³. Il s'agissait pour plusieurs d'un bon travail sociologique afin de connaître l'imbrication du national-socialisme dans toutes les sphères de la vie allemande. Malheureusement, aucun critique ne semble analyser la responsabilité de la communauté savante dans l'implantation de l'idéologie nazie. Cela est regrettable, car l'argumentation de Mosse laissait à désirer à ce niveau. Une fausse croyance a pu être inculquée à une population qui ne possédait pas, ou très peu, d'informations dans ce champ historique. Il a fallu attendre trois ans pour qu'un autre historien rectifie la situation.

³⁹ *Ibid.*, p. 265.

⁴⁰ A. J. Nicholls, « Book reviews », *The English Historical Review*, vol. 82, n° 325 (octobre 1967), p. 861.

⁴¹ Gerhard Weinberg, « Book reviews », *Political Science Quarterly*, vol. 81, n° 1 (mars 1966), p. 108.

⁴² Toutefois, il est important de préciser que cet ouvrage a été moins souvent cité que *The Crisis of German Ideology*. En effet, le Science Citation Index révèle que *The Crisis of German Ideology* a été cité trente-trois fois contre seulement dix-huit fois pour *Nazi Culture*.

⁴³ Richard Hunt, « Book reviews », *The Journal of Modern History*, vol. 40, n°2 (juin 1968), p. 296.

La thèse de Joseph Haberer :

Joseph Haberer, orphelin ayant fui l'Allemagne à cause de ses origines juives, est un historien reconnu des années 1970. Celui-ci a avancé une thèse intéressante, car il a amené un élément nouveau au sein de l'historiographie. En effet, dans *Politics and the Community of Science*, l'auteur affirmait que la science est une entreprise sociale et influencée par les jeux politiques. Pour prouver ses dires, Haberer a pris plusieurs exemples, dont la science sous le nazisme. Il s'est insurgé principalement contre le fait que les scientifiques allemands n'avaient absolument rien fait pour protester contre le gouvernement nazi et ses abus. À ce niveau, Haberer établissait que les scientifiques avaient un devoir moral et politique par rapport à cette situation. Le fait d'avoir gardé le silence signifiait une certaine coopération avec le régime. L'historien mettait donc en avant la présence d'une science politisée.

Pour Haberer, l'attaque que les nazis ont perpétrée contre les institutions scientifiques représentait un affront aux institutions et à ses valeurs, mais aussi un assaut à la communauté elle-même. Toutefois, Haberer a déploré davantage le fait que cette communauté ne s'y est jamais opposée ouvertement. Aucun grand scientifique de renommée internationale⁴⁴ n'a osé parler publiquement contre l'implantation des politiques nazies alors qu'ils avaient le poids moral pour le faire. La justification que les scientifiques ont donné à la fin de la guerre, soit que la résistance était inutile et qu'il fallait mieux coopérer avec le régime pour ne pas voir la destruction totale de la science allemande, a été une réelle aberration⁴⁵. De plus, Haberer mentionnait que si la plupart des scientifiques n'approuvaient pas les mesures d'hygiène raciale des nazis, ils étaient néanmoins très nationalistes et conservateurs. Ils n'étaient pas forcément contre les objectifs politiques de la dictature. L'historien a inclus dans cette catégorie des scientifiques de renom tels Heisenberg et von Laue, deux personnes qui avaient toujours affirmé être non-nazies.

De plus, Haberer a affirmé qu'il y avait une nette différence entre les scientifiques de la vieille et ceux de la nouvelle génération. La vieille génération

⁴⁴ Il est question ici des scientifiques allemands qui étaient restés en Allemagne durant la dictature hitlérienne. Haberer ne fait pas allusion à ceux qui ont fui le régime, comme Einstein ou Bohr par exemple.

⁴⁵ Joseph Haberer, *Politics and the Community of Science*, New-York, Litton Educational Publishing, 1969, p.150.

s'est tue après la Deuxième Guerre mondiale sur les événements qui les avaient liés avec le nazisme alors que les jeunes scientifiques ont essayé par tous les moyens de justifier leurs actions. L'auteur a pris alors comme exemple les scientifiques Max Planck et Werner Heisenberg. Planck n'a jamais caché avoir été accommodant avec les nazis afin de sauver la science, car il répétait sans cesse que la science primait sur toutes les libertés individuelles et collectives. Cette discipline était pour lui un domaine objectif et apolitique avant tout. C'est pour cela qu'il n'a jamais protesté ouvertement contre Hitler et ses politiques. À la fin de la guerre, Planck ne s'est pas justifié sur son comportement et il a admis ses actions sans en parler outre-mesure⁴⁶.

Or, il en était tout autrement pour Heisenberg. L'auteur assurait que ce scientifique a collaboré avec les nazis et qu'il l'a nié à la suite de la défaite. Sa défense voulait qu'il était inutile de protester contre le régime et risquer ainsi de se retrouver dans un camp de concentration. Il préférerait faire sa résistance de l'intérieur, soit en ralentissant les recherches pour l'arme nucléaire afin que Hitler ne puisse pas y avoir accès. Mais Haberer ne croyait pas du tout à cette excuse, car « In these terms, after 1945, all scientists except those who had joined Hitler in the early 1920's could claim that their cooperation had been motivated by strong anti-Nazi convictions »⁴⁷. Pour lui, les recherches non-militaires sur l'utilisation de l'uranium n'étaient tout simplement pas réalistes, car les scientifiques allemands avaient affirmé faire d'énormes progrès dans le domaine lors de leur détention à Farm Hall⁴⁸. Ce n'est qu'après l'attaque des États-Unis sur Hiroshima que les scientifiques allemands ont tourné la situation à leur avantage. Ils ont affirmé qu'ils n'avançaient pas dans les recherches militaires afin de ne pas donner l'arme à Hitler⁴⁹. Il était évident pour Haberer que les physiciens allemands n'étaient pas innocents.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 166.

⁴⁸ Il y a eu beaucoup de débats à cette époque pour savoir si les scientifiques allemands étaient réellement en mesure de fabriquer une arme atomique ou non. Certains ont affirmé que les scientifiques étaient incapables de faire la bombe parce qu'ils n'avaient pas percé le secret du plutonium alors que d'autres disaient au contraire que les scientifiques avaient le potentiel pour le faire, mais qu'ils n'avaient pas voulu mettre une arme aussi meurtrière dans les mains de Hitler. Pour plus d'informations, voir Mark Walker, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 171.

Haberer avait donc une vision très négative de l'implication des scientifiques allemands sous le régime nazi. L'historien a terminé son exposé en affirmant que les grands scientifiques allemands n'étaient tout simplement pas prêts à perdre leur influence dans leur communauté et qu'ils ont préféré collaborer avec le régime pour continuer de briller dans la société⁵⁰. Haberer a amené une thèse centrale dans l'historiographie des sciences. De nos jours, il n'y a plus aucun doute sur le rôle social et politique de la communauté scientifique, mais cette vision n'était pas aussi évidente dans ce temps.

Les critiques de livres de l'époque alléguaient que *Politics and the Community of Science* était un livre extraordinaire qui remettait les bases de la science moderne à leurs places. « His considerable contribution is not to the traditional history of science, however, but to precisely those important questions to which that discipline seldom addresses itself »⁵¹. On l'a félicité également d'avoir traduit beaucoup de sources en anglais. Curieusement, peu de critiques ont été faites sur ce travail. À peine sept articles ont mentionné ce livre⁵². Cette lacune peut s'expliquer pour les autres ouvrages analysés dans ce chapitre, car peu d'entre eux ont été perçus comme des livres incontournables qui ont amené de nouvelles thèses. Mais pour Haberer, cela semble étonnant, car ces critiques souhaitaient même que son étude soit transposée dans les autres communautés scientifiques⁵³. Tout semble alors indiquer que son livre, comme les autres, n'intéressait pas la communauté historique.

Un sujet nouveau dans l'historiographie américaine :

En 1973, Reece Kelly, un étudiant américain de philosophie, s'est penché sur un sujet historique qui n'avait jamais été abordé dans la discipline. Ce doctorant stipulait dans sa thèse *National Socialism and German University Teachers : the NSDAP's efforts to create a national socialist professoriate and scholarship*, que les institutions universitaires n'ont jamais été conquises par l'idéologie nazie. Cette fin était principalement due à la faiblesse des méthodes

⁵⁰ *Ibid.*, p. 180.

⁵¹ Carroll Pursell, « Book reviews », *The American Historical Review*, vol. 80, n° 1 (février 1975), p. 69.

⁵² Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge », [En ligne] <http://apps.isiknowledge.com/summary.do> (Page consultée le 09 septembre 2007).

⁵³ Jerome B. Bieber, « Book reviews », *Isis*, vol. 62, n°4 (hiver 1971), p. 532.

nationales-socialistes plutôt qu'à la puissance des formes éducatrices en tant que tel :

« In addition to the intellectual poverty of National Socialism and to the hold that the traditional values and methods of scholarship an science as well as the traditions of academic self-government had on the university teachers, there was the failure of the convinced National Socialists to launch a concerted effort to gain their aims of controlling and indoctrinating the university teachers »⁵⁴.

Afin de confirmer sa thèse, l'auteur a abordé en tout premier lieu la non-opposition des professeurs universitaires lors de la prise du pouvoir par Hitler en janvier 1933. Même si la majorité des professeurs de la vieille génération n'avaient pas adhéré au parti nazi, plusieurs de la nouvelle étaient enthousiastes à l'idéologie. Pour Kelly, l'échec du parti nazi d'établir son idéologie dans le milieu universitaire n'était donc pas dû à la puissance du monde savant. Au contraire, il a pris pour exemple l'inefficacité et les frictions présentes dans la communauté savante pour corroborer ses dires :

« This reaction was marked by intellectual confusions and personal weaknesses on the part of these academic leaders. However, the story also reveals how unfortunate were the internal weaknesses of the universities, especially the lack of sense of unity and cohesion with which to meet any outside threat to their traditions and values »⁵⁵.

Cette confusion est expliquée, selon l'auteur, par l'avènement de la République de Weimar. La fierté du II^e Reich a été anéantie par cette démocratie et plusieurs ont vu en Hitler un homme capable de rétablir la situation. C'est pour cela que bon nombre de personnes ont perçu les nazis, nonobstant leurs idées radicales, d'un bon œil. Les nazis ont pris cette faiblesse comme un bon moyen de s'introduire dans l'éducation⁵⁶. Mais pour Kelly, cette feinte a été un fiasco, car même si la communauté intellectuelle ne se tenait pas debout, les organisations nationales-socialistes étaient encore pires.

⁵⁴ Reece Kelly, *National Socialism and German University Teachers : the NSDAP's efforts to create a national socialist professoriate and scholarship*, Thèse de Ph. D (Philosophie), University of Washington, 1973, p. vi.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 73-74.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 456-457.

La création des organisations nazies avaient comme objectif principal de diriger l'enseignement universitaire en contrôlant les enseignants et en inculquant le *Führerprinzip*. Or, les nationaux-socialistes avaient des visions différentes de cette mainmise. Certains dirigeants du gouvernement s'étaient rendus compte que les institutions universitaires devaient continuer d'être productives et qu'elles avaient également besoin de moyens techniques en vue du rapprochement inévitable de la guerre. La mise au pas de 1933 ayant beaucoup nui à l'efficacité de plusieurs instituts, ces dirigeants étatiques (tels que Rust ou Mendzel) ont adopté une politique plus souple envers la communauté scientifique. Mais cette mesure n'a pas plu aux membres plus radicaux du parti nazi, comme Rosenberg, Hess ou Wagner. Ceux-ci tenaient absolument à introduire l'idéologie nazie et faire une science et une éducation purement nazie⁵⁷. Kelly affirmaient que ces tensions entre les différents dirigeants ont alors provoqué un manque de crédibilité et qu'ils n'ont donc jamais pu contrôler le milieu universitaire : « [...] because of the State's hesitancy to risk the destruction of the universities and because the Parti Dozentenbund failed to control the politics of personnel, the universities were not transformed into National Socialist institutions of higher learning »⁵⁸.

Donc, Kelly n'a pas applaudi du tout le comportement du milieu universitaire, car cette communauté n'a rien fait pour échapper au contrôle nazi. Si cette idéologie n'a pas réussi à prendre la place voulue, c'est uniquement à cause de la faiblesse des organisations national-socialistes. Toutefois, l'auteur a ouvert de nouvelles pistes de recherches qui ont amené une vision plus critique du jeu entre les différentes instances politiques de l'époque⁵⁹.

L'historiographie présente au Royaume-Uni :

S'il y a eu peu d'écrits sur la science sous le national-socialisme dans l'historiographie allemande et américaine, il y en a eu encore moins dans l'historiographie britannique. À la lumière des recherches effectuées, un seul historien anglais semble s'être intéressé à ce sujet dans les années 1960. Il s'agit de

⁵⁷ *Ibid.*, p. 460.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 463-464.

⁵⁹ Mais il est bon de se demander jusqu'à quel point la récente historiographie a pris en compte les affirmations de Kelly, car il s'agit d'une thèse de doctorat qui, apparemment, n'a jamais été éditée outre les exemplaires destinés à l'évaluation du comité. C'est pour cela que très peu d'ouvrages ont mentionné Kelly et qu'il est très difficile, voire impossible, d'obtenir des commentaires sur cette étude.

David Irving qui a écrit *The German Atomic Bomb. The History of Nuclear Research in Nazi Germany* en 1967. En analysant son ouvrage, il n'est pas étonnant de constater que ses conclusions corroboraient les opinions de l'époque.

Pour Irving, les scientifiques allemands n'ont pas réussi à fabriquer la bombe nucléaire, car le projet de recherche n'était pas coordonné par le gouvernement et les militaires. Étant donné que les scientifiques étaient en charge des recherches, ils ne concevaient pas la fabrication de l'arme comme le moyen ultime de gagner la guerre. Bien que les scientifiques allemands n'approuvaient pas l'idéologie nazie, ils ne ressentaient pas l'urgence de fabriquer l'arme atomique, car il était inconcevable pour eux que cette bombe soit prête à l'emploi durant la Deuxième Guerre mondiale⁶⁰. Il devait y avoir plusieurs années de recherches à effectuer selon eux. La bombe atomique était une arme pour la prochaine génération⁶¹. Irving mentionnait également le débat voulant que l'échec des recherches allemandes soit volontaire, surtout de la part de Heisenberg. En ce sens, les scientifiques allemands étaient beaucoup plus purs et moraux que leurs confrères alliés⁶². Irving a relaté à titre d'exemple le rapport *Alsos* de Goudsmit. Cette mission a posé un grand problème d'éthique, car les Américains avaient pris des informations sur les recherches scientifiques allemandes à la fin de la guerre. Bien que les recherches nucléaires n'aient pas abouti, ces études étaient tout de même très avancées et les Américains avaient tiré profit de ces renseignements. L'auteur affirme que Goudsmit avait fait exprès de dénigrer les recherches allemandes pour pouvoir dire que leurs résultats ne pouvaient être pris en considération et ainsi exploiter leurs études sans rendre de comptes⁶³.

Les conclusions de l'historien britannique n'ont pas nécessairement apporté de nouvelles pistes dans cette partie de l'historiographie. Toutefois, il est possible de voir une approche de plus en plus critique dans la manière dont le sujet est

⁶⁰ David Irving, *The German Atomic Bomb. The History of Research in Nazi Germany*, New-York, Simon and Schuster, 1967, p. 297.

⁶¹ Qui plus est, le gouvernement américain accordait beaucoup plus de financement et d'équipements à leurs scientifiques. Les nationaux-socialistes n'ont jamais pu fournir une aide semblable à leurs savants. La science n'était pas assez utile à leurs yeux pour obtenir autant d'attention. Pour Irving, c'est la position géographique et le manque de moyens techniques qui n'ont pas permis la réalisation de la bombe nucléaire en Allemagne. Car, scientifiquement parlant, les savants allemands avaient tout le potentiel pour réussir ce projet.

⁶² *Ibid.*, p. 296.

⁶³ *Ibid.*, p. 302.

abordé. En ce sens, Irving a été un avant-gardiste, car les études plus nuancées ont commencé dans le milieu des années 1970, et l'auteur a publié son ouvrage en 1967. C'est d'ailleurs pour cette raison que son ouvrage a été cité seize fois entre 1976 et 1983⁶⁴. Il a été aussi l'un des premiers à critiquer le rapport *Alsos*. Cette critique a permis une analyse plus objective et complète du sujet par la suite. Ce changement a d'ailleurs permis à l'historien Alan Beyerchen d'écrire *Science under Hitler. Politics and the Physics Community of the Third Reich*. Selon ses contemporains, Beyerchen a proposé une nouvelle vision des sciences sous le nazisme et c'est pour cela qu'il mérite que l'on s'y attarde plus longuement.

Scientists under Hitler et le tournant historiographique :

Alan Beyerchen est un historien américain qui a analysé les sciences sous le national-socialisme à la fin des années 1970. En 1977, il a publié *Scientists under Hitler. Politics and the Physics Community of the Third Reich*. Il va sans dire que sa thèse relève de l'historiographie américaine. Pourtant, il a été mis délibérément à l'écart dans ce chapitre. La raison principale de ce retrait est fort simple. Il est « le » livre qui a amené une nouvelle historiographie des sciences allemandes sous le nazisme. Il a été le premier à déclarer que les scientifiques allemands ont été pris dans l'engrenage de leurs propres convictions. L'analyse qui suit en est assez révélatrice.

Trouvant que les historiens de l'Allemagne nazie ne s'étaient pas assez intéressés aux membres de cette discipline, Beyerchen a voulu montrer comment des scientifiques éminents, particulièrement les physiciens, ont répondu à l'environnement politique du III^e Reich. L'auteur a étudié principalement la physique dans les universités et les instituts, car cette science occupait une place importante par le nombre de ses recherches, et surtout par la qualité de ses savants reconnus internationalement. De plus, la volonté de racialisier le contenu même de la physique par certains scientifiques a amené Beyerchen à se poser des questions quant à l'imbrication et la viabilité des valeurs professionnelles au sein d'une discipline scientifique. Beyerchen a été le premier à mettre en évidence la rivalité

⁶⁴ Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge », [En ligne] <http://apps.isiknowledge.com/summary.do> (Page consultée le 14 septembre 2007).

et la coopération entre la communauté scientifique allemande et le national-socialisme.

Les thèses :

Afin de bien situer le lecteur dans le contexte politique et social de l'époque, Beyerchen a relaté la condition de la majorité des scientifiques lors de l'arrivée de Hitler au pouvoir. Ces derniers étaient profondément nationalistes, et s'affirmaient en même temps apolitiques, car ils ne voyaient aucunement le nationalisme comme une affaire politique. Ils n'ont donc pas eu peur lorsque les nationaux-socialistes ont remporté les élections en janvier 1933. C'est lorsqu'il y a eu la *Loi sur la fonction publique* du 7 avril 1933, qui interdisait à toute personne non aryenne de travailler pour l'État, que les scientifiques ont été touchés. Étant donné que cette communauté avait un fort pourcentage de savants juifs, cela a provoqué un exode important de scientifiques⁶⁵. L'auteur tenait également à montrer les différentes réactions qu'il y a eu chez les physiciens. James Franck, prix Nobel de physique en 1925, a été le plus courageux en contestant par une lettre publique alors que beaucoup ont protesté passivement en émigrant⁶⁶. Selon Beyerchen, la majorité des scientifiques étaient persuadés qu'Hitler ne resterait pas longtemps au pouvoir, ou sinon, qu'il assouplirait inévitablement ses mesures.

L'adaptation de la communauté savante en 1933 :

La première thèse de Beyerchen relate la confusion qu'il y a eu dans la réglementation de la haute éducation nazie. Il mentionne la lutte entre les dirigeants idéologiques du parti, qui avaient des conceptions très radicales, et la bureaucratie étatique qui était en général plus souple avec les scientifiques⁶⁷. Bien que peu de savants aient été impliqués dans cette lutte, cela a beaucoup affecté la physique, car des scientifiques nazis comme Lenard et Stark ont pu implanter et 'populariser' une physique idéologiquement modifiée. Beyerchen a voulu démontrer que ce n'était pas tant la mise au pas d'avril 1933 que la lutte interne

⁶⁵ Alan D. Beyerchen, *Scientists under Hitler. Politics and the Physics Community in the Third Reich*, New-Haven, Yale University Press, 1978 [1977], p. 5.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 18-19.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 57.

entre les différentes instances du parti qui a provoqué la diminution qualitative de la physique⁶⁸.

Beyerchen atteste aussi que la communauté savante allemande se pensait au-dessus de la politique. L'historien prend l'exemple de Max Planck, un scientifique renommé, qui était persuadé que la vie de la science était plus importante que la vie de l'individu. Les opinions personnelles des scientifiques ne devaient pas perturber les recherches académiques⁶⁹. Cela signifiait donc que si la préservation des valeurs professionnelles devait entraîner une certaine coopération avec l'État nazi, il ne s'agissait en fait que de compromis moraux⁷⁰. C'est pourquoi Beyerchen mentionne : « Their basic attitude was represented by Planck's passive assumption that service to the state through dedication to the institutions of German science was distinct from service to National-socialism »⁷¹.

Pourquoi la science aryenne a-t-elle échoué?

L'auteur a tenté d'expliquer pourquoi la *deutsche Physik* n'a pas réussi à véritablement s'implanter. À l'arrivée des nazis au pouvoir, cette conception de la physique aryenne a trouvé quelques adhérents, mais relativement peu proportionnellement au nombre de physiciens. Or, Lenard et Stark avaient l'appui des idéologues, car ils affirmaient que le concept même de la science venait de la race nordique et que les bases de la recherche aryenne provenaient de l'expérimentation et de l'observation⁷². Beyerchen mentionne deux facteurs importants qui ont engendré la perte d'influence de la *deutsche Physik*. Tout d'abord, le fait de ne pas accepter la théorie de la relativité a engendré la stagnation de leurs recherches. Plusieurs débats ont eu lieu entre la physique aryenne et la physique moderne, et l'incapacité de la *deutsche Physik* de promouvoir ses avancées comparativement à la physique moderne qui travaillait sur la fission nucléaire a beaucoup divisé les partisans de Lenard et Stark. Qui plus est, le faible 5% d'adhésion à la physique aryenne ainsi que la volonté de ses précepteurs d'en faire une physique politisée a amené beaucoup de protestations au

⁶⁸ Il est à noter que cette thèse vient clairement reprendre celle du doctorant Reece Kelly.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 59.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 64.

⁷¹ *Ibid.*, p. 78.

⁷² *Ibid.*, p.131.

sein de toute la communauté scientifique⁷³. Une partie de cette dernière, qui œuvrait dans le milieu industriel pour l'effort de guerre, a alors réussi à partir de 1941 à convaincre les dirigeants du Ministère de l'Éducation et certains membres du parti de la véracité, et surtout de l'utilité, de la physique moderne⁷⁴.

Les scientifiques allemands n'ont pas été passifs :

Finalement, Beyerchen stipule que les scientifiques allemands ont simplement voulu garder leur autonomie. Contrairement à la croyance populaire, les scientifiques n'avaient pas accepté passivement leur sort. S'il est vrai que plusieurs ont émigré, d'autres ont fait leur possible pour garder leur communauté unie de l'intérieur. « The goals of these leaders were to minimize individual hardships, reverse the dismissals and resignations when possible, and, above all, to maintain the international standing of German science »⁷⁵. De plus, les scientifiques qui s'étaient opposés à la *deutsche Physik* n'étaient pas nécessairement contre le national-socialisme. Cette idéologie était simplement contre leurs valeurs professionnelles. C'est pour cela qu'ils n'y ont pas adhéré activement. Or, cela ne signifiait pas pour autant qu'ils étaient anti-nazis. Ils tenaient simplement à rester des scientifiques. Et pour Beyerchen, la physique allemande aurait connu une situation de crise sans le national-socialisme, car il y a eu un changement de perception à l'intérieur même de la physique qui a nécessité une réévaluation de ses théories.

L'écho de *Scientists under Hitler* :

L'ouvrage *Scientists under Hitler* a eu l'effet d'une véritable bombe chez les historiens des sciences. Une grande partie des historiens ont reconsidéré la science allemande sous un nouvel angle. La critique l'a très bien reflété, car comparativement aux autres ouvrages, *Scientists under Hitler* a souvent été cité et ce, d'une manière très élogieuse⁷⁶. L'historien a permis au lecteur d'approfondir ses connaissances sur un sujet qui peut être difficile à cerner. Tout d'abord, il faut toujours garder à l'esprit que Beyerchen a été le premier historien à écrire une

⁷³ *Ibid.*, p. 150.

⁷⁴ *Ibid.*, p.188.

⁷⁵ *Ibid.*, p.200.

⁷⁶ Les chiffres parlent d'eux-mêmes, car la Science Citation Index mentionne que *Scientists under Hitler* a été l'objet de quarante-cinq analyses et/ou critiques.

monographie complète sur la physique sous le national-socialisme. À partir de ce constat, il est évident que l'audace de Beyerchen a été récompensée.

« In the case of Nazi Germany [...], there has been less systematic attention paid to the role of science as an institution ; the main emphasis was on atomic bombs, rockets, and 'race science'. The study by Beyerchen, a young historian, has helped to fill the gap. It is a meticulously researched and well-written account of the manner in which German scientists tried to cope with the political and ideological constraints imposed by a regime which was ambivalent about science »⁷⁷.

Qui plus est, l'auteur a présenté d'une façon remarquable la confrontation continuelle qu'il y avait chez les scientifiques. Ces derniers devaient faire face à leur patriotisme, leurs idéaux personnels et leur volonté de garder leur autonomie scientifique. Pour se faire, certains ont dû, comme Heisenberg, côtoyer des nazis, tout en s'exclamant être apolitiques. Ce non-sens a d'ailleurs engendré une catégorisation simpliste des scientifiques en tant qu'anti-nazis ou pro-nazis. La présentation du contexte politique, économique et social de l'époque a permis de voir que cette catégorisation était loin d'être si évidente.

Un des points forts de l'ouvrage concerne les références utilisées. Comme il est possible de le voir en feuilletant les notes en bas de page et la bibliographie, Beyerchen s'est servi de sources très intéressantes. Il s'est basé sur des manuscrits, des correspondances privées, des critiques de journaux et des entrevues, ce qui était relativement nouveau à l'époque. La plupart des *book reviews* s'entendent d'ailleurs pour dire qu'il s'agit d'une bibliographie impressionnante :

« Throughout the study Beyerchen uses a wealth of primary material garnered from a variety of archives and combines that material with interviews, private papers, dissertations, manuscripts, books, pamphlets, journals, and articles. His research is a model in its blends of new material with published sources »⁷⁸.

Toutefois, Andréas Kleinert mentionne que, comme dans la plupart des thèses pionnières, Beyerchen n'a pas utilisé toutes les sources disponibles. Par exemple, il n'a eu aucune entrevue avec les physiciens « aryens », alors que les

⁷⁷ Walter Hirsch, « Book reviews », *Contemporary Sociology*, vol. 8, n°2 (mars 1979), p. 267.

⁷⁸ Ronald Warloski, « Book reviews », *The American Historical Review*, vol. 83, n° 3 (juin 1978), p. 756.

partisans de la physique moderne ont été longuement interrogés. Néanmoins, il affirme que « these and other unused sources probably will not alter his story or challenge his general conclusions »⁷⁹.

Bien que *Scientists under Hitler* ait été un ouvrage exemplaire, il présente cependant un point faible. Beyerchen a eu de la difficulté à établir clairement ses thèses. Celles-ci ont été insérées à l'intérieur de détails qui n'étaient pas nécessairement utiles à la compréhension du sujet. Par exemple, la description des vies de Lenard et de Stark était beaucoup trop détaillée et cela a pu perdre le lecteur qui n'arrive pas à voir où l'auteur a voulu aboutir. Mais ce problème relate d'avantage de la forme de l'ouvrage et n'a altéré en rien la qualité du contenu.

Conclusion :

Les différentes monographies qui ont été analysées dans ce chapitre constituent l'essentiel de l'historiographie des sciences pour la période étudiée. Certaines études ont été plus importantes que d'autres et c'est pour cela qu'elles ont mérité plus d'attention. Tout au long du chapitre, il a été possible de voir l'évolution des thèses. Alors que tout est imputé à Hitler au début des années 1960, il y a eu un débat par la suite, à savoir si les scientifiques allemands ont eu une part de responsabilité dans l'implantation de l'idéologie nazie dans leur communauté. Ces échanges ont amené deux sortes d'interprétations : la polémique et l'apologétique. La première prétend que ceux qui ont tourné près de la sphère nazie étaient automatiquement des pseudo-scientifiques. La deuxième interprétation stipule quant à elle que les scientifiques sont restés apolitiques et qu'ils ont seulement servi la science dans un régime totalitaire. Les quelques scientifiques nazis ont été jugés à Nuremberg. La physique a été le plus bel exemple à ce titre et c'est pourquoi plusieurs se sont penchés sur le degré d'implication des physiciens dans les recherches nucléaires. Or, il s'agissait d'une historiographie très peu nuancée, c'est-à-dire que les scientifiques étaient pro-nazis s'ils avaient aidé le régime hitlérien ou totalement anti-nazi. Il n'y avait pas d'historiographie « d'entre-deux ». Il faut attendre la fin des années 1960, et les ouvrages de Irving et de Haberer, pour voir des analyses plus critiques, amenant de nouveaux débats. *Scientists under Hitler* est resté le livre le plus complet pour cette

⁷⁹ Andreas Kleinert, « Book reviews », *Isis*, vol. 70, n° 1 (mars 1979), p. 157.

période et c'est pour cela qu'il a été traité beaucoup plus longuement. Beyerchen a intégré, et surtout expliqué, l'environnement politico-social des scientifiques allemands et la perception que ceux-ci avaient de leur propre communauté. Cela a amené une reconsidération de l'image que l'on se faisait des scientifiques à cette époque, et en ce sens, il s'agit d'une étude-clé.

CHAPITRE III

LE TOURNANT HISTORIOGRAPHIQUE DES ANNÉES 1980 ET SES SUITES

Les années 1980 ont été synonymes de changements à bien des égards et les interprétations historiques ont connu des chamboulements majeurs. Cette caractéristique est d'autant plus vraie en ce qui a trait à l'histoire des sciences allemandes entre 1933 et 1945. Le contexte des années 1970, ainsi que l'ouvrage d'Alan Beyerchen, ont provoqué une remise en question importante du rôle de la communauté savante sous le III^e Reich. Les historiens des sciences se sont interrogés davantage sur l'implication des scientifiques dans le politique ainsi que les répercussions du contexte social dans les décisions scientifiques. Alors que Beyerchen affirmait que cette communauté de l'époque n'avait pas encore conscience de son degré de politisation en 1930, la nouvelle vague d'historiens mentionne au contraire qu'elle était déjà largement politisée. Cette nouvelle analyse de l'histoire provient de plusieurs facteurs qui étaient reliés au contexte socio-politique des années 1970.

Une mise en contexte :

Les nombreuses découvertes de la génétique au cours de cette décennie a provoqué beaucoup de débats au sein de la communauté scientifique afin de déterminer la part d'implication des chercheurs dans la modification du corps humain. Au cours de ces discussions, le spectre de l'idéologie nazie est venu hanter bon nombre de gens issus de différents milieux. Beaucoup se demandait si le désir d'une race parfaite n'allait pas revenir en force. Le contrôle de la génétique par les scientifiques a augmenté la prise de conscience quant à l'influence du contexte social sur la science. Cette constatation était loin d'être évidente à l'époque et c'est pour cela que le livre de Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, a eu autant de succès. Afin de comprendre le degré d'imbrication de ces deux forces (sociale et scientifique), plusieurs historiens ont commencé à analyser le développement des structures institutionnelles des sciences, qui se révélaient être le consensus de la science normale influencée par

les forces sociales¹. Ces deux caractéristiques ont augmenté l'intérêt pour la science sous le nazisme, car les historiens des sciences se sont aperçus que les structures institutionnelles ont joué un rôle beaucoup plus important qu'il n'y paraissait dans le développement de l'identité nationale allemande.

Cette mise en évidence a eu beaucoup d'impacts dans l'historiographie des sciences et plusieurs historiens ont vu les scientifiques allemands sous un nouvel angle. La catégorisation des scientifiques en pro-nazis ou en anti-nazis s'est transformée au cours des années 1980 en une analyse plus ambiguë. Le contexte social qui entourait les scientifiques allemands afin de départager leurs actions est dorénavant pris en considération². Ainsi, il n'y a plus de science blanche ou noire, mais grise, amenant une réflexion plus objective. Cette nouvelle interprétation est surtout présente dans l'historiographie des sciences dites « dures », car l'idéologie nazie a eu moins d'adhérents dans ce champ scientifique. Pour ce qui concerne les sciences bio-médicales, les interprétations historiographiques sont complètement à l'opposé, tant de l'ancienne historiographie des années 1960-1970 que de l'historiographie des sciences naturelles. Auparavant, la science bio-médicale sous le nazisme était automatiquement étiquetée du terme « pseudo-science ». Or, la publication de l'ouvrage *Science nazie, Science de mort. La ségrégation des Juifs, des Tsiganes et malades mentaux* de Benno Müller-Hill a provoqué une réinterprétation complète de ce sujet. Il ne s'agissait plus de pseudo-science, mais bien de théories longuement analysées par de véritables scientifiques, et ce, bien avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Plusieurs historiens affirment maintenant que les racines de l'eugénisme (et par la suite l'hygiène raciale) dataient de l'unification allemande en 1870. Il s'agissait là d'un revirement complet dans l'analyse des sciences sous le III^e Reich.

Une des raisons qui permet d'expliquer ce réalignement historiographique concerne le conflit générationnel. Au sortir de la guerre, les scientifiques et

¹ Everett Mendelshon *et al.*, *The Social Production of Scientific Knowledge*, Dordrecht, D. Reidel Pub. Co., 1977, p. 6-7.

² Ce nouveau champ historiographique s'inscrit dans le même courant que l'histoire sociale et l'*Alltagsgeschichte*. Bien que ce domaine ne touche pas l'histoire des sciences proprement dit, il est tout de même mentionné afin de montrer l'effervescence de la discipline historique au cours de cette décennie.

historiens qui ont écrit sur l'histoire des sciences étaient directement concernés et bien souvent impliqués dans ces événements. Il n'était pas à leur avantage de relater les faits. Les années 1960-1970 quant à elles ont vu l'avènement d'une nouvelle génération, mais celle-ci ne voulait pas manquer de respect à leurs professeurs qui étaient de la génération nazie. Toutefois, la situation a changé à partir de 1980. La troisième génération était totalement détachée de l'époque hitlérienne et tenait à connaître la vérité. C'est à partir de ce moment que l'histoire des sciences allemandes a connu son explosion historiographique³. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Alors qu'on comptait une vingtaine d'ouvrages relatifs à l'histoire des sciences allemandes sous le nazisme jusqu'aux années 1980, on estime à 130 le nombre de livres portant sur l'eugénisme entre 1980 et 1992. Si l'on rajoute à cela les études relatives aux sciences naturelles, on atteint facilement le nombre de 210 ouvrages⁴.

Bien évidemment, toutes ces études n'ont pu être analysées dans ce chapitre. Il a fallu faire des choix afin de montrer efficacement l'ensemble de l'historiographie de cette époque. La notoriété de l'auteur et l'écho de ses analyses au sein de la communauté historique ont fortement influencé la sélection des œuvres. Ainsi, Paul Weindling et Mark Walker ont une attention particulière, car leurs études sont reconnues à travers la communauté. La volonté de montrer l'accroissement de l'intérêt pour les sciences allemandes durant le III^e Reich a été un autre facteur important. C'est pour cela que certains livres de moins grande réputation sont tout de même représentés. Par exemple, *Science et politique sous le Troisième Reich* de Serge Guérout est résumé afin de montrer l'augmentation de l'intérêt français pour les sciences allemandes qui était inexistant avant les années 1990.

³ Les années 1990 ont vu également une augmentation importante du nombre d'analyses. Ceci est en grande partie dû à la chute de l'URSS et à l'ouverture des archives soviétiques qui étaient restées inutilisables durant tout ce temps (pour l'Ouest à tout le moins). Cela a pu amener une vision encore plus complète du sujet.

⁴ Paul Weindling, *L'hygiène de la race : hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne. 1870-1933*, Paris, Éditions La Découverte, 1998, p. 34.

Le présent chapitre est divisé en trois parties. Étant donné que l'interprétation des sciences bio-médicales et des sciences naturelles sont dissemblables (par les théories même de ces sciences et par le nombre important des œuvres), ces deux disciplines au sens large sont étudiées indépendamment. Les sciences bio-médicales sont regardées en premier lieu, car il s'agit du domaine le plus analysé. La troisième section se consacre à la diversification du champ de recherche. La multiplication des ouvrages collectifs est mentionnée, car ce genre d'analyses a permis de connaître la réaction de la communauté scientifique allemande par rapport au III^e Reich selon différents points de vue. À partir de ces trois sections, il sera possible de connaître la position actuelle des historiens des sciences quant à l'environnement des scientifiques allemands entre 1933 et 1945.

L'historiographie concernant les sciences bio-médicales :

L'historiographie allemande :

L'élément déclencheur : *Science nazie, Science de mort* de Benno Müller-Hill :

Biologiste de formation à l'Université de Cologne, l'Allemand Benno Müller-Hill a commencé à s'intéresser à la biologie sous le III^e Reich au début des années 1980. Constatant un manque d'interprétations convenables sur le sujet, Müller-Hill a alors décidé de se pencher plus profondément sur cette problématique et a écrit *Science nazie, Science de mort. La ségrégation des Juifs, des Tziganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*. Pour se faire, le biologiste a rencontré des psychiatres et des anthropologues⁵ encore vivants ou leur descendance directe⁶. Selon Müller-Hill, c'est Hitler qui a créé le cadre général ayant permis l'extermination totale des « différents ». Bien que le dictateur n'ait pas tout coordonné, l'auteur affirme qu'il a donné son accord et les grandes lignes du projet. Les savants qui n'ont pas participé totalement à la Solution finale se sont

⁵ Il est à noter que la conception de Müller-Hill en ce qui a trait à l'anthropologie englobe l'eugénisme, l'ethnologie et l'éthologie.

⁶ Benno Müller-Hill, *Science nazie, Science de mort. La ségrégation des Juifs, des Tziganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 13.

fermés les yeux et ont fait semblant de ne rien voir⁷. Qui plus est, plusieurs scientifiques ont été enthousiastes face à la mise au pas d'avril 1933. De ce fait, « La peur des uns était tout aussi grande que l'enthousiasme des autres, qui voyaient les postes se libérer »⁸. Même si Müller-Hill n'est pas rentré dans les détails, il précise néanmoins que la *Loi sur la prévention des maladies héréditaires* était un projet de loi datant de la République de Weimar. Cette affirmation a causé un état de choc, car l'auteur a amené une interprétation nouvelle quant à la responsabilité des scientifiques. Une grande partie de leur communauté était au courant des mesures d'hygiène raciale, et plusieurs étaient même enthousiastes. Cela allait à l'encontre de l'historiographie établie à l'époque qui soutenait que les véritables scientifiques n'avaient jamais été associés aux lois nazies.

Müller-Hill mentionne aussi que les *Lois de Nuremberg* de 1935 ont donné aux anthropologues beaucoup d'occasions de pratiquer des expériences sur des êtres humains. Toutefois, il a été impossible de vérifier l'étendue de leur collaboration, car tous les documents relatifs à ce sujet ont été détruits⁹. Bien que plusieurs lettres de scientifiques faisaient allusion au programme « Euthanasie », aucune d'entre elles n'étaient explicites. « Les initiés comprenaient. Mais chacun pouvait dire qu'il n'avait pas compris, même s'il l'avait lu ou écrit lui-même »¹⁰. L'auteur affirme que les scientifiques bio-médicaux étaient en accord avec la loi autorisant la mise à mort des patients psychiatriques et il l'a montré en relatant le processus de sélection dans les camps de concentration et d'extermination. Il se base également sur des textes écrits par des scientifiques pour affirmer que ces derniers étaient en faveur du national-socialisme, car cette idéologie reconnaissait enfin cette discipline¹¹. Mais Müller-Hill ne va pas jusqu'à affirmer que les anthropologues avaient les pleins pouvoirs. Le régime s'est servi d'eux pour

⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁹ *Ibid.*, p. 32-35.

¹⁰ *Ibid.*, p. 48.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

justifier les pillages et les meurtres : « Ils donnaient au programme des nazis un lustre scientifique et une apparence d'ordre »¹².

Le dernier point que Benno Müller-Hill aborde dans son court ouvrage concerne le silence qui s'est instauré dans la communauté scientifique après la Deuxième Guerre mondiale. En voyant que les scientifiques directement impliqués dans l'application des lois nazies ont eu beaucoup de difficultés à se réinsérer dans le milieu universitaire, les savants dits « purs » ont créé une démarcation entre les bons scientifiques apolitiques, et les mauvais scientifiques politisés. L'historiographie d'après-guerre a vu alors apparaître des demi-vérités. Ils n'ont rien su, alors ils ne pouvaient rien dire : « Ils transformèrent littéralement en culte le silence et le « mystère » du national-socialisme »¹³. Ainsi, ils ont pu reprendre leurs places dans le milieu scientifique. La communauté internationale avait également sa part de responsabilité dans l'instauration de ce phénomène. Cette dernière affirmait qu'il s'agissait d'une déviation de quelques individus ou bien d'« une pratique des agents du capital »¹⁴. Ce consensus au sein de la communauté scientifique a permis à l'anthropologie, la psychiatrie et l'éthologie de reprendre leurs activités sans qu'il y ait de modification importante de leur discipline respective.

En analysant cette publication et en se remettant dans le contexte des critiques très tranchées, il est possible de comprendre pourquoi *Science nazie, Science de mort* a eu autant de répercussions au sein de la communauté savante. Tout d'abord, c'est un membre appartenant à la communauté scientifique même qui a mentionné la déviance de ses pairs. Ce postulat était amplement suffisant pour ébranler les bases d'une communauté qui clamait avoir été apolitique durant l'entre-deux-guerres. Qui plus est, Müller-Hill est venu contredire une convenance établie depuis des années, à savoir que tous les scientifiques biomédicaux étaient impliqués de près ou de loin dans les mesures d'hygiène sociale et raciale. Et ces derniers étaient même prêts à appliquer ces lois avant l'arrivée

¹² *Ibid.*, p. 80

¹³ *Ibid.*, p. 91.

¹⁴ *Ibid.*, p. 96.

des nazis au pouvoir. Bien que cet ouvrage puisse paraître évasif pour un historien actuel, dans le sens où Müller-Hill a proposé des théories qu'il ne prouvait pas adéquatement du point de vue méthodologique¹⁵, il reste que l'auteur a ouvert des nouvelles pistes de recherches.

D'ailleurs, les quatorze critiques publiées à son égard en 1988 et 1989 ne lui en ont pas tenu rigueur¹⁶. On l'a félicité d'avoir cité des sources qui n'avaient pas été utilisées jusqu'à présent. Il a montré au grand jour que les scientifiques et les médecins n'avaient pas beaucoup d'éthique et que ces derniers étaient loin d'être des charlatans¹⁷. Cette étude a permis une bonne révision des criminels impliqués dans ce massacre et a exposé la zone sombre de plusieurs disciplines scientifiques.

« Being a scientist, Müller-Hill has an insider's understanding of the attitudes involved: the professional rivalries; the pre-occupation with mindless quantification; and the interplay of research, careerism, greed, and the pursuit of professional fame »¹⁸.

Tous les historiens s'intéressant aux scientifiques allemands sous le nazisme s'entendent pour dire que *Science nazie, Science de mort* est la recherche qui a provoqué une réinterprétation quant à la responsabilité de la science bio-médicale entre 1933 et 1945 : « The links between the sterilization of the mentally ill in the 1930s, their slaughter from the outbreak of the war and the mass murder of Jews from 1942 onward are fairly clearly demonstrated by Müller-Hill »¹⁹.

¹⁵ D'ailleurs, Müller-Hill mentionnait au début de son ouvrage qu'il ne respectait pas toute la méthodologie de la discipline historique et assumait totalement ce manque.

¹⁶ Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge », [En ligne] [http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=23&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue\(summary_mode\)=GeneralSearch&page=1](http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=23&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue(summary_mode)=GeneralSearch&page=1) (Page consultée le 24 mars 2008).

¹⁷ Michael Kater, « Book Reviews », *Isis*, vol. 80, n° 4 (décembre 1989), p. 723.

¹⁸ Michael Burleigh, « Shorter Notices », *The English Historical Review*, vol. 106, n° 419 (avril 1991), p. 533.

¹⁹ John Perkins, « Review », *Social Studies of Science*, vol. 19, n° 2 (mai 1989), p.368.

La relève Ute Deichmann:

Ute Deichmann est une biologiste de Cologne qui s'est préoccupée de la diminution de la production scientifique de la biologie après la Deuxième Guerre mondiale. N'étant pas satisfaite de l'explication donnée à la fin de la guerre par les scientifiques²⁰, la biologiste a alors décidé de se pencher sur la question. Elle a commencé son analyse en établissant une liste de tous les biologistes allemands actifs entre 1933 et 1945. Pour cela, Deichmann s'est servie du *Kurschner's Deutsche's Gelehrtenlexikon*, c'est-à-dire le catalogue des universités allemandes, ainsi que des rapports annuels de la KWG. Grâce à ces données, Deichmann a établi que 60% des biologistes non-juifs étaient membres du parti nazi²¹. Par la même occasion, la scientifique a prouvé que le financement pour la recherche avait augmenté après 1933 et ce jusqu'à la fin de la guerre. Deichmann explique ce phénomène par l'accommodation des scientifiques²². Cela ne peut donc pas expliquer pourquoi la production scientifique des biologistes a régressé après la guerre, car l'auteure affirme que les recherches étaient encourageantes sous le III^e Reich. Deichmann a démontré qu'il n'y a pas eu de manque de soutien à la recherche entre 1933 et 1945 et qu'au contraire, le régime a accordé plus de financement. La biologiste, appuyée par son confrère Benno Müller-Hill, arrive plutôt à la conclusion que la perte de prestige de la biologie allemande était due à l'échec moral des scientifiques après 1933 et à l'isolation internationale qui s'ensuivit plutôt qu'à la mise au pas²³. *Biologists under Hitler* a prouvé que les libertés dans les recherches ne dépendaient pas de la paix et de la démocratie, comme l'affirmait les États-Unis durant la guerre froide. Son étude a sérieusement remis en question l'intégrité des biologistes allemands.

Le livre de Deichmann a été bien accueilli dans la communauté historique, car dix analyses de son ouvrage ont été faites entre 1993 (date de sa publication en

²⁰ Les scientifiques allemands ont essayé d'expliquer leur pauvre production scientifique en disant que ce déclin était attribuable au manque de soutien à la recherche ainsi qu'à la perte de nombreux scientifiques d'origine juive sous le régime nazi.

²¹ Ute Deichmann, *Biologists under Hitler*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. xi.

²² *Ibid.*, p. 319.

²³ *Ibid.*, p. 319.

allemand) et 1998²⁴. Selon Mark Walker, « Deichmann's book is based overwhelmingly on primary sources hitherto unused or unappreciated, and her conclusions are new and important »²⁵. Elle a permis de réfuter complètement la thèse apologétique voulant que l'incompétence des savants allemands ait ruiné la science. Son étude a comblé le manque qu'il y avait dans ce champ disciplinaire au début des années 1990, car il s'agit de la recherche la plus pertinente par la qualité des données trouvées²⁶. Le seul point négatif de la critique concerne la structure de l'ouvrage. L'auteure a mis trop en avant sa formation scientifique et cela s'est répercutée sur le grand nombre de statistiques présent dans toute son analyse. Cela a alourdi énormément le texte. Néanmoins, ce défaut n'altère en rien la qualité de l'ouvrage.

L'historiographie britannique:

Le spécialiste Paul Weindling :

À la suite de la publication de *Science nazie, Science de mort*, plusieurs historiens des sciences ont voulu savoir quel était la véritable part de responsabilité des scientifiques bio-médicaux allemands. Paul Weindling, spécialiste de l'histoire de la médecine et de la santé publique du XIX^e siècle à aujourd'hui, et auteur de l'imposante étude *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*, est probablement l'historien le plus reconnu à l'heure actuelle en ce qui concerne ce champ disciplinaire²⁷. Il abonde dans le même sens que Müller-Hill pour ce qui est de l'enthousiasme des scientifiques allemands à appliquer les mesures d'hygiène raciale nazies. Toutefois, Weindling va plus loin dans ses thèses, car il affirme que l'hygiène

²⁴ Thomson Reuter, « ISI Web of Knowledge », [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/summary.do?qid=24&product=WOS&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch (Page consultée le 24 mars 2008).

²⁵ Mark Walker, « Book reviews », *Isis*, vol. 84, n° 3 (septembre 1993), p. 608.

²⁶ Kristie Macrakis, « Reviews of Books », *The American Historical Review*, vol. 103, n° 4 (octobre 1998), p. 1270.

²⁷ Il est à noter que l'auteur a écrit plusieurs livres et articles sur ce sujet. Il est notamment question de la traduction française *L'hygiène de la race : hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne. 1870-1933*, qui reprend l'essentiel de son livre en anglais. C'est pour cela que je m'attarderai davantage aux thèses de Weindling et non pas à chacun de ses ouvrages en tant que tel.

raciale remontait à l'unification allemande de 1870. À ce moment, il s'agissait surtout d'instaurer des mesures d'hygiène sociale afin de prévenir la dégénérescence du peuple allemand. C'est la première fois qu'un historien remontait aussi loin pour expliquer le génocide.

Weindling a mis en avant le fait que la science, et plus particulièrement la médecine, avait pris la place du clergé à partir du milieu du XIX^e siècle. La diminution de la prépondérance du clergé a provoqué une sécularisation rapide de la société, et celle-ci s'est entièrement tournée vers la vérité scientifique. À partir de ce moment, la médecine était considérée comme le vecteur de l'ordre social et les théories scientifiques étaient prises très au sérieux. Les avancées dans ce domaine étaient synonymes de progrès sociaux. Qui plus est, Weindling affirme que la science avait défini les statuts sociaux des élites intellectuelles de l'époque. Les gens éduqués avaient acquis le rôle de prescrire les politiques sociales et le mode de vie à adopter. De ce fait, les mesures d'hygiène sociale ne venaient pas de l'État, mais bien de la bourgeoisie allemande²⁸.

Il est alors évident que les scientifiques ont volontairement accepté le rôle de gardien de la santé publique allemande. Cette conception s'est développée en parallèle des théories eugéniques et du darwinisme social. L'auteur explique cette montée avec le contexte social de l'époque. L'Allemagne a connu sa deuxième phase d'industrialisation assez tardivement comparativement aux autres pays européens, mais le pays a rapidement rattrapé ce retard. Les effets néfastes de cette industrialisation²⁹ ont engendré la crainte de voir le peuple allemand se dégénérer. L'urbanisation liée à l'industrialisation était automatiquement associée à la dégénérescence du pays, et ce sentiment était à son plus fort dans les années 1880. Plus la confiance dans l'économie diminuait, plus « le sentiment d'aliénation dû à l'artificialité et à l'élitisme de la culture croissait »³⁰. La nouvelle génération émanant de ce contexte était convaincue qu'il fallait purifier les structures culturelles et scientifiques qui étaient altérées par l'industrialisation.

²⁸ Paul Weindling, *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 1.

²⁹ Il est convenu ici que le lecteur connaît les prémisses de l'industrialisation et les effets que cela a eu sur la société, tant positifs que négatifs.

³⁰ Weindling, *op. cit.*, p. 83.

La biologie et la santé publique étaient au cœur de cette réforme : « Science et médecine devaient contribuer à l'édification d'une société qui cultiverait la forme physique et la santé des citoyens »³¹. À partir de cet instant, la médecine est devenue la référence sur la nomination des maladies sociales. Les docteurs étaient convaincus d'avoir un sens de responsabilités sociales pour promouvoir la santé nationale et pour assurer la survie de la nation comme une puissance compétitive³².

De plus, l'auteur assure que la volonté des médecins de contrôler la santé publique a changé d'objectif dans les années 1890. Cette situation était principalement due à l'influence du darwinisme social. Les faibles ne devaient pas survivre. Ce n'était plus l'environnement qui déterminait le comportement pathologique, mais bien l'hérédité³³. Weindling fait d'ailleurs référence aux luttes internes qu'il y a eu entre la biologie et la médecine, car cette dernière ne croyait pas que les maladies dégénératives étaient héréditaires. Cependant, les théories des biologistes ont fini par s'insérer dans la pratique médicale.

« The development of the *Bildungsburgertum* into the professional sector of the middle class with the growth of responsibilities of doctors, welfare workers and psychologists provided the circumstances for the transformation of general biological values into an organized eugenics movement »³⁴.

La Première Guerre mondiale a sonné l'apothéose du mouvement eugénique en Allemagne. Il ne s'agissait plus seulement d'un élitisme culturel, mais bien d'une planification sociale. C'est également à partir de cette époque que la qualité de la race est devenue une priorité. Cela n'insinuait pas la supériorité de la race aryenne, bien que certains anthropologues y croyaient fermement, mais plutôt l'espoir de ne pas voir la dégénérescence du peuple allemand³⁵. C'est pour cela que les eugénistes ont voulu contrôler la reproduction. Avec la crise économique

³¹ *Ibid.*, p. 84.

³² *Ibid.*, *op. cit.*, p. 3.

³³ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 94.

³⁴ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 6.

³⁵ *Ibid.*, p. 9.

de 1929, les eugénistes ont mis en avant les coûts relatifs à l'entretien des handicapés. Cela a catalysé leurs demandes envers l'État. Weindling mentionne alors que « l'eugénisme se développa dans cette atmosphère de crise comme une solution médicalement contrôlée aux problèmes de la pauvreté de masse »³⁶. La *Loi sur la stérilisation* n'a donc pas été amenée par les nazis, mais bien par les eugénistes déjà présents sous Weimar³⁷.

Cependant, leur arrivée a été le début de grands changements. Ils ont inclus des facteurs raciaux et ont pris les moyens pour développer une bureaucratie basée sur la santé publique. Weindling affirme que si les nazis n'avaient pas pris le pouvoir, il n'y aurait probablement pas eu de catégorisation des « dégénérés » raciaux et de législation sur la stérilisation. Pour l'auteur, l'histoire de l'hygiène raciale construite sous le III^e Reich n'a été qu'une fabrication :

« Those who have assumed that eugenics was an offshoot of Aryan ideologies for racial purity and of anti-semitism have considered only the ultra-conservative fringe and have failed to understand the course, intention and scope of German eugenics »³⁸.

Les nazis ont légalisé les demandes des eugénistes, mais ces dernières étaient déjà bien implantées dans le système institutionnel allemand. Weindling précise également que les eugénistes n'étaient pas forcément nazis. Ils ont simplement vu d'un bon œil ce gouvernement qui leur donnait enfin le soutien tant espéré pour faire leurs recherches et augmenter leur statut social³⁹. L'auteur conclut que l'hygiène raciale du régime nazi est né bien avant 1933, mais d'une manière tout à fait différente. Les facteurs raciaux n'étaient pas pris en considération, mais il y avait tout de même le profond désir d'une société en santé. La création de plusieurs instituts, en particulier ceux d'anthropologie, de génétique humaine et d'eugénisme au sein de la KWG, a montré clairement l'institutionnalisation de la discipline dès le début du XX^e siècle.

³⁶ *Ibid.*, p. 275.

³⁷ En effet, la demande d'eugénisme négatif, dont la stérilisation, a été déposée en projet de loi au gouvernement en 1932.

³⁸ *Ibid.*, p. 10.

³⁹ *Ibid.*, 299.

La majorité des historiens des sciences s'entendent pour dire que l'œuvre de Weindling est remarquable⁴⁰. La distinction entre Weindling et les autres historiens correspond à la période beaucoup plus longue qu'il a analysée. Il explique brillamment que le comportement des médecins remontait à l'empire wilhelmien et que l'eugénisme négatif a pris forme entre 1918 et 1924. Il a éclairé cette partie de l'histoire du début du mouvement eugéniste. Celui-ci a été trop souvent obscurci par une analyse voulant que les eugénistes allemands de cette époque étaient des idéologues fanatiques de mouvements racistes ou völkisch. Or, Weindling a démontré que les docteurs de l'époque avaient une conscience sociale et qu'ils étaient même critiques envers le racisme völkisch et les théories de Gobineau⁴¹. L'historien assimile une analyse lucide de l'eugénisme, l'hygiène raciale, la santé publique, la démographie et l'hygiène sociale. De plus, son examen de l'histoire des organisations scientifiques et des développements culturels a permis au lecteur, tant au non-spécialiste qu'au monde érudit, d'avoir une très bonne idée de l'origine et des politiques des questions bioéthiques. « This is a tour de force of research drawn from individual papers, institutional and public archives, and primary literature »⁴². L'historien a utilisé un matériel très riche et diversifié ainsi que des métaphores et des images visuelles qui rappellent que le terrain apparemment neutre de la médecine est en fait très politisé, et ce depuis le XIX^e siècle⁴³. Le SCI permet de voir à quel point l'ouvrage *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945* est apprécié. En effet, vingt critiques ont été faites de cet écrit entre 1990 et 1994, ce

⁴⁰ Il sera question ici des critiques concernant l'ouvrage *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*, puisque *L'hygiène de la race* correspond à une traduction française écourtée. Les *book reviews* se sont beaucoup plus intéressés au premier ouvrage, car il constitue l'étude majeure rejoignant l'ensemble de la communauté historique alors que *L'hygiène de la race* est destiné principalement à l'historiographie française et a donc eu moins de répercussions.

⁴¹ Marjorie Lamberti, « Book reviews », *History of Education Quarterly*, vol. 31, n° 2 (été 1991), p. 286.

⁴² Claudia Koonz, « Book reviews », *The American Journal of Sociology*, vol. 97, n° 3 (novembre 1991), p. 900.

⁴³ *Ibid.*, p. 901.

qui correspond à l'un des plus grand nombre d'analyses faites en une courte période pour le sujet qui nous intéresse⁴⁴.

Le principal point faible des analyses de Weindling se situe au niveau de la forme de ses textes. On a tendance à lui reprocher un examen beaucoup trop détaillé d'exemples qui sont quelques fois inutiles à la compréhension de ses affirmations. Cela a tendance à alourdir ses thèses inutilement. Les quelques autres points négatifs constituent cependant des subtilités.

L'historiographie américaine :

Une femme s'intéresse aux sciences bio-médicales allemandes: Sheila F. Weiss :

L'Américaine Sheila Weiss a été l'une des premières femmes à s'intéresser aux sciences bio-médicales allemandes⁴⁵. Lors de ses recherches pour sa thèse de doctorat au début des années 1980, Weiss a été abasourdie de constater que l'eugénisme allemand était beaucoup plus ancien qu'il n'y paraissait. L'historienne en est arrivée à cette conclusion par l'analyse des documents de Wilhelm Schallmayer, un des fondateurs de l'eugénisme allemand. Cet eugénisme était loin de ressembler à l'eugénisme nazi et à l'hygiène raciale (de ce point de vue, Weiss rejoint les thèses de Weindling, à la différence qu'elle met beaucoup plus l'accent sur l'eugéniste Schallmayer et qu'elle ne remonte pas aussi loin dans le temps que Weindling pour expliquer les origines du mouvement).

Weiss relate les premiers balbutiements de « l'efficacité nationale »⁴⁶. Comme Weindling, Weiss affirme que les eugénistes de cette époque étaient pour la santé et la vitalité de la nation et non pas pour la suprématie aryenne⁴⁷. Le désir de

⁴⁴ Thomson Reuter, « Isis of Knowledge », [En ligne] [http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=25&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue\(summary_mode\)=GeneralSearch&page=2](http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=25&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue(summary_mode)=GeneralSearch&page=2) (Page consultée le 23 mars 2008).

⁴⁵ Sheila Weiss n'a pas été seulement l'une des premières femmes. Il s'agissait de l'une des premières historiennes à s'intéresser au sujet. Bien que ses recherches soient antérieures à celles de Weindling (elle a déposé sa thèse de doctorat en 1983), il a été décidé d'étudier Weindling en premier, dû à sa renommée internationale actuelle.

⁴⁶ Sheila Faith Weiss, « Wilhelm Schallmayer and the Logics of German Eugenics », *Isis*, vol. 77 (1986), p. 34.

⁴⁷ Bien évidemment, il y a des eugénistes racistes et völkisch, mais ils sont loin de faire l'unanimité.

Schallmayer d'efficacité nationale⁴⁸ (ce terme est propre à Weiss) a été engendré par l'accroissement des problèmes sociaux dus à une industrialisation trop rapide, à la croyance nationale ainsi que le contexte intellectuel de l'époque par rapport à la sélection naturelle⁴⁹. Bien que Schallmayer n'ait jamais adhéré aux idéologies de la race nordique, les tensions internationales de l'avant-guerre et la Première Guerre mondiale ont contribué à sa peur du « péril jaune » et de la Russie bolchevique. Weiss affirme que Schallmayer, tout comme les autres eugénistes, ne voulait tout simplement pas le déclin de l'hégémonie culturelle et politique de l'Allemagne et de l'Europe. En ce qui concerne l'hygiène raciale, elle a été l'œuvre des nazis. C'est Hitler qui a englobé le concept du sang nordique et de la productivité de l'État. Les eugénistes du début du XX^e siècle n'étaient donc pas responsables des événements tragiques qui s'ensuivirent. Leur crime relevait davantage de l'omission des atrocités perpétrées⁵⁰. L'œuvre de Weiss est intéressante, car son étude approfondie de Wilhelm Schallmayer a montré la mentalité des eugénistes de l'époque.

Les critiques envers Sheila Weiss ont été assez élogieuses. Même si son ouvrage a eu moins de succès que celui de Weindling⁵¹, on l'a félicitée de montrer clairement les origines sociales, intellectuelles et professionnelles du programme de Schallmayer. Elle a très bien fait le lien entre la *profession* médicale et la *tradition* médicale où l'eugénisme allemand différait du reste de l'Europe. « The analysis of this medical background and content is therefore one of the most interesting aspects »⁵². Même si Pierre van Den Berghe mentionne que les œuvres de Weiss ne deviendront pas des best-sellers, il affirme qu'elles intéresseront un

⁴⁸ Par efficacité nationale, l'historienne fait référence au désir des hygiénistes d'hégémonie culturelle, de vitalité sociale et de productivité économique.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 35-36.

⁵⁰ Sheila Faith Weiss, « The Race Hygiene Movement in Germany », *Osiris*, vol. 3 (1986), p. 234-235.

⁵¹ Le SCI répertorie sept analyses de l'article « Wilhelm Schallmayer and the Logics of German Eugenics » paru dans la revue scientifique *Isis*, vol. 77 (1986), p. 34-46.

Thomson Reuter, « Isis of Knowledge », [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/summary.do?qid=31&product=WOS&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch (Page consultée le 26 mars 2008).

⁵² Nils Roll-Hansen, « Book reviews », *Isis*, vol. 80, n° 3 (septembre 1989), p. 551.

bon nombre d'historiens⁵³. Roll-Hansen quant à lui, stipulait que les thèses de Weiss étaient les bienvenues, car il n'y avait encore jamais eu de lien bien établi sur la logique d'efficacité entre les eugénistes non-racistes et les politiques raciales nazies. Cela a permis de créer une discussion quant à l'importance des facteurs socio-politiques et scientifiques qui ont amené un mouvement eugéniste différent en Allemagne⁵⁴.

Racial Hygiene de Robert Proctor :

À la fin des années 1980, Robert Proctor, historien des sciences, de la technologie et de la médecine du XX^e siècle à l'Université de Stanford, a publié *Racial Hygiene, Medicine under the Nazis*. L'historien n'a pas étudié nécessairement les actions des nazis pour corrompre ou abuser la science, mais plutôt le fait que les scientifiques avaient participé eux-mêmes à l'élaboration des politiques raciales⁵⁵. Cette thèse a provoqué beaucoup de discussions chez les historiens. Le tournant historiographique qui s'est opéré tout au long de la décennie va dans le sens où l'eugénisme, et dans une certaine mesure l'hygiène raciale, étaient présents bien avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Or, Proctor va encore plus loin, car non seulement il a affirmé que l'eugénisme faisait partie intégrante du contexte social de l'entre-deux-guerres, mais aussi que les scientifiques avaient mis volontairement sur pied les lois raciales.

Pour l'historien, l'ingérence du politique dans la communauté scientifique venait autant du gouvernement que des scientifiques eux-mêmes, si ce n'était en grande partie. Néanmoins, il mentionne qu'il est important de distinguer la *nature* politique de la science de la *conscience* politique des scientifiques. La communauté des scientifiques bio-médicaux a surtout constitué un modèle passif et apolitique qui a répondu aux forces politiques extérieures. Celles-ci avaient sous-estimé l'étendue des initiatives politiques du *scholarship*, ainsi que l'étendue des politiques raciales élaborées et administrées par les scientifiques médicaux.

⁵³ Pierre van Den Berghe, « Book reviews », *The American Journal of Sociology*, vol. 94, n° 5 (mars 1989), p. 1263.

⁵⁴ Roll-Hansen, *op. cit.*, p. 551.

⁵⁵ Robert Proctor, *Racial Hygiene. Medicine under the Nazis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 3.

Cependant, Proctor ne dit pas qu'il n'y a jamais eu de contraintes politiques sur cette communauté, mais simplement qu'elles ne venaient pas toutes de l'extérieur⁵⁶.

Qui plus est, Proctor contredit fermement la thèse voulant que la science ne pouvait évoluer sous un régime totalitaire. Si quelques disciplines ont souffert, d'autres ont connu beaucoup de succès. Les médias ont laissé croire que le régime nazi était fanatique et n'incluait que des criminels. Or, l'historien stipule qu'il s'agit d'une fausse impression, car bon nombre d'intellectuels ont été enthousiastes à servir le régime hitlérien. « In fact, the ideological structure we associate with National Socialism was deeply embedded in the philosophy and institutional structure of German biomedical science long before the beginning of the euthanasia program in 1939 »⁵⁷. Il contredit donc la croyance des années 1960-1970 qui stipulait que la bonne science se développait uniquement dans les pays démocratiques, thèse émanant entièrement du contexte de la guerre froide⁵⁸.

En proposant toutes ces thèses, il est normal que l'ouvrage *Racial Hygiene* ait fait l'objet de nombreuses analyses. Il s'agit d'ailleurs d'un des livres les plus critiqués par la communauté historique. Vingt-sept analyses ont été faites sur cette étude en onze ans (de 1988 à 1999)⁵⁹. Un autre historien a encore une fois permis de prouver la continuité avec la période pré-nazie. Il a également remis en cause l'idée reçue que les nazis étaient contre la science⁶⁰. On l'a félicité aussi d'avoir montré que la stérilisation était loin d'être confinée à l'Allemagne. Proctor a donné plusieurs exemples de cas aux États-Unis, en Suède et en Suisse, ce qui prouve que l'eugénisme négatif était approuvé par une grande partie de la

⁵⁶ *Ibid.*, p. 4.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 5.

⁵⁸ Pour de plus amples informations sur ce concept, voir Jean-Jacques Salomon, *Science et Politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 406 pages.

⁵⁹ Thomson Reuter, « ISI of Knowledge », [En ligne] [http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=33&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue\(summary_mode\)=GeneralSearch&page=3](http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=33&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue(summary_mode)=GeneralSearch&page=3) (Page consultée le 24 mars 2008).

⁶⁰ Anna Bramwell, « Shorter notices », *The English Historical Review*, vol. 107, n° 423 (avril 1992), p. 545.

communauté scientifique internationale⁶¹. On lui reconnaît également d'avoir utilisé beaucoup de sources, principalement les journaux médicaux allemands de l'époque, et les livres scientifiques⁶².

Toutefois, Sheila Weiss est très critique envers Proctor. Elle affirme que ses thèses ne sont pas nouvelles. Tout ce qu'a souligné Proctor dans son livre est tiré d'une conférence sur l'eugénisme de Berlin Ouest en 1980, soit le *Gesundheitstag*. Selon Weiss, Proctor recherchait le sensationnel en écrivant son ouvrage, ce qui a engendré un manque flagrant d'analyses sérieuses. « Yet such concrete analysis is absent in the text »⁶³. Nonobstant cette remarque, Weiss souligne qu'il s'agit d'une bonne étude faisant une synthèse des autres recherches sur le sujet. « It is important that the complex and depressing history of the German biomedical community's involvement in the creation, segregation, and extermination of a 'valueless' population become more widely known »⁶⁴. Son ouvrage a permis de rejoindre le public profane autant que des gens expérimentés dans le domaine. Proctor n'a donc pas fait l'unanimité dans la discipline historique. Certains l'ont félicité pour son audace de nouvelles thèses alors que d'autres ont affirmé qu'il n'avancait rien de nouveau. Néanmoins, Proctor a permis de lancer des discussions sur l'implication des scientifiques allemands sous le nazisme, et par conséquent de favoriser de nouvelles interprétations.

L'historiographie française :

La relève : Benoît Massin

Benoît Massin est l'un des rares historiens français à s'intéresser à la responsabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich. Historien des sciences et chercheur à la commission présidentielle *Histoire de la Société Kaiser Wilhelm sous le nazisme*, Massin fait souvent allusion au contexte socio-politique du milieu du XIX^e siècle pour expliquer la montée de l'eugénisme et de l'hygiène raciale. Les médecins allemands avaient à cœur leur rôle de gardien de la santé

⁶¹ Henry Friedlander, « Reviews of books », *The American Historical Review*, vol. 95, n° 2 (avril 1990), p. 531.

⁶² Leo Kuper, « Reviews », *Contemporary Sociology*, vol. 18, n° 5 (septembre 1989), p. 754.

⁶³ Sheila Faith Weiss, « History of Medicine Reviews », *Isis*, vol. 80, n° 1 (mars 1989), p. 114.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 115.

publique. C'est entre 1890 et 1914 que le racisme scientifique s'est formé et s'est introduit dans l'anthropologie allemande⁶⁵. Les nazis ont simplement légalisé les lois de l'anthropologie physique, car le savoir scientifique constituait le fondement de la politique raciale⁶⁶.

Les scientifiques n'étaient pas des suiveurs dans le processus d'extermination. Ils n'ont pas reçu d'ordre en tant que tel, ils ont procédé aux euthanasies de leur propre gré. « De A à Z, la politique eugénico-raciale nazie fut déterminée, spécifiée et appliquée par des médecins, bio-généticiens et démographes-statisticiens. [...] les sciences bio-médicales vécurent le plus souvent en véritable symbiose avec le nazisme »⁶⁷. Même si Massin conçoit la montée de l'eugénisme de façon similaire que Weindling, ce Français est beaucoup plus catégorique lorsqu'il s'agit d'analyser l'enthousiasme des scientifiques lors de la prise du pouvoir de Hitler et de la mise en place des lois raciales. À l'heure actuelle, Massin est considéré comme l'un des historiens les plus importants de la relève.

Édouard Conte et Cornelia Essner mélangent anthropologie et histoire :

En 1994, Édouard Conte, anthropologue, et Cornelia Essner, historienne, ont publié *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*. Ce livre est attrayant, car il prouve encore une fois que la communauté savante française s'intéresse de plus en plus à l'historiographie du nazisme (ce qui n'était pas le cas avant le début des années 1990). Les auteurs se sont penchés en tout premier lieu sur l'origine et l'évolution du racisme nordique. Pour eux, l'anthropologie raciale a mené à l'eugénisme scientifique. Ils remontent à la définition même de la race, c'est-à-dire quels étaient les critères pour définir l'appartenance à une race. Par exemple, les intellectuels distinguaient à l'origine les races selon la langue⁶⁸.

Pour Essner et Conte, l'hygiène raciale nazie s'explique selon deux facteurs : la religion et l'irrationnel. Le fait que les nazis et les scientifiques croyaient au

⁶⁵ Benoît Massin, « De l'anthropologie physique libérale à la biologie raciale eugénico-nordiciste en Allemagne. Virchow-Luschán-Fischer », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 25, n° 3 (1993), p. 391.

⁶⁶ Weindling, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁸ Édouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race : une anthropologie du nazisme*, Paris, Éditions Hachette, 1995, p. 66.

pangermanisme explique selon les auteurs leurs positions politiques et leurs actions criminelles. Même si Benoît Massin mentionne dans sa critique que certains scientifiques étaient chrétiens, il admet que cette hypothèse mérite d'être approfondie. Le facteur irrationnel est également à prendre en considération selon les auteurs. Bien évidemment, l'eugénisme bio-médical faisait partie intégrante de la pensée raciale, mais le « mystique » de la race était tout aussi important. L'antisémitisme et la volonté de purification du sang étaient indissociables de cette pensée. Bien que le livre n'ait pas fait l'objet de nombreuses critiques (aucune analyse ne ressort du SCI), il s'agit d'un ouvrage qui amène une vision nouvelle et plus complète sur la compréhension de la pureté de la race. Le principal défaut de l'ouvrage est son manque de fil conducteur. « Il manque, de façon générale dans le livre, une vision de la forte imbrication des milieux scientifiques, médicaux et universitaires allemands dans la politique eugénico-raciale nazie »⁶⁹.

Ces différentes interprétations montre la croissance de l'intérêt envers les scientifiques bio-médicaux au cours des années 1980 et 1990. La communauté savante cherche à aller plus loin que l'historiographie polémique ou apologétique. Elle veut connaître la vérité quant aux évènements de l'époque et savoir comment les scientifiques ont réagi au nazisme. Ces savants étaient loin d'être simplement nazis ou anti-nazis. Plusieurs facteurs ont engendré une situation complexe pour cette communauté. Cette constatation n'est pas seulement valable pour les sciences bio-médicales, mais pour l'ensemble de la science, y compris les sciences naturelles.

⁶⁹ Benoît Massin, « Italique », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 30, n° 2 (avril-juin 1998), p. 232.

L'historiographie concernant les sciences naturelles :

L'historiographie américaine :

Mark Walker et la question nucléaire :

En ce qui concerne l'historiographie des sciences naturelles allemandes sous le nazisme, Mark Walker, professeur au Union College dans l'État de New-York, est certainement le spécialiste du Troisième Reich. Ce dernier a beaucoup d'écrits à son actif, dont les plus reconnus sont *German National Socialism and the Quest for Nuclear Power* ainsi que *Nazi Science : Myth, Truth, and the German Atomic Bomb*. Pour ne pas allonger inutilement l'étude, il sera vu les principales thèses de Walker, car ces deux ouvrages traitent relativement du même sujet. Pour l'historien, la science allemande entre 1933 et 1945, particulièrement la physique, ne doit pas être catégorisée blanche ou noire. Il faut faire une distinction entre les scientifiques qui ont encouragé le national-socialisme et ceux qui ont mis leur science au service de l'État national-socialiste. C'est cette deuxième catégorie que Walker examine, car même si ces savants n'étaient pas pour Hitler, leurs recherches et leur enseignement ont été tout de même exploités et transformés par les nazis⁷⁰.

L'un des points forts de Walker se situe au niveau de l'intégration du contexte social dans son interprétation de la science. Il l'illustre clairement par l'exemple des recherches nucléaires : la volonté de puissance sous le nazisme ne peut être comprise sans le contexte de la configuration du pouvoir avec la société en entier⁷¹. Walker affirme que la majorité des scientifiques voulaient être apolitiques, mais qu'ils ont tout de même sympathisé avec Hitler pour continuer de faire leurs recherches et pour être reconnus par le nouveau régime. D'ailleurs, l'historien évoque que la KWG s'était elle-même coordonnée à la mise au pas de 1933, car elle espérait ainsi éviter le contrôle des nazis dans l'institution⁷². Walker prend également l'exemple de l'Académie de Prusse, car ce n'était pas le régime nazi qui avait pris d'assaut l'Académie, mais bien l'Académie qui s'était

⁷⁰ Mark Walker, *Nazi Science. Myth, Truth, and the German Atomic Bomb*, New-York, Plenum Press, 1995, p. 2.

⁷¹ Edward L. Homze, « Book reviews », *The American Historical Review*, vol. 96, n° 4 (octobre 1991), p. 1229.

⁷² Walker, *op. cit.*, p. 16.

accommodée au régime. Les scientifiques ont préféré les purges racistes au lieu de perdre leur indépendance. Lorsque la guerre a éclaté, ces scientifiques ont mis volontairement leur profession au service de l'État pour l'effort de guerre à des fins patriotiques (Walker mentionne que patriotisme ne signifiait pas politisme), car ils supportaient les buts de l'impérialisme culturel allemand.

Walker certifie que la science nazie a continué d'être productive entre 1933 et 1945. Il y a toujours eu des scientifiques compétents qui ont fait des recherches de haute qualité. La position des savants était donc on ne peut plus ambivalente selon l'historien américain. Dans son ouvrage *Nazi Science. Myth, Truth, and the German Atomic Bomb*, Walker prend à ce niveau trois évènements pour montrer que même les institutions scientifiques ont été des victimes et en même temps des collaboratrices du régime. Il s'agit de la résignation publique de Einstein de ne pas retourner en Allemagne en 1933, les efforts du physicien Werner Heisenberg d'écarter Johannes Stark de l'Académie de Prusse ainsi que la transformation de cette même Académie à l'arrivée du mathématicien Vahlens et de l'implantation de la *deutsche Mathematik*⁷³. Cela a permis de voir que certains ont totalement résisté, d'autres ont collaboré, voire participé. Mais la plupart, comme Heisenberg, ont simplement voulu continuer de faire de la « bonne science ».

Walker s'est également penché sur un débat qui anime la communauté savante depuis de nombreuses années. Il s'agit de connaître la capacité des scientifiques allemands de l'époque à fabriquer une arme nucléaire. L'historien s'intéresse beaucoup à cette question, et surtout à la création du mythe qui s'est forgé à la suite de Hiroshima et de Farm Hall. Selon lui, plusieurs facteurs expliquent pourquoi la bombe n'a pas été construite. Tout d'abord, il est indéniable que l'ingérence de l'Armée a été un facteur important. Le gel des recherches dans les laboratoires sous prétexte de la lenteur de résultats positifs a freiné tout espoir chez les physiciens de réaliser une arme nucléaire. De plus, le fait que les scientifiques aient été appelés à combattre sur le front n'a pas aidé l'avancée des recherches. Enfin, la destruction des laboratoires par les Alliés et le rationnement

⁷³ *Ibid.*, p. 66.

du matériel scientifique ont été tout aussi néfastes⁷⁴. Pour Walker, il est très difficile de savoir si les scientifiques allemands ont essayé de faire une bombe ou non. Si l'on regarde les investissements reliés aux coûts d'un tel projet et la construction d'usines gigantesques pour pouvoir accueillir les réacteurs, alors il est possible d'affirmer que les scientifiques n'ont pas essayé de la fabriquer. Par contre, si l'on prend en considération la confection de substances qui sont reconnues pour être nécessaires dans les explosifs nucléaires et les efforts pour les réaliser rapidement sur une grande échelle, on arrive à la conclusion qu'ils ont bel et bien essayé⁷⁵. L'analyse du projet « Uranium » est le plus bel exemple pour montrer l'ambiguïté qui caractérisait les sciences « dures » allemandes sous le régime nazi.

Walker est un historien apprécié au sein de sa communauté et cela se voit dans les critiques qu'il y a à son égard. On le félicite pour la qualité de ses sources. L'historien fait toujours attention à ce que ses affirmations soient très bien documentées⁷⁶. Ses textes sont habilement écrits et ses jugements sont généralement nuancés. Walker est l'un des plus grands experts sur le sujet (près d'une vingtaine d'analyses ont été faites sur ces deux livres cités plus haut⁷⁷) et il a permis de montrer que les scientifiques allemands se sont mentis, à eux-mêmes et aux autres, afin de continuer à pratiquer leur profession après la Deuxième Guerre mondiale. Walker a aussi indiqué que l'environnement politique, économique, culturel et scientifique de l'Allemagne était différent du reste des pays occidentaux et cela a grandement influencé les recherches allemandes sur le projet nucléaire⁷⁸.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 206.

⁷⁶ Donald E. Thomas Jr., « Book reviews », *The Journal of Military History*, vol. 56, n° 2 (avril 1992), p. 312.

⁷⁷ Thomson Reuter, « ISI of Knowledge », [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/summary.do?qid=66&product=WOS&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch (Page consultée le 04 avril 2008).

⁷⁸ Homze, *op. cit.*, p 1229.

Kristie Macrakis :

Kristie Macrakis, professeure d'histoire des sciences à l'Université du Michigan, a été tout aussi intriguée que son confrère par les sciences naturelles sous le nazisme. Par contre, elle s'est concentrée davantage sur la réponse de la KWG à la politique du national-socialisme ainsi qu'à la transformation de ses structures et de ses recherches. Elle a donc analysé les rapports que la KWG a entretenus avec les différentes instances étatiques et avec le reste de la société dans son livre *Surviving the Swastika, Scientific Research in Nazi Germany*. L'historienne corrobore les interprétations historiographiques actuelles en mentionnant que l'exode de nombreux scientifiques n'a pas diminué le dynamisme de la science allemande. Il est évident que cela l'a affectée, mais une science de haute qualité a continué d'exister sous le national-socialisme. « In the Society's case the purges did not decimate its strengths as may have been expected ; expect for one case (Fritz Haber's successor), the Society found high caliber scientists to continue the Society's traditions »⁷⁹. L'historienne affirme même que le national-socialisme avait intensifié et accéléré les recherches scientifiques⁸⁰. Ceci est dû au fait que la KWG était une institution de prestige et que sa notoriété était internationale⁸¹. Les nouveaux arrivants au pouvoir en avaient conscience et ne pouvaient pas y faire abstraction. Il a donc fallu faire avec la science.

Macrakis appuie les thèses de Walker en ce qui a trait à la polycratie du nazisme. Ce régime totalitaire était constitué de plusieurs blocs de pouvoir et l'auteure stipule que la KWG a trouvé les failles de son système. Elle n'a donc pas eu de mal à manœuvrer parmi toutes ces agences de compétitions et a continué ainsi d'être une science 'normale'. Elle pouvait interagir avec les quatre centres de pouvoir (soit le Parti, le service civil, l'industrie et l'armée) tout en ayant une relation différente avec chacun. Macrakis relate que c'est le pouvoir

⁷⁹ Kristie Macrakis, *Surviving the Swastika, Scientific Research in Nazi Germany*, New-York, Oxford University Press, 1993, p. 200.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 4.

⁸¹ L'historienne mentionne que la baisse de prestige de la science allemande n'était pas due à l'avènement du régime nazi, mais plutôt à l'augmentation du pouvoir de la communauté scientifique américaine qui a pris les dessus à tous les niveaux. *Ibid.*, p. 62.

industriel qui a été le plus utile pour tisser des liens avec le III^e Reich. Cela lui a permis d'avoir plus de financement. La KWG a survécu à la nazification grâce à la nature et au caractère inhérent de l'institution. Le fait qu'elle était distincte du milieu éducationnel y a fortement contribué aussi⁸².

Pourtant, ce n'est pas parce que l'Institut n'était pas nazifié que ses membres étaient blancs comme neige. Macrakis relate qu'il était commun de voir des adhésions au parti ou dans les associations de professeurs allemands afin d'avoir une carrière plus prometteuse. Plusieurs scientifiques de l'Institut provenaient des universités et c'est pour cela qu'il y a eu autant de scientifiques inscrits dans les associations de professeurs⁸³. Néanmoins, Macrakis tient à souligner qu'il faut faire attention à ces statistiques et qu'il faut plutôt regarder leur date d'inscription, leur motivation et leur profil politique. Bien que certains aient été nazis, la majorité étaient des scientifiques sérieux qui voulaient continuer leurs recherches sans être dérangés.

Les critiques envers l'ouvrage *Surviving the Swastika* sont mitigées. Si pour quelques uns il s'agit d'un excellent livre, plusieurs trouvent qu'il y a beaucoup d'erreurs (sur onze critiques, plus de la moitié ne sont pas en sa faveur⁸⁴). Anson Rabinbach félicite l'historienne pour son analyse très bien documentée. Richard Hunt quant à lui mentionne qu'elle a posé des questions importantes en ce qui concerne l'avancement scientifique dans un régime totalitaire. Son approche chronologique a permis de montrer les contrastes et de comparer la recherche scientifique sous la période wilhelmienne, weimarienne et hitlérienne. Elle a mis clairement en évidence les différents intérêts et les rôles des scientifiques, des industriels et de l'État⁸⁵. Or, les qualités s'arrêtent là. Toutes les critiques lui ont reproché de ne pas utiliser adéquatement les sources secondaires, et d'en laisser même de côté. Il y a également quelques erreurs factuelles, qui devraient être

⁸² *Ibid.*, p. 5.

⁸³ *Ibid.*, p. 196.

⁸⁴ Thomson Reuter, « ISI of Knowledge », [En ligne] [http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=70&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue\(summary_mode\)=GeneralSearch&page=2](http://apps.isiknowledge.com/summary.do?product=WOS&qid=70&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch&formValue(summary_mode)=GeneralSearch&page=2) (Page consultée le 04 avril 2008).

⁸⁵ Mitchell G. Ash, « Book reviews », *Isis*, vol. 85, n° 4 (décembre 1994), p. 727.

parfaitement maîtrisées pour une historienne de son calibre. Après avoir lu cet ouvrage, on peut affirmer que les critiques mentionnées ci-haut sont tout à fait justifiées. Néanmoins, *Surviving to the Swatiska* permet « [...] to give a concrete evidence of how some scientific research actually flourished in the Nazi state and how some scientists found congenial sanctuary for the work in a relatively autonomous research group like the KWS »⁸⁶.

L'historiographie française :

Serge Guérout :

Science et politique sous le Troisième Reich de Serge Guérout est le premier ouvrage d'un historien français à traiter des rapports entre la science et le nazisme sur le plan institutionnel, individuel et idéologique. Guérout a des idées très arrêtées sur le sujet. Tout d'abord, il relate que le national-socialisme avait beaucoup de mépris envers la science parce que celle-ci était politiquement neutre, et par conséquent inutile. Mais il mentionne que la science ne s'est pas arrêtée pour autant en 1933. Selon lui, c'est le niveau international de la science allemande qui a empêché les nazis de formuler une autre loi comme celle du 7 avril 1933⁸⁷.

Guérout met également l'accent sur le projet de recherche de l'arme nucléaire. Même un tel projet n'a pas été suffisant pour attirer l'estime des nationaux-socialistes.

« D'une façon générale, il n'est pas sûr du tout qu'une grande découverte scientifique confère à la science une importance politique. [...] il faut bien admettre que les scientifiques ont toujours eu du mal à se faire entendre du pouvoir et si la découverte de Hahn et Strassmann a inauguré à terme une ère nouvelle dans les rapports entre la science et la politique, il n'en demeure pas moins qu'elle ne changea guère dans l'Allemagne du

⁸⁶ Richard M. Hunt, « Reviews », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 26, n° 2 (automne 1995), p. 313.

⁸⁷ Serge Guérout, *Science et politique sous le Troisième Reich*, Paris, Éditions Ellipses, 1992, p. 5-6.

III^e Reich la piètre estime dans laquelle le régime tenait la recherche »⁸⁸.

Toutefois, la passion de leur discipline tenait à cœur les scientifiques et c'est pour cela que plusieurs ont adhéré, ou du moins n'ont pas protesté, au régime⁸⁹.

Guérout aborde également le programme de recherche et développement ainsi que la science militaire allemande. Cela a fortement diminué la qualité de l'enseignement supérieur, car les professeurs en place en 1933 ont été remplacés par des incompetents lors de la mise au pas. « Tout comme des grands noms de la science allemande disparurent des instituts et furent remplacés par des personnages insignifiants, des matières scientifiques fondamentales furent négligées au profit « d'études » futiles [...] »⁹⁰. Toutefois, Guérout mentionne que même avec cette baisse de qualité, il est impossible de dire que la science a périclé sous le III^e Reich. Si les scientifiques n'ont pas construit de bombe nucléaire, c'est surtout faute de moyens financiers, de manque d'équipements et de laboratoires, ainsi que la perspective d'une guerre qui ne durerait pas assez longtemps pour voir la réalisation d'un tel projet⁹¹.

Il a été impossible de trouver des critiques sur l'ouvrage de Guérout⁹². Néanmoins, il est possible d'affirmer, à la lumière de ma lecture, que plusieurs de ses thèses font partie de l'ancienne historiographie. Tout d'abord, bon nombre de ses confrères actuels le contredisent dans son affirmation que le national-socialisme méprisait absolument la science. Même si cette discipline ne constituait pas une priorité pour les nazis, ceux-ci s'étaient rendus compte assez rapidement de l'utilité de plusieurs matières scientifiques afin d'arriver à leurs objectifs. De plus, Guérout se contredit lorsqu'il est question de la qualité de la science. En effet, l'historien affirme dans son introduction que la science ne s'est

⁸⁸ *Ibid.*, p. 72.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 163.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 99.

⁹¹ *Ibid.*, p. 141-142.

⁹² Thomson Reuter, « ISI of Knowledge », [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/WOS_GeneralSearch_input.do?product=WOS&SID=4C74705m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch (Page consultée le 25 avril 2008).

pas arrêtée avec l'avènement du nazisme et qu'elle n'a pas diminué durant l'ère hitlérienne. Or, Guérout stipule à deux endroits que les scientifiques renvoyés en 1933 ont été remplacés par des incompetents, lorsqu'ils ont été remplacés... L'auteur mentionne que la mise au pas a été catastrophique, car il n'y avait plus de main-d'œuvre scientifique. Alors comment cela se fait-il que des scientifiques incompetents aient pu produire une science de qualité ? Lorsqu'on fait le tour des différentes interprétations de ce sujet, on s'aperçoit que le travail de Guérout est assez subjectif et qu'il faut avoir en mémoire les thèses des autres historiens pour être capable de relativiser celles présentées dans cette partie. Néanmoins, plusieurs sections de son ouvrage sont tout de même représentatives de l'historiographie actuelle et sont plus nuancées. C'est pour cela qu'il a été décidé d'inclure cette étude dans ce chapitre, d'autant plus qu'il s'agit de la communauté historique française et que celle-ci ne se penche habituellement pas sur cette question.

L'analyse de tous ces ouvrages, tant ceux faisant référence aux sciences biomédicales que ceux portant sur les sciences naturelles allemandes, a permis d'avoir un bon éventail de la revue de la littérature qu'il y a à l'heure actuelle. Mais cet aperçu concerne principalement les monographies. Or, on se rend compte que l'historiographie de ce champ d'étude se diversifie au profit d'analyses beaucoup plus précises qui se retrouvent en particulier dans les périodiques et dans les ouvrages collectifs.

La diversification de l'histoire des sciences allemandes :

Depuis près d'une trentaine d'années, les sciences allemandes sous le nazisme font l'objet d'articles ou d'essais. En ce qui concerne les articles de périodiques, les auteurs se concentrent sur un sujet bien précis et relatent surtout les grandes lignes de leurs interprétations⁹³. Les revues spécialisées en histoire des sciences

⁹³ Par exemple, lorsque Mark Walker a écrit l'article « La physique sous le Troisième Reich » dans *La Recherche*, il explique beaucoup plus superficiellement le mouvement de la *deutsche Physik* et la bataille qu'il y a eu au sein de la physique allemande durant l'entre-deux-guerres que

publient quant à elles des articles plus approfondis. Les essais de cette catégorie sont les plus appréciés, car ils sont un très bon compromis entre un résumé et une monographie. À ce titre, plusieurs essais ont été utilisés dans ce chapitre lorsqu'il était impossible d'obtenir un ouvrage en particulier. Il est notamment question des articles de Sheila Weiss dans *Isis* et *Osiris* qui ont permis d'avoir une version abrégée de son livre *Race Hygiene and National Efficiency: the Eugenics of Wilhelm Schallmayer*⁹⁴.

Les ouvrages collectifs correspondent à un autre type d'œuvres. L'avantage de ceux-ci se trouve dans la diversification des textes présentés. Il est alors possible de voir dans un même livre un énoncé sur l'insertion des lois raciales dans les manuels scolaires et d'en avoir un autre sur l'accommodation des physiciens de l'Université de Hambourg. Plusieurs ouvrages collectifs ont été publiés depuis les années 1990 sur l'histoire des sciences allemandes. Cependant, des contraintes méthodologiques nous ont obligé encore une fois à faire des choix. Il a donc été décidé d'étudier un ouvrage de l'historiographie francophone et un de l'historiographie anglophone afin de donner un bref modèle d'un tel ouvrage⁹⁵.

Renneberg et Walker font un ouvrage collectif :

Depuis maintenant une quinzaine d'années, Walker publie régulièrement des ouvrages collectifs. Le premier de la série a été coécrit avec l'Allemande Monika Renneberg et s'intitule *Science, Technology and National Socialism*. Ce travail d'équipe se voulait avant tout un ouvrage d'ensemble afin de voir comment la science a réagi à l'arrivée de Hitler au pouvoir. En écrivant ce livre, Renneberg et Walker ont voulu démontrer à quel point la science allemande était impliquée dans un système technocratique. Pour se faire, les deux historiens se sont posés

dans son ouvrage *German National Socialism and the Quest for Nuclear Power* où il a pris le temps de relater la vie de Lenard et Stark.

⁹⁴ Les deux périodiques les plus reconnus à ce sujet sont justement *Isis* et *Osiris* pour les revues anglophones. La revue *Histoire des Sciences* correspond à leur homologue en français. Bien qu'étant une revue scientifique de vulgarisation, *La Recherche* publie à l'occasion des articles forts attrayants sur l'histoire des sciences où des historiens reconnus comme Walker, Massin ou Thuillier ont déjà écrit quelques pages.

⁹⁵ L'objectif de ces deux analyses n'est pas de voir tout ce qui est mentionné dans les essais, mais bien de comprendre l'utilité d'un tel ouvrage dans sa forme d'interprétation condensée.

trois grandes questions, à savoir comment les scientifiques sont ‘tombés’ sous Hitler, si le régime nazi a accéléré ou obstrué l’élan vers la technocratie et enfin comment cette dernière a affecté la science et l’ingénierie⁹⁶. Les auteurs ont structuré leur ouvrage en faisant une investigation de la science et de la technologie sous Hitler. Ainsi, ils ont expliqué un concept cher à leurs yeux, la technocratie⁹⁷. De plus, ils ont identifié la structure du national-socialisme, car les historiens affirment qu’elle fournissait un aperçu de la science et de la technocratie. Les auteurs déclarent d’ailleurs que la communauté savante est devenue un cartel très important après la remilitarisation du Reich en 1936, pour le plaisir d’un bon nombre de scientifiques⁹⁸.

Afin de montrer l’imbrication des scientifiques dans ce système technocratique, les deux directeurs de recherche ont fait appel à des historiens renommés dans leur champ d’études respectif. La première partie de leur ouvrage traite de différents aspects de la technocratie sous le national-socialisme. Andreas Heinemann-Gruder s’est concentré sur les motivations personnelles des ingénieurs allemands qui ont travaillé dans les recherches militaires sous le nazisme et après la guerre. Michael Neufeld a repris quant à lui le projet de recherche des missiles. Ce projet n’était presque pas développé sous Weimar, mais il est rapidement entré dans la Big Science après 1945⁹⁹. La deuxième partie, et la plus importante, se penche sur plusieurs disciplines scientifiques analysées individuellement. Il y est question de la recherche en aéronautique, de l’organisation spatiale, du rôle de la KWG, de la biologie, de l’hygiène raciale dans son ensemble, de la psychologie holistique, de la mécanique quantique, de la

⁹⁶ Monika Renneberg et Mark Walker, *Science, Technology and National Socialism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 1.

⁹⁷ Cette thèse a été élaborée en premier lieu par le politicologue Franz Neumann [Allemand d’origine, Neumann s’exile après avoir été emprisonné pendant un mois en 1933. Il est considéré comme étant l’un des fondateurs de la science politique moderne de la RFA]. La technocratie correspond habituellement à la gestion de la société par des experts techniques. Le gouvernement nazi est caractérisé par la présence de plusieurs cartels. Certains étaient plus influents que d’autres. Même si ces différents cartels ont coopéré à l’occasion, ils étaient toujours en compétition pour avoir le plus de pouvoir possible. Pour Walker et Renneberg, le régime nazi n’aurait pas pu voir le jour sans la présence de ce système. À ce niveau, les scientifiques ont été des acteurs dans cette technocratie et non pas de simples outils.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 18-19.

chimie et des mathématiques. Finalement, la dernière section se consacre particulièrement aux comportements de certains scientifiques, notamment les mathématiciens. Tous ces essais ont permis de faire un livre attirant et ont mis en avant les structures de pouvoir analysées au début du recueil par Renneberg et Walker.

Malgré la collaboration de plusieurs historiens, il a été assez difficile de trouver des critiques. À peine huit analyses ont été écrites sur cet ouvrage collectif¹⁰⁰. La plus grande qualité que l'on attribue à *Science, Technology and National Socialism* est le concept innovateur de technocratie de Franz Neumann que Renneberg et Walker ont refaçonné à leur manière¹⁰¹. Toutefois, on mentionne que le livre manque d'originalité, car il s'agit d'un sujet qui est de plus en plus populaire lors de sa publication en 1994. Nonobstant, il est dit que ce livre a remis les bases des différentes interprétations qu'il y a eu depuis le début des années 1980.

***La science sous le Troisième Reich* dirigé par Josiane Olf-Nathan :**

Suite à un colloque organisé en 1992, Josiane Olf-Nathan, professeure des sciences à l'Université de Strasbourg, a décidé de recueillir les textes utilisés par les conférenciers afin de montrer la responsabilité de la science en tant que sous-système social étant en interaction constante avec le reste de la société. Cela a donné le collectif *La science sous le Troisième Reich. Victime ou alliée du nazisme ?* Pour cette directrice, plusieurs raisons expliquent l'assujettissement des scientifiques au régime : le conservatisme légaliste où les intellectuels allemands ne se voyaient pas enfreindre les règles et la présence d'un nationalisme très fort où la science et l'industrie étaient considérées comme la survie du pays.

¹⁰⁰ Thomson Reuter, « ISI of Knowledge », [En ligne] http://apps.isiknowledge.com/summary.do?qid=73&product=WOS&SID=4C747O5m8DEdmpAHb6d&search_mode=GeneralSearch (Page consultée le 28 mars 2008).

¹⁰¹ Paul Weindling, « Shorter notices », *The English Historical Review*, vol. 111, n° 442 (juin 1996), p. 808.

« De ce fait, c'est au service de l'industrie et de la guerre que durent se mettre les scientifiques. [...], ils [les scientifiques] prirent pour une victoire de « la » science ce qui était en fait l'assujettissement au régime national-socialiste et à ses objectifs »¹⁰².

Pour montrer cette subordination, Olf-Nathan a rassemblé onze essais qui portent sur différents aspects de la science allemande. Il y est question des mathématiques, de la physique, de l'hygiène raciale qui a conduit au génocide et du désir de *Lebensraum* cher à Hitler et aux dirigeants nazis. Toutes ces disciplines ont été analysées d'un point de vue différent selon les auteurs et cela a permis de voir les diverses interprétations qu'il y a sur un même sujet. Bien évidemment, le fond de l'analyse est commun, en ce sens qu'il y a une volonté d'établir les interactions que la science et sa communauté ont eu avec le reste de la société. *La science sous le Troisième Reich* est certainement le collectif francophone le plus complet sur les interactions des disciplines (prises individuellement) avec le contexte socio-politique de l'époque. Or, le champ d'investigation a quelque peu dévié de cette trajectoire depuis quelques années pour s'attarder davantage aux réactions des structures institutionnelles lors de la prise du pouvoir des nazis en 1933.

Un numéro d'une revue scientifique consacré uniquement à la KWG :

En 2005, la revue *Osiris* a voué une édition entière à l'interaction de la science et du politique en temps de guerre. Dirigée par Carola Sachse et Mark Walker, l'édition s'intitulait « Politics and Science in Wartime. Comparative International Perspectives on the Kaiser Wilhelm Institute ». L'ouvrage part du postulat que la science et le politique ne font pas que s'influencer mutuellement. Ils sont des ressources essentielles l'un pour l'autre. Les scientifiques sont des victimes, mais également les confidents du politique. Les deux historiens ont voulu montrer l'interdépendance de la science et du domaine militaire. En utilisant une histoire comparative des institutions scientifiques, ils ont fait voir

¹⁰² Josiane Olf-Nathan, dir., *La science sous le Troisième Reich. Victime ou alliée du nazisme?* Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 22.

comment l'État a mobilisé ces institutions pour leurs objectifs nationaux¹⁰³. Par cette histoire comparative, on arrive à la conclusion que la KWG a été influencée politiquement et idéologiquement par le nazisme, mais elle n'était pas forcément enthousiaste à servir le régime. Les directeurs de l'Institut voulaient simplement obtenir du financement, détourner la critique et entretenir leurs propres intérêts. Par l'analyse des différentes disciplines scientifiques des pays étudiés, les auteurs ont démontré que si les scientifiques allemands ont accommodé leurs recherches en fonction des politiques national-socialistes, et bien ce sont tous les scientifiques qui ont fait (et font encore) des accommodations similaires et ce, peu importe le type de régime politique¹⁰⁴. Cette histoire comparée a eu le grand avantage de montrer la science dans plusieurs pays tout en ayant un objectif central : l'accommodation de la science envers l'État pour son propre intérêt.

Conclusion :

Ce chapitre a permis de dresser un tour d'horizon relativement complet sur l'évolution des interprétations qu'il y a depuis une trentaine d'années dans l'historiographie des sciences allemandes sous le III^e Reich. Les scientifiques n'étaient plus les victimes d'un régime brutal, mais bien des outils assez coopératifs... Le contexte social et politique du début du XX^e siècle est dorénavant une évidence et constitue une mise en contexte d'un bon nombre d'ouvrages. Sans la peur toujours constante de dégénérescence de la population présente à la fin du XIX^e siècle, la propagation des théories d'eugénisme et d'hygiène sociale n'aurait pas eu autant d'échos. Les nazis n'étaient donc pas à l'origine des théories concernant l'hygiène sociale et raciale. Bien évidemment, il y a des divergences d'opinions au sein de la communauté historienne, comme par exemple Ute Deichmann qui contredit la thèse de Macrakis par rapport au fait que les recherches ont été plus intensives dans les KWG parce que ces instituts étaient

¹⁰³ Il est à noter que les analyses faites dans cet ouvrage ne font pas toutes référence à l'Allemagne hitlérienne. Si celles-ci sont majoritaires, certains articles traitent aussi des autres régimes totalitaires, soit l'URSS, le Japon, et l'Italie fasciste, pour comparer les différentes réactions de la communauté scientifique.

¹⁰⁴ Carola Sachse et Mark Walker, « Politics and Science in Wartime. Comparative International Perspectives on the Kaiser Wilhelm Institute », *Osiris*, 2nd series, vol. 20 (2005), p. 15.

semi-privés et que leurs scientifiques avaient par conséquent plus de libertés. Pour Deichmann, les recherches ont continué tout autant dans les universités, et si les KWG ont fait des recherches, c'est grâce au financement de l'État¹⁰⁵.

De façon générale, la littérature actuelle stipule que la science sous le nazisme n'était pas de la pseudo-science, que les scientifiques ont collaboré avec le régime à des fins d'intérêts personnels et que le principal désir de cette accommodation était avant tout de continuer à faire de la science, peu importe le régime. La volonté de vérité et d'objectivité des historiens contemporains a eu raison de la confortabilité et du prestige moral et professionnel des personnalités supposément apolitiques. Comme Sachse et Walker l'ont démontré, cette coopération entre la communauté savante allemande et le régime hitlérien ne faisait pas exception.

¹⁰⁵ En effet, les KWG ont eu plus de financement pour la recherche en biologie que les universités œuvrant dans la même discipline. La recherche scientifique était considérée comme un devoir national et les KWG étaient des institutions scientifiques éminentes qui répondaient le mieux à cette tâche.

CONCLUSION

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la responsabilité des savants allemands dans la politisation des sciences a causé un débat intéressant. Plusieurs historiens des sciences se sont questionnés afin de déterminer si les scientifiques avaient réellement collaboré avec le régime hitlérien. Trois époques bien distinctes nous ont permis de voir les différents courants historiographiques qui ont eu préséance au cours des soixante dernières années.

À la lumière de notre analyse, il est possible d'arriver à plusieurs constats. Tout d'abord, la communauté internationale n'est pas du tout intéressée à la communauté scientifique allemande lors des quinze premières années suivant la fin du conflit. Seulement deux personnes, Weinreich et Mitscherlich, se sont insurgés contre le rôle du *scholarship* allemand dans le régime nazi. Les raisons de ce silence pour *Hitler's Professors* pouvaient être attribuées au fait que Weinreich a publié son étude alors que le procès de Nuremberg n'était même pas encore terminé et que certains ont vu ce récit comme une attaque à l'égard de toute une communauté. Or, le rapport de Mitscherlich ne s'est pas rédigé dans les mêmes circonstances. Allemand d'origine, Mitscherlich ne gagnait rien en rapportant les atrocités du régime nazi. Pourtant, il s'est fait un devoir de le faire. L'édition, publiée en allemand, aurait dû rejoindre un bon nombre de gens. Mais le gouvernement de la RFA a tout fait pour que cet ouvrage ne soit pas divulgué au grand jour. Si l'un est passé malencontreusement dans l'oubli, l'autre a été délibérément effacé (au plaisir des scientifiques concernés qui ne tenaient pas du tout à s'expliquer en public et qui voulaient passer à autre chose). Les autorités alliées en place ne semblaient pas leur en tenir rigueur, car elles avaient conscience de l'utilité de ces chercheurs dans un contexte de guerre froide¹.

¹ Le scientifique Werner von Braun en est certainement le meilleur exemple. À la tête du projet des missiles allemands (les V-1 et les V-2) durant la guerre, von Braun s'est rendu aux

Cette constatation est évidente pour tout gouvernement en place à l'époque. Il aurait été déplacé d'accuser des savants qui travaillaient dorénavant sur des projets en vue d'une guerre probable entre les deux superpuissances de l'époque. Par contre, le gouvernement de la RDA a été plus ferme par rapport aux crimes nazis commis au sein de la communauté scientifique allemande, au début des années 1950 à tout le moins.

Le procès de Eichmann en 1961 a été un événement important pour l'historiographie des sciences allemandes, car il a officiellement révélé au monde entier l'ampleur des atrocités nazies. À partir de cet instant, il est devenu primordial de connaître les horreurs commises au nom du peuple allemand². Se faisant, ce sont surtout les victimes des camps de concentration et d'extermination qui ont été mises en avant. Le débat éthique dû aux progrès de la génétique a également favorisé la recrudescence de la responsabilité de la science. La peur de revoir la volonté d'une race « pure » a poussé les scientifiques et les historiens à débattre de la culpabilité des scientifiques allemands sous le III^e Reich. Fait intéressant, ce ne sont pas nécessairement les Allemands qui se sont penchés le plus sur cette question. Les principales thèses des historiens allemands imputaient généralement la faute à Hitler et affirmaient que les scientifiques qui avaient participé aux différents programmes nazis n'étaient que des pseudo-scientifiques. Même l'historien Karl D. Bracher, qui a fait l'étude la plus complète sur le sujet à cette époque, rejoignait en grande partie les thèses de ses confrères. Tout était imputable au régime. Cette interprétation victimaliste est largement diffusée en RFA. Les historiens américains (ou travaillant aux États-Unis), ont été plus loquaces que leurs confrères allemands. S'il est largement question de l'antisémitisme, certains historiens commençaient à mentionner la responsabilité des

Américains lors de la défaite de l'Allemagne. Les autorités américaines l'ont accueilli à bras ouverts et il est rapidement devenu l'un des scientifiques les plus influents du pays grâce à ses recherches sur les fusées spatiales qui ont permis aux Américains de gagner la course de l'espace contre les Soviétiques.

² Les Allemands des années 1960 ont été accusés par la communauté internationale de culpabilité collective en ne s'opposant pas aux crimes perpétrés. La faute n'était plus imputée uniquement aux dirigeants nazis, mais à l'ensemble du peuple allemand.

scientifiques dans ce contexte. Joseph Haberer a proposé un nouveau débat lorsqu'il a affirmé que la science était une entreprise sociale et influencée par les jeux politiques. Les grands scientifiques allemands n'étaient tout simplement pas prêts à perdre leur influence dans leur communauté et ils ont préféré collaborer avec le nazisme. L'historien anglais David Irving s'est également lancé dans le débat. Bien qu'il n'ait pas avancé d'éléments nouveaux, son analyse plus critique des événements a permis une ouverture dans l'historiographie. Les historiens français semblent toutefois moins intéressés au sujet. Une évolution de l'interprétation commence à voir le jour dans le milieu des années 1970. L'antisémitisme, sujet de prédilection au début des années 1960, laisse la place à la responsabilité des scientifiques.

Le changement d'interprétation qui s'opère en histoire des sciences à la fin des années 1970 et au début des années 1980 a influencé l'historiographie des sciences allemandes. Dorénavant, le contexte social est intégré dans tout analyse, car on se rend compte de l'importance des événements sociaux. En ce sens, Alan Beyerchen a révolutionné l'interprétation historique avec son ouvrage *Scientists under Hitler*, qui s'attardait à une communauté souvent oubliée, les physiciens. Beyerchen est le premier à déclarer que les scientifiques allemands ont été pris dans l'engrenage de leurs propres convictions. Il affirme que la lutte entre les dirigeants idéologiques du parti et la bureaucratie étatique a permis à la *deutsche Physik* de s'implanter et a ainsi favorisé une pseudo-science. Plus important encore, la conviction d'être apolitique a amené les scientifiques à continuer leurs recherches, ce qui a facilité une coopération avec le régime hitlérien. Beyerchen est le premier à réellement intégrer et à expliquer l'environnement socio-politique des scientifiques allemands. La publication de *Scientists under Hitler* constitue un événement important en soi, car il marque la rupture entre l'ancienne et la nouvelle historiographie. La responsabilité des scientifiques allemands n'est plus blanche ou noire. Les scientifiques n'ont pas été seulement nazis ou anti-

nazis. Le contexte dans lequel ils ont vécu a eu une grande incidence sur leur comportement.

Les années 1980 ont amené une différenciation disciplinaire dans l'interprétation historique. Les historiens de la nouvelle génération font dorénavant une distinction entre la science bio-médicale, les sciences « dures » et les sciences sociales. Ainsi, leurs analyses sont plus précises et détaillées. L'Allemand Benno Müller-Hill a été le premier à s'intéresser aux sciences bio-médicales et à affirmer que les médecins étaient enthousiastes à l'instauration de l'hygiène raciale. Bien que ces analyses ne correspondaient pas aux paramètres historiques habituels, ce biologiste a tiré des conclusions importantes sur la responsabilité de ses collègues. C'est ainsi qu'une génération plus tard, et à la même Université de Cologne, Ute Deichmann en est venue à la conclusion que la biologie, contrairement à la croyance voulant que le régime nazi était contre le développement scientifique, a bénéficié d'un grand soutien financier étatique. Le nombre des interprétations n'a fait qu'augmenter depuis. Paul Weindling a poussé l'analyse de Müller-Hill davantage et a permis de prouver que l'hygiène sociale et l'eugénisme, deux concepts présents dès le XIX^e siècle, ont dévié en hygiène raciale lors de l'arrivée des nazis au pouvoir. Les historiens américains sont venus appuyer les thèses de Weindling en abordant des facettes différentes du sujet. Sheila Weiss l'a prouvé en analysant la vie de Wilhelm Schallmayer, l'un des fondateurs de l'eugénisme allemand. Pour Proctor, les scientifiques ont élaboré eux-mêmes les théories raciales. Benoît Massin, l'un des rares Français à se pencher sur la question, suit les traces de Weindling, mais est beaucoup plus catégorique lorsqu'il est question de l'enthousiasme des scientifiques dans l'exécution des lois raciales.

L'historiographie des sciences physiques diffère quelque peu de l'interprétation des sciences bio-médicales. Si tous les médecins ont été responsables des mesures raciales, les scientifiques, principalement les physiciens, ont simplement voulu continuer à faire leurs recherches. Les historiens américains sont ceux qui se penchent le plus sur cette partie de

l'historiographie. Pour Mark Walker, le contexte social est indissociable du comportement des scientifiques. Même si la majorité des savants voulaient être apolitiques, ils ont tout de même sympathisé avec Hitler pour continuer leurs recherches. Qui plus est, Walker affirme que la physique allemande était loin d'être pseudo-scientifique et que des physiciens de renommée internationale ont fait progresser la physique sous le Troisième Reich. Quelques historiens se sont penchés également sur la question, mais ils rejoignent principalement les thèses étoffées de Walker. L'historiographie française reste toutefois à l'écart de ces interprétations et tend plutôt à affirmer que l'avènement du nazisme a fait baisser la qualité de la science. L'historiographie britannique quant à elle ne semble pas se positionner sur ce sujet.

Cette évolution historiographique montre que les historiens, tout comme les scientifiques allemands sous le Troisième Reich, sont influencés par leur contexte. La reconstruction de l'Europe dans les années 1950, la prise de conscience des scientifiques suite aux bombardements nucléaires, le procès Eichmann, la mise en question de la génétique, la fin du conflit générationnel ne sont que les exemples les plus évidents de cette influence. Il est alors possible d'affirmer que le silence historiographique du sujet étudié dans les années 1950 reflète le désintéressement de la population. L'historiographie victimaliste qui s'ensuit vient du débat de l'implication des scientifiques dans un projet encouragé par l'État, en l'occurrence l'arme nucléaire. Il a donc fallu se positionner pour savoir si les scientifiques étaient politisés ou non. L'explication des scientifiques allemands voulant que seulement quelques scientifiques aient été de connivence avec le régime nazi a amené une interprétation tranchée. Les scientifiques nazis ont fait de la pseudo-science et ceux anti-nazis ont continué à faire de la bonne science. Le détachement des nouveaux historiens quant aux événements du III^e Reich a permis une analyse beaucoup plus critique de cette époque et c'est à partir de cet instant qu'est établi la complicité des scientifiques bio-médicaux à la dictature hitlérienne.

L'évidence des relations sociales depuis les trente dernières années est également un facteur temporel qu'il est important de mentionner.

Contre toute attente, l'appartenance territoriale des historiens n'a pas eu une grande influence dans les interprétations historiques. Le contexte de la guerre froide n'a pas été un facteur déterminant. Les historiens occidentaux se sont certainement plus intéressés au sujet étudié que les historiens du bloc de l'Est³, mais il n'y a pas eu de divergence d'opinions flagrante. Si la culpabilité des scientifiques a été mise en avant dans les années 1950, cela ne fut que de courte durée, car les scientifiques allemands ont été tout autant utile du côté Ouest que du côté Est. Il a donc été possible de voir que tous les historiens cités avaient une ligne de pensée directrice selon l'époque étudiée et non pas selon l'appartenance au pays.

L'objectif principal de ce mémoire a été de présenter l'évolution historiographique d'un sujet controversé et toujours actuel, et les facteurs qui ont influencé ces interprétations. Toutefois, cette analyse n'est pas complète. La non-compréhension de l'allemand m'a contraint à analyser les livres en anglais et en français uniquement. Des historiens allemands importants n'ont donc pas pu être mentionnés. Un aperçu de l'historiographie émanant des historiens russes aurait également été intéressant, car ces derniers ont eu accès à des sources que les historiens occidentaux commencent à peine à éplucher. Malheureusement, l'obstacle de la langue a encore une fois empêché d'explorer cette partie. Cela amènerait de nouvelles pistes de recherches pour une interprétation plus poussée.

³ Il est question ici des historiens de la RDA et non pas des historiens russes en tant que tel qui n'ont pas été étudié dans ce mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux:

BERENBAUM, Michael. *The Holocaust Chronicle A History in Words and Pictures*. Lincolnwood, Publications International, Ltd., 2003. 765 pages.

KOLB, Eberhard. *The Weimar Republic*. London, Routledge Editions, 2005. 292 pages.

LOWE, Norman. *Mastering Twentieth-Century Russian History*. New York, Editions Palgrave, 2002. 496 pages.

Monographies :

BEYERCHEN, Alan D. *Scientists under Hitler. Politics and the Physics Community of the Third Reich*. New-Haven, Yale University Press, 1978 [1977]. 287 pages.

BRACHER, Karl Dietrich. *The German Dictatorship. The Origins, Structure, and Effects of National-Socialism*. New-York, Praeger Publishers, 1970. 553 pages.

CONTE, Édouard et Cornelia Essner. *La quête de la race : une anthropologie du nazisme*. Paris, Éditions Hachette, 1995. 451 pages.

CUNY, Hilaire. *Werner Heisenberg et la mécanique quantique*. Paris, Éditions Seghers, 1966. 191 pages.

DEICHMANN, Ute. *Biologists under Hitler*. Cambridge, Harvard University Press, 1996. 258 pages.

DREYFUS, François-Georges. *Le III^e Reich*. Paris, Éditions de Fallois, 1998. 351 pages.

GASSERT, Philip et Alan E. Steinweis. *Coping with the Nazi Past. West German Debates on Nazism and Generational Conflict, 1955-1975*. New York, Berghahn Books, 2006. 350 pages.

GOUDSMIT, Samuel. « Alsos ». *The History of Modern Physics : 1800-1950*, vol.1 (1988 [1947]). 259 pages.

GRAHAM, Loren R. *The Soviet Academy of Sciences and the Communist Party, 1927-1932*. Princeton, Princeton University Press, 1967. 255 pages.

GRAHAM, Loren R. *Science, Philosophy and Human Behavior in the Soviet Union*. New-York, Columbia University Press, 1987. 565 pages.

GRAHAM, Loren R. *Science and the Soviet Social Order*. Cambridge, Harvard University Press, 1990. 443 pages.

GRAHAM, Loren. R. *Science in Russia and the Soviet Union. A Short History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993. 320 pages.

GRAHAM, Loren R. *What Have We Learned About Science and Technology from the Russian Experience?* Stanford, Stanford University Press, 1998. 177 pages.

GROSS SOLOMON, Susan et Linda L. Lubrano. *The Social Context of Soviet Science*. Boulder, Westview Press, 1980. 240 pages.

GUÉROUT, Serge. *Science et politique sous le Troisième Reich*. Paris, Éditions Ellipses, 1992. 189 pages.

HABERER, Joseph. *Politics and the Community of Science*. New-York, Litton Educational Publishing, 1969. 337 pages.

HERMANN, Armin. *The New Physics. The Route into the Atomic Age*. Munich, Walter Biering KG, 1979. 175 pages.

HUSSON, Édouard. *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*. Paris, Presses universitaires de France, 2000. 411 pages.

IRVING, David. *The German Atomic Bomb. The History of Research in Nazi Germany*. New-York, Simon and Schuster, 1967. 329 pages.

JORAVSKI, David. *Soviet Marxism and Natural Science, 1917-1932*. New-York, Columbia University Press, 1961. 433 pages.

JOSEPHSON, Paul. *Totalitarian Science and Technology*. Atlantic Heights, Humanities Press, 1996. 123 pages.

JUDT, Matthias et Ciesla Burghard. *Technology Transfer Out of Germany after 1945*. Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 1996. 151 pages.

KELLY, Reece. *National Socialism and German University Teachers : the NSDAP's efforts to create a national socialist professoriate and scholarship*. Thèse de Ph. D (Philosophie), University of Washington, 1973. 492 pages.

KERSHAW, Ian. *Qu'est-ce que le nazisme?* Saint-Amand, Éditions Gallimard, 1998. 536 pages.

KOTEK, Ian et Dan Kotek. *L'affaire Lyssenko*. Bruxelles, Éditions Complexe, 1986. 238 pages.

KREMENTSOV, Nikolai. *Stalinist Science*. Princeton, Princeton University Press, 1997. 371 pages.

KRAUSNICK, Helmut *et al.* *Anatomy of the SS State*. New-York, Walker Publishing Company Inc., 1968. 614 pages.

MACRAKIS, Kristie et Dieter Hoffmann. *Science under Socialism, East Germany in Comparative Perspective*. Cambridge, Harvard University Press, 1999. 380 pages.

MACRAKIS, Kristie. *Surviving the Swastika, Scientific Research in Nazi Germany*. New-York, Oxford University Press, 1993. 280 pages.

MENDELSON, Everett *et al.* *The Social production of scientific knowledge*. Dordrecht, D. Reidel Pub. Co., 1977. 294 pages.

MEYNAUD, Jean et Brigitte Schröder. *Les savants dans la vie internationale, Éléments pour un auto-portrait*. Lausanne, Éditions Études de sciences politiques, 1962. 216 pages.

MITSCHERLICH, Alexander et Fried Mielke. *Doctors of Infamy. The Story of the Nazi Medical Crimes*. New-York, Henri Schuman Editions, 1949. 172 pages.

MITSCHERLICH, Alexander et Fried Mielke. *The Death Doctors*. Londres, Elek Books, 1962. 367 pages.

MOSSE, George L. *Nazi Culture. Intellectual, Cultural and Social Life in the Third Reich*. New-York, Universal Library Editions, 1968. 386 pages.

MOSSE, George L. *The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich*. New-York, The Universal Library, 1964. 373 pages.

MÜLLER-HILL, Benno. *Science nazie, Science de mort. La ségrégation des Juifs, des Tziganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*. Paris, Éditions du Seuil, 1989. 246 pages.

National Council of the National Front of Democratic Germany Documentation Centre of the State Archives Administration of the German Democratic Republic. *Brown Book : War and Nazi Criminals in West Germany*. Dresdre, Verlag Zeit Im Bild, 1965. 402 pages.

OLFF-NATHAN, Josiane, dir. *La science sous le Troisième Reich. Victime ou alliée du nazisme?* Paris, Éditions du Seuil, 1993. 333 pages.

PROCTOR, Robert. *Racial Hygiene. Medicine under the Nazis.* Cambridge, Harvard University Press, 2000 [1988]. 413 pages.

RENNEBERG, Monika et Mark Walker. *Science, Technology and National Socialism.* Cambridge, Cambridge University Press, 1994. 422 pages.

SALOMON, Jean-Jacques. *Science et politique.* Paris, Éditions du Seuil, 1970. 406 pages.

SASCHE, Carola et Mark Walker. *Politics and Science in Wartime, Comparative International Perspectives on the Kaiser Wilhelm Institute.* Chicago, University of Chicago Press, 2005. 310 pages.

SOLCHANY, Jean. *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949).* Paris, Presses Universitaires de France, 1997. 352 pages.

STEINWEIS, Alan E. *Studying the Jew. Scholarly Antisemitism in Nazi Germany.* Cambridge, Harvard University Press, 2006. 205 pages.

STEINWEIS, Alan E. et Daniel Rogers. *The Impact of Nazism. New Perspectives on the Third Reich and its Legacy.* Lincoln, University of Nebraska Press, 2003. 260 pages.

WALKER, Mark. *Nazi Science. Myth, Truth, and the German Atomic Bomb.* New-York, Plenum Press, 1995. 325 pages.

WALKER, Mark, dir. *Science and Ideology, A comparative history.* New-York, Routledge Editions, 2003. 256 pages.

WEINDLING, Paul. *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*. Cambridge, Cambridge University Press, 1989. 641 pages.

WEINDLING, Paul. *L'hygiène de la race. Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne. 1870-1933*. Paris, Éditions La Découverte, 1998. Tome 1. 392 pages.

WEINDLING, Paul. *Nazi Medicine and the Nuremberg Trial. From Medical War Crimes to Informed Consent*. New-York, Palgrave MacMillan, 2004. 482 pages.

WEINREICH, Max. *Hitler's Professors. The Part of Scholarship in Germany's Crimes Against the Jewish People*. New-Haven, Yale University Press, 1999. 291 pages.

Périodiques :

ADAM, Mark B. « Book reviews ». *Isis*, vol. 89, n° 3 (septembre 1998), p. 570-571.

AINSZTEIN, R. « Book reviews ». *International Affairs (Royal Institute of International Affairs 1944)*, vol. 45, n° 2 (avril 1969), p. 290-291.

ARENDT, Hannah. « Book reviewed : Hitler's Professors ». *Commentary*, vol. 2, n° 3 (septembre 1946), p. 293-295.

ASH, Mitchell G. « Book reviews ». *Isis*, vol. 85, n° 4 (décembre 1994), p. 727-729.

ASH, Mitchell G. « Science, Technology, and Higher Education under Nazism ». *Isis*, vol. 86, n° 3 (septembre 1995), p. 458-462.

BETTELHEIM, B. « Book reviewed : Doctors of Infamy ». *The American Journal of Sociology*, vol. 55, n° 2 (septembre 1949), p. 214.

BIERBER, Jerome B. « Book reviews ». *Isis*, vol. 62, n° 4 (hiver 1971), p. 531-532.

BRAMWELL, Anna. « Shorter notices ». *The English Historical Review*, vol. 107, n° 423 (avril 1992), p. 545-546.

BURLEIGH, Michael. « Shorter Notices ». *The English Historical Review*, vol. 106, n° 419 (avril 1991), p. 533-534.

COOLING, B. F. et Jack B. Hilliard. « Book reviews ». *Military Affairs*, vol. 36, n° 1 (février 1972), p. 35.

DUNCAN, Francis. « Book reviews ». *Isis*, vol. 59, n° 4 (hiver 1968), p. 462-463.

FORTESCUE, Stephen. « Book reviews ». *Slavic Review*, vol. 56, n° 4 (hiver 1997), p. 787-788.

FRIENDLANDER, Henry. « Reviews of books ». *The American Historical Review*, vol. 95, n° 2 (avril 1990), p. 530-531.

GOLDEN, William T. « Book reviews ». *Political Science Quarterly*, vol. 97, n° 3 (automne 1982), p. 502-503.

GOLDIN, Judah. « Book Review : Max Weinreich ». *The Journal of Modern History*, vol. 19, n° 2 (juin 1947), p. 181-182.

GRABITZ, Helge. « Problems of Nazi Trials in the Federal Republic of Germany ». *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 3, n° 2, 1988, p. 209.

GUERLAC, Henry. « Book reviews ». *Isis*, vol. 41, n° 2 (juillet 1950), p. 224-227.

HIRSH, Joseph. « Book reviewed : Doctors of Infamy ». *Social Forces*, vol. 18, n°1 (octobre 1949), p. 102.

HIRSCH, Walter. « Book reviews ». *Contemporary Sociology*, vol. 8, n° 2 (mars 1979), p. 267-268.

HOMZE, Edward L. « Book reviews ». *The American Historical Review*, vol. 96, n° 4 (octobre 1991), p. 1229.

HUNT, Richard M. « Reviews ». *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 26, n°2 (automne 1995), p. 313-315.

HUNT, Richard. « Book reviews ». *The Journal of Modern History*, vol. 40, n° 2 (juin 1968), p. 295-297.

KATER, Michael. « Book Reviews ». *Isis*, vol. 80, n° 4 (décembre 1989), p. 722-723.

KEEFE, Thomas M. « Book reviews ». *The History Teacher*, vol. 5, n° 1 (novembre 1971), p. 81-82.

KLEINERT, Andreas. « Book reviews ». *Isis*, vol. 70, n° 1 (mars 1979), p. 156-157.

KOONZ, Claudia. « Book reviews ». *The American Journal of Sociology*, vol. 97, n° 3 (novembre 1991), p. 899-901.

KUPER, Leo. « Reviews ». *Contemporary Sociology*, vol. 18, n° 5 (septembre 1989), p. 753-755.

LAMBERTI, Marjorie. « Book reviews ». *History of Education Quarterly*, vol. 31, n° 2 (été 1991), p. 285-287.

MACRAKIS, Kristie. « Reviews of Books ». *The American Historical Review*, vol. 103, n° 4 (octobre 1998), p. 1270-1271.

MASSIN, Benoît. « De l'anthropologie physique libéral à la biologie raciale eugénico-nordiciste en Allemagne. Virchow-Luschan-Fischer ». *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 25, n° 3 (1993), p. 387-402.

MASSIN, Benoît. « Italique ». *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 30, n° 2 (avril-juin 1998), p. 229-233.

MERKL, Peter H. « Book reviews ». *The Western Political Quarterly*, vol. 24, n°1 (mars 1971), p. 191-193.

MORROW, Ian F. D. « Book reviews ». *International Affairs (Royal Institute of International Affairs 1944)*, vol. 42, n° 4 (octobre 1966), p. 675-676.

N/D. « Yivo Publications Discusses ». *News of the Yivo*, n° 17 (novembre 1946), p. 3-7.

N/D. « Yivo Publications Discusses ». *News of the Yivo*, n° 16 (septembre 1946), p. 5.

NICHOLLS, A. J. « Book reviews ». *The English Historical Review*, vol. 82, n°325 (octobre 1967), p. 860-861.

PERKINS, John. « Review ». *Social Studies of Science*, vol. 19, n° 2 (mai 1989), p. 368-370.

PETERSON, Edward. « Book reviews ». *The Journal of Modern History*, vol. 43, n° 4 (décembre) 1971, p. 694-696.

PURSELL, Carroll. « Book reviews ». *The American Historical Review*, vol. 80, n° 1 (février 1975), p. 69.

ROLL-HANSEN, Nils. « Book reviews ». *Isis*, vol. 80, n° 3 (septembre 1989), p. 550-551.

SARTON, George. « Book reviewed : Max Weinreich ». *Isis*, vol. 37 (1947), p. 156.

SCHMANDT, Jurgen. « Book reviews ». *The American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 5 (mars 1973), p. 1294-1296.

THOMAS JR, Donald E. « Book reviews ». *The Journal of Military History*, vol. 56, n° 2 (avril 1992), p. 311-312.

USHER, Roland. « Book Review : Max Weinreich ». *The American Historical Review*, vol. 52, n° 1 (octobre 1946), p. 120-121.

VAN DEN BERGHE, Pierre. « Book reviews ». *The American Journal of Sociology*, vol. 94, n° 5 (mars 1989), p. 1263-1264.

WALKER, Mark. « Book reviews ». *Isis*, vol. 84, n° 3 (septembre 1993), p. 608-609.

WALKER, Mark. « La physique sous le Troisième Reich ». *La recherche*, vol. 25, n° 262 (février 1993), p. 152-159.

WARLOSKI, Ronald. « Book reviews ». *The American Historical Review*, vol. 83, n° 3 (juin 1978), p. 756-757.

WEINBERG, Gerhard. « Book reviews ». *Political Science Quarterly*, vol. 81, n°1 (mars 1966), p. 108-109.

WEINDLING, Paul. « Shorter notices ». *The English Historical Review*, vol. 111, n° 442 (juin 1996), p. 808-809.

WEINGART, Peter. « German Eugenics between Science and Politics ». *Osiris*, vol. 5, 2ⁿ series (1989), p. 260-282.

WEISS, Sheila F. « Wilhelm Schallmayer and the Logics of German Eugenics ». *Isis*, vol. 77 (1986), p. 33-46.

WEISS, Sheila F. « The Race Hygiene Movement in Germany ». *Osiris*, vol. 3 (1986), p. 193-236.

WEISS, Sheila F. « History of Medicine Reviews ». *Isis*, vol. 80, n° 1 (mars 1989), p. 114-115.

Sites électroniques :

BEAU, Jérôme. « Samuel Abraham Goudsmit (docteur) 1902-1978 ». [En ligne]. <http://www.rr0.org/personne/g/GoudsmitSamuelA/index.html>. (Page consultée le 04 avril 2008).

MARRUS, Michael. « The Nuremberg Doctor's Trial in History Context ». [En ligne]. http://muse.jh.edu/journals/bulletin_of_the_history_of_medecin/v073/73.1marrus.html. (Page consultée le 23 mars 2007).

MAX PLANCK GESELLSCHAFT. « History of the Max Planck Society ». [En ligne]. <http://www.mpg.de/english/aboutTheSociety/history/index.html>. (Page consultée le 10 décembre 2008).

REUTER, Thomson. « ISI Web of Knowledge ». [En ligne]. <http://www.isiknowledge.com>.

SEIDELMAN, William. « Lifton Plus 14 ». [En ligne]. http://www.baycrest.org/If_Not_Now/Volume_1_Winter_2000/7157_7382asp. (Page consultée le 23 mars 2007).

THE NOBEL FOUNDATION. « All Nobel Laureates ». [En ligne]. www.nobelprizes.org/nobel_prizes. (Page consultée le 10 novembre 2008).

UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM. « La mise en place de la dictature nazie ». [En ligne]. <http://www.ushmm.org/wlc/article.php?lang=fr&ModuleId=61>. (Page consultée le 10 novembre 2008).